

ALMANACH DES MUSES

POUR 1820.

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE.

ALMANACH

DES

MUSES

1820



A PARIS

chez { LE FUEL, Lib.re Rue S.t Jacques, N.o 54.
{ DELAUNAY Palais Royal Gal.ie de bois.

1820.

JANVIER 1820.

Dern. Quart. le 8.
Nouv. Lune le 15.
Prem. Quart. le 22.
Pleine Lune le 30.

sam	1	CIRCONC.
DIM	2	s Basile
lun	3	*ste Gen.*
mar	4	sRig. *V.*
mer	5	sSim.-St.
jeud	6	EPIPHAN
ven	7	s Théau.
sam	8	s Lucien.
DIM	9	s Furcy.
lun	10	s Paul, h.
mar	11	s Théod.
mer	12	s Ferjus
jeud	13	Bap.N.S.
ven	14	s Félix
sam	15	s Maur, a.
DIM	16	s Guill.
lun	17	s Antoin.
mar	18	Ch. S. P.
mer	19	s Sulpice
jeud	20	s Sébast.
ven	21	ste Agnès
sam	22	s Vincent
DIM	23	s Ildeph.
lun	24	s Babylas
mar	25	Cnv.S.P.
mer	26	ste Paule
jeud	27	s Julien
ven	28	s Charl.
sam	29	s Fr.deS.
DIM	30	*Septuag.*
lun	31	s Olasq.

FÉVRIER.

Dern. Quart. le 7.
Nouv. Lune le 14.
Prem. Quart. le 20.
Pleine Lune le 29.

mar	1	s Ignace.
mer	2	PURIFIC.
jeud	3	s Blaise
ven	4	s Philéas
sam	5	ste Agat.
DIM	6	*Sexages*
lun	7	s Romu.
mar	8	s Jean M.
mer	9	ste Apol.
jeud	10	ste Scho.
ven	11	s Séver.
sam	12	ste Eulal.
DIM	13	*Quinq.*
lun	14	s Valent.
mar	15	s Faustin
mer	16	*Cendres*
jeud	17	s Onésim
ven	18	les 5 Pl.
sam	19	s. Moys.
DIM	20	*Quadra*
lun	21	s. Pépin.
mar	22	C.sP.àA.
mer	23	*Q.-Tems*
jeud	24	s Gerlan.
ven	25	s Mathias
sam	26	s Alexan.
DIM	27	*Reminis*
lun	28	ste Honor
mar	29	s Romain

Epact. XV. \| Lettr.d. A B.
Nomb. d'or. 16. \| Cyc. s. 8

MARS.		
Dern. Quart. le 7.		
Nouv. Lune le 14.		
Prem. Quart. le 21.		
Pleine Lune le 29.		
mer	1	s Aubin.
jeud	2	s Simpli.
ven	3	ste Cun.
sam	4	s Casim.
DIM	5	*Oculi.*
lun	6	ste Colet.
mar	7	s T. d'Aq
mer	8	s Jean D.
jeud	9	ste Franç
ven	10	s Doctro.
sam	11	les 40 M.
DIM	12	*Lætare.*
lun	13	ste Euph
mar	14	s Silvain.
mer	15	s Longin
jeud	16	s Abrah.
ven	17	ste Gert.
sam	18	s Alexan.
DIM	19	*La Pass*
lun	20	s Joachi.
mar	21	s Benoît
mer	22	s Paul, é.
jeud	23	s Victor.
ven	24	*La Comp*
sam	25	ANNONC.
DIM	26	*Rameau*
lun	27	s Rupert
mar	28	s Gontr.
mer	29	s Eustase
jeud	30	s Rieule.
ven	31	*V. Saint*

AVRIL.		
Dern. Quart. le 6.		
Nouv. Lune le 12.		
Prem. Quart. le 20.		
Pleine Lune le 28.		
sam	1	s Hugues
DIM	2	PAQUES
lun	3	s Rich. é.
mar	4	s Ambr.
mer	5	s Vinc.
jeud	6	s Prud.
ven	7	s Hégés.
sam	8	s Gauthi.
DIM	9	*Quasim.*
lun	10	s Onésim
mar	11	s Léon, p
mer	12	s Jules, p
jeud	13	s Paterne
ven	14	s Tiburc.
sam	15	s Maxim.
DIM	16	s Fructu
lun	17	s. Anicet
mar	18	s Parfait
mer	19	s Elphège
jeud	20	ste Hild.
ven	21	s Ansel.
sam	22	ste Opp.
DIM	23	s. Georg.
lun	24	s Marcel.
mar	25	s Marc.
mer	26	s Clet, P.
jeud	27	s. Polic.
ven	28	s. Vital.
sam	29	s Robert.
DIM	30	s Eutrop.
		Ind. rom. 8

MAI.

Dern. Quart. le 5.
Nouv. Lune le 12.
P.Q. le 24. P.L. le 20.
Pleine Lune le 27.

lun	1	s Jac. s P.
mar	2	s Athana
mer	3	Inv. S. C.
jeud	4	ste Mon.
ven	5	Con. s A.
sam	6	s. J.P.L.
DIM	7	s Stanisl.
lun	8	*Rogat.*
mar	9	s Grégoi
mer	10	s Gord.
jeud	11	ASCEN.
ven	12	s Nérée.
sam	13	s Servais
DIM	14	s Bonif.
lun	15	s Isidore.
mar	16	s Honoré
mer	17	s Paschal
jeud	18	s Félix
ven	19	s Célest.
sam	20	*Vig. Jeû*
DIM	21	PENTE.
lun	22	ste Julie
mar	23	s Didier
mer	24	*Q. Tems*
jeud	25	s Urbin.
ven	26	s Phil. N.
sam	27	s Hildev.
DIM	28	*Trinité.*
lun	29	s Maxim
mar	30	s Hubert
mer	31	ste Pétro

JUIN.

Dern. Quart. le 3.
Nouv. Lune le 10.
Prem. Quart. le 18.
Pleine Lune le 26.

jeud	1	FÊTE-D.
ven	2	s Pothin
sam	3	ste Clotil
DIM	4	s Quirin
lun	5	s Norb.
mar	6	s Claude
mer	7	s Paul C.
jeud	8	OCT. F. D
ven	9	s Prime.
sam	10	s Laudry
DIM	11	s Barnab
lun	12	s Basilid.
mar	13	s Ant. P.
mer	14	s Rufin.
jeud	15	s Guy.
ven	16	s Farg.
sam	17	s Avit, a
DIM	18	ste Mari
lun	19	s Gerv.
mar	20	s Silvèr.
mer	21	s Leufro.
jeud	22	s Paulin.
ven	23	s Andri.
sam	24	*s J. Bap.*
DIM	25	Tr. s El.
lun	26	s Babole
mar	27	s Cresce
mer	28	*Vigile.*
jeud	29	*s P. s P.*
ven	30	C. s Paul

JUILLET.

Dern. Quart. le 2.
Nouv. Lune le 10.
Prem. Quart. le 18.
Pleine Lune le 25.

sam	1	s Martial
DIM	2	*V. N.D.*
lun	3	s Anatol,
mar	4	Tra. s M.
mer	5	ste Zoé.
jeud	6	s Tranqu
ven	7	ste Aubi
sam	8	ste Elisab
DIM	9	ste Vict.
lun	10	ste Félici
mar	11	T. s Ben
mer	12	T. s Prix
jeud	13	s Turiaf.
ven	14	s Bonav.
sam	15	s Henri.
DIM	16	N. D. C.
lun	17	ss Spérat
mar	18	s Clair.
mer	19	s Vinc. P.
jeud	20	ste Marg.
ven	21	s Victor.
sam	22	ste Magd
DIM	23	s Apolin.
lun	24	Jours C.
mar	25	ss J. Ch.
mer	26	Tr. s. M.
jeud	27	s Pantalé
ven	28	ste Anne
sam	29	s Loup.
DIM	30	s Abdon
lun	31	s Ger. A.

AOUT.

Dern. Quart. le 1.
Nouv. Lune le 8.
Prem. Quart. le 17.
P.L. le 23. D.Q. le 30.

mar	1	s P.-ès-L.
mer	2	s Etien. p
jeud	3	Inv. s Et.
ven	4	S. de s. Cr
sam	5	s Yon, m.
DIM	6	Tr. N. S.
lun	7	s Alber
mar	8	s Justin.
mer	9	s Romain
jeud	10	s Laurent
ven	11	Sus. ste C
sam	12	ste Claire
DIM	13	s Hippol.
lun	14	s Eus. *VJ*
mar	15	ASSOMP
mer	16	s Roch
jeud	17	s Mamm
ven	18	ste Hélèn
sam	19	s Jules.
DIM	20	s Bernard
lun	21	ste F. de C.
mar	22	s Simpho
mer	23	s Thimot
jeud	24	s Barthel
ven	25	s *Louis.*
sam	26	F. des J.C
DIM	27	s Césaire
lun	28	s Augusti
mar	29	s Méderic
mer	30	s Fiacre
jeud	31	s Ovide

SEPTEMBRE.

Nouv. Lune le 7.
Prem. Quart. le 15.
Pleine Lune le 22.
Dern. Quart. le 29.

ven	1	s Leu s G
sam	2	s Lazare
DIM	3	s Grégoi
lun	4	ste Rosal
mar	5	s Bertin
mer	6	s Onésip
jeud	7	s Cloud
ven	8	N. N. D.
sam	9	s Omer.
DIM	10	s Nicolas
lun	11	s Patient
mar	12	s Serdot.
mer	13	s Maurill
jeud	14	Ex. s. Cr.
ven	15	s Nicom.
sam	16	s Cypr.
DIM	17	s Lamb.
lun	18	s Jean C.
mar	19	s Janvier
mer	20	*Q. Tems*
jeud	21	s Mathie
ven	22	s Mauric
sam	23	ste Thècl
DIM	24	s Andoc.
lun	25	s Firmin
mar	26	ste Justin
mer	27	ss Côm D
jeud	28	s Céran.
ven	29	s Michel.
sam	30	s Jérôme

OCTOBRE

Nouv. Lune le 7.
Prem. Quart le 13.
Pleine Lune le 21.
Dern. Quart. le 28.

DIM	1	s Remi.
lun	2	ss Ang. G
mar	3	s Den. A
mer	4	s Fr. d'A
jeud	5	ste Aure
ven	6	s Bruno
sam	7	ss Serge
DIM	8	s Demèt.
lun	9	*s Denis.*
mar	10	s Géréon
mer	11	s Nicaise
jeud	12	s Vilfrid
ven	13	s Gérand
sam	14	s Caliste
DIM	15	ste Thér.
lun	16	s Gal, a.
mar	17	s Cerbon
mer	18	s Luc, E
jeud	19	s Savinie
ven	20	s Sendou
sam	21	ste Ursul
DIM	22	s Mellon
lun	23	s Hilario
mar	24	s Magloi
mer	25	ss Cr. Cr
jeud	26	s Rustiq.
ven	27	s Frume
sam	28	ss Sim. J.
DIM	29	s Faron.
lun	30	s Lucain
mar	31	*Vig. Jeû*

NOVEMBRE.		
Nouv. Lune le 6.		
Prem. Quart. le 13.		
Pleine Lune le 20.		
Dern. Quart. le 27.		
mer	1	TOUSS
jeud	2	*Trépass*
ven	3	s Marcel
sam	4	s Charles
DIM	5	ste Bertil
lun	6	s Edouar
mar	7	s Wileb.
mer	8	ste Reliq
jeud	9	s Mathur
ven	10	s Léon.
sam	11	s Martin
DIM	12	s René
lun	13	s Brice.
mar	14	s Maclou
mer	15	s Eugene
jeud	16	s Edme
ven	17	s Agnan.
sam	18	ste Aude
DIM	19	ste Elis.
lun	20	s Edmon
mar	21	Pr. N.D.
mer	22	ste Cécil
jeud	23	s Clémen
ven	24	s Séverin
sam	25	ste Cath.
DIM	26	ste Gen.
lun	27	s Vital.
mar	28	s Sosthên
mer	29	s Saturn.
jeud	30	Av. s And

DECEMBRE.		
Nouv. Lune le 5.		
Prem. Quart. le 12.		
Pleine Lune le 19.		
Dern. Quart. le 27.		
ven	1	s Eloi, é.
sam	2	s Fr. Xa.
DIM	3	*Avent.*
lun	4	ste Barbe
mar	5	s Sabas
mer	6	s Nicolas
jeud	7	ste Fare.
ven	8	CONCEPT
sam	9	ste Gorg
DIM	10	s Valère
lun	11	s Fuscien
mar	12	s Damase
mer	13	ste Luce
jeud	14	s Nicaise
ven	15	s Mesm.
sam	16	ste Adéla
DIM	17	ste Olym
lun	18	s Gatien.
mar	19	ste Paulil
mer	20	*Q.-T.V.*
jeud	21	s Thoma
ven	22	s Ischiri.
sam	23	*Vig. Jeû*
DIM	24	s Yves.
lud	25	NOEL.
mar	26	*s Etien.*
mer	27	*s Jean é.*
jeud	28	ss Innoc.
ven	29	s Tho. C
sam	30	ste Colo.
DIM	31	s Sylvest.



ALMANACH
DES MUSES,

OU

CHOIX DE POÉSIES FUGITIVES.

ÉPITRE
A GRESSET,

1er Janvier 1820

A TOI, mon cher maître, Salut.
Permets que ton indigne élève,
Méchant rimailleur s'il en fut,
Jusques à toi pourtant s'élève.
Voici le jour où, de tout tems,
Le beau dire, les compliments,
La fausseté, la flatterie,

S'acheminant de compagnie,
Chez les petits et chez les grands
Arrivent en cérémonie,
Disent tout haut, disent tout bas
Ce qu'au fond ils ne pensent pas.
 Moi je t'écris, et, pour devise,
Homme de bien, Gaulois de cœur,
Arborant loyauté, franchise,
Je ne prendrai de maint auteur
Le style ni le ton menteur,
Pas même, quoiqu'il soit de mise,
Le ton perfidement railleur.
De sourire si je m'avise,
Tu ne pourras t'en irriter ;
Frondant le vice, la sottise,
Le ridicule et la bêtise,
Je n'aurai fait que t'imiter.
 Commençons. Je te félicite,
Mon cher Gresset, de ce repos
Où s'est endormi ton mérite,
Lorsque tant de succès nouveaux
Eussent couronné tes travaux.
Si la gloire pour les héros,
Pour les auteurs a son mérite,
Il faut fuir le monde à propos,
Le quitter avant qu'il nous quitte :
Telle est ton histoire en deux mots.
Tu te cachais dans ta retraite ;
Les beaux cercles, tu les fuyais ;
A peine tu te souvenais

D'avoir été vingt ans poète,
Et prudemment te dérobais
A toute visite indiscrète;
C'était bien fait. Eh ! quoi de mieux
Que d'eviter les ennuyeux,
Les importuns, les curieux
Qui viennent, comme une merveille,
Vous raconter ce que la veille
Vous saviez tout aussi bien qu'eux;
Et ces hommes de circonstance,
Ces renards honteux, ces furets
D'antichambres, de cabinets
Qui, dans leur longue conférence,
Affectant un air bien discret,
Vous révèlent un grand secret
Qu'ils ont imaginé d'avance;
Vous prédisent, mais sauf erreur,
L'air tantôt gai, tantôt sinistre,
Un coup d'état et la faveur
Ou la disgrâce d'un ministre;
Et ces petits impertinents
Convaincus que la suffisance,
La fatuité, l'insolence
Peuvent, à défaut de talens,
Donner au moins quelque importance;
Et ces professeurs d'arrogance
Titrés, moirés, nains avérés,
Hissés sur leur haute naissance,
Qui, comptant sur la complaisance,
Le respect, la reconnaissance

Que réclame leur vanité,
Vous apportent de leur présence
L'embarras et la nullité;
Et cet auteur pusillanime
Qui, dans un écrit pseudonyme
Se cachant, mais cherchant le bruit,
Se complaît dans sa propre estime,
Lorsque dans l'ombre il blesse et nuit;
Et cet érudit de collège
Etouffant de prétention,
Qui croit avoir le privilège
De dire son opinion
Sur l'écrivain qu'il ne lit guère,
Et sur l'actrice qui naguère
De son hommage très-vulgaire
A rebuté l'obsession!
Oui, sans doute, c'était prudence
Que leur fermer sans déférence
L'humble porte de ton manoir;
Mais que j'aimerais à te voir
Vivant dans le siècle où nous sommes!
Ah! quel changement et quels hommes!
On a peine à le concevoir!
Dans le grand art, dans la science
De raisonner, de gouverner,
Nous avons fait un pas immense,
Et tu pourrais t'en étonner.
Je le dis avec assurance:
Les Richelieu, les Mazarin,
En guidant le char de la France,

Sont restés à moitié chemin ;
La politique sous leur main
Etait encore dans l'enfance.
Comme depuis elle a grandi !
Mon cher Gresset, en conscience,
Ton œil en serait ébaubi.
Tous les matins, on voit éclore
Un diplomate à son aurore,
Un publiciste de quinze ans,
Personnages très-importans
Dont notre grand siècle s'honore,
Tant ils sont mûrs de leurs talens !
Que dirai-je de la morale ?
N'était-ce pas un vrai scandale
Que punir une infraction
Aux mœurs, à la religion ?
Nous avons plus de tolérance,
Et nous approuvons qu'en tout lieu
On parle avec irrévérence
Et du Pape et même de Dieu :
Aussi, parcourant nos chroniques,
Ne comptons-nous comme authentiques
Par chaque jour, que trente vols,
Trois assassinats, douze viols,
Cinq duels, et dix suicides.
Conviens-en : c'est, en vérité,
Faire des progrès bien rapides
Vers la perfectibilité.
Notre état en littérature
Est, au moins, presque aussi brillant.

Aux cris d'un parterre bruyant
Force pièces contre nature
Tombent, je ne le puis nier;
Pas une bonne tragédie;
Pas une bonne comédie;
Mais grâce à monsieur C....
Des mélodrames!.... Le génie,
L'esprit, le bon sens tout entier
Viennent là se réfugier;
Et Paris de s'extasier,
Tant le vrai goût se bonifie!

Nous avons seize mille auteurs,
Prosateurs, versificateurs,
Et de livres entrepreneurs,
Maniant la plume, la lyre,
Ecrivant, d'un commun délire,
De la prose à crever de rire,
Ou des vers presque aussi mauvais
Que ceux qu'en ce moment je fais.

Nous avons romans et pamphlets
En absurdités bien complets,
Journaux semi-périodiques,
Quotidiens, patriotiques,
Libéraux, ministériels,
Et voire même monarchiques,
Tous également véridiques,
Tous profonds, tous substantiels.
Un ministre, en cette occurrence,
En dépit de son excellence,
Est, sans cesse, de préférence,

Honni, conspué, baffoué,
Et serait, au besoin, joué
Sur tous les treteaux de la France;
Mais ne crains pas qu'il s'en offense,
Ni qu'il implore la pitié,
Il sait que c'est par amitié
Et par estime qu'on le tance.
  Nous avons d'excellents acteurs,
Nous avons de grandes actrices
Que nous accablons de faveurs,
Puisque, sans sortir des coulisses,
Ils ont, par écu sur écu,
Cent mille francs de revenu,
Ce qui n'est pas trop : *qu'en dis-tu* ?
Bref, par cette heureuse influence
D'une déesse qu'on encense,
Sous le nom de la Liberté,
Et dont l'empire est respecté,
Honoré, savouré, goûté,
Tant il est plein de bienveillance;
Nous avons, pour me résumer,
Ce qu'on ne peut trop estimer,
Trois opinions bien contraires
Qui mettront l'ordre en nos affaires:
Ce sont, surtout, les Doctrinaires,
Qui faisant la nique aux Ultra,
Sans peine arrangeront cela,
Et nous chanterons *ça ira*.
  Mais je me sens las de t'écrire,
Et je te vois las de me lire,

Finissons. Tu naquis trop tôt.
Oui, prodigue en sa bienveillance,
Effaçant trente ans de souffrance,
Tels sont, en cette circonstance,
Tous les biens que la Providence
Voulut réserver à la France;
Des lois faites ab irato,
Une république in petto,
Un institut incognito,
Brunet, Bobêche et Munito.
Grâces à la métempsicose,
Qu'épris de ses illusions
Le bon Pythagore suppose,
Mais à laquelle nous croyons,
Car il faut croire à quelque chose,
Après avoir bien sommeillé,
Des tombeaux perçant le silence,
Tu renaîtras, tout éveillé,
De vieux préjugés dépouillé,
Tu verras la moderne France,
Et tu sera émerveillé.

M. le Chevalier Vigée
(Louis-Jean-Baptiste-Etienne) (1).

(1) J'imprime ici mes noms de baptême, parce qu'il a plu à MM. les auteurs d'une *Biographie des Hommes vivans*, de me donner pour patrons St. Guillaume, St. Thomas et St. Bernard, avec qui je ne suis en rapport que par la prière annuelle que je leur adresse le jour de la Toussaint. Ces mêmes auteurs me font naître, je ne sais où, vers l'an 1755; je suis né à Paris le 2 décembre 1758.

Mais voilà, justement, comme on écrit l'histoire.

LE BAL MASQUÉ.

FABLE.

Ayant brevêt d'enfant gâté,
Petit Charle est bien sûr de se voir écouté,
Lorsque flatteur adroit de Suzette, sa mère,
Il rit, il pleure, il prie et veut aller au bal.
On touchait à la fin du dernier carnaval.
Tout le jour c'est l'unique affaire
De songer aux plaisirs qu'on goûtera le soir.
On en fait des récits, on chuchotte à l'oreille;
Vingt fois pour sa toilette on regarde au miroir.
L'imagination créait mainte merveille,
Bonbons de toute espèce, habits des plus pimpans,
Musique enchanteresse et danseurs étonnans;
Que de fois l'on consulte, on maudit la pendule!
» Oh! c'en est fait; d'une heure au moins elle recule;
» Maman, allons au bal, ou l'on sera sorti. »
Le carrosse s'avance, et mon Charle est parti.
Il trépigne de joie; avant que l'on s'arrête,
De loin Charle devine où se donne la fête;
On ouvre la portière; il échappe à Lucas,
Qui veut le prendre dans ses bras.
Les bottes qu'au géant Poucet a dérobées,
A peine auraient suffi pour telles enjambées.
L'écolier monte, arrive; on ouvre le salon.
Il admire! soudain devant lui passe un masque,

Un sauvage si noir, si laid et si fantasque
Qu'adieu la folle ardeur du petit fanfaron.
Il s'écrie, il demande un asile à sa mère,
S'enveloppe des plis de sa gaze légère,
Et là, ne voyant plus, il croit n'être pas vu.
Même chez les héros la peur a son délire.
Mais au cœur d'un fils ingénu
Une mère sait toujours lire.
Elle dit au sauvage : ôte un masque imposteur ;
Cette épreuve suffit ; rendons Charle au bonheur !
L'enfant surpris d'un tel mystère,
Tourne à demi la tête ; il aperçoit..... son père
Qui joyeux, et le masque en main,
L'appelle sur son sein.
Charle s'y précipite ; ami, reprend Suzette,
Quand tu seras un grand garçon
Mets à profit cette leçon.
Ne juge rien sur l'étiquette ;
L'apparence souvent jète en graves erreurs.
Un lâche peut porter le casque ;
Le brave de la paix sait goûter les douceurs.
Apprends à voir toujours les hommes sous le masque.

M. Le Baron de L....

ÉPITAPHE DE VOLTAIRE.

Ci-gît l'enfant gâté du monde qu'il gâta
Et que de tous ses dons la Nature dota.

LE PAUVRE ÉTRANGER.

ROMANCE.

Maître heureux de l'Ermitage,
Qui, plein d'un zèle pieux,
De loin contemplant l'orage,
Attends ton bonheur des cieux;
Je suis pauvre; en ma misère,
Tu viendras me soulager;
Ta retraite hospitalière
Est ouverte à l'étranger.

Je fuis les rives trop chères,
Où la gloire et les amours,
Pour moi mêlant leurs chimères,
Ont jadis charmé mes jours;
Hélas! l'amour et la gloire
Sont un rêve mensonger;
Au mortel qui put y croire
Le repos reste étranger.

Par les traits de l'injustice
Mon avenir est flétri;
Ah! jamais un ciel propice
Put-il sourire au banni?
On soulage en vain sa vie;
Son cœur qu'il ne peut changer,

Lui retrace sa patrie
Dans les champs de l'étranger.

J'ai tout perdu sur la terre;
Le Destin, dans sa rigueur,
M'a ravi la tendre mère
Qui consolait mon malheur!
Errant, pauvre et solitaire,
L'orgueil me vient outrager,
Et pour la nature entière
Je ne suis qu'un étranger.

C'est vainement que j'espère,
Quand, jouet d'un sort cruel,
Je dois finir ma carrière
Loin du foyer paternel;
La tombe où je vais descendre
Ne pouvant me protéger,
Verra se mêler ma cendre
Aux cendres de l'étranger.

Doux climat de l'Hibérie,
Pays toujours fortuné,
Beaux arbres, plaine fleurie,
Toit paisible où je suis né,
Contre votre douce vue
Quel charme puis-je échanger?
Bon père!... ton ame émue
Plaint le sort de l'étranger!

L'ERMITE.

Viens mon fils en mon asile,
Viens! le pauvre est mon ami;
Celui que le monde exile,
Trouve en ces lieux un appui.
Dieu console l'innocence
Que son bras aime à venger,
Et près de lui l'espérance
Peut sourire à l'étranger.

Madame la Comtesse B. D. P.

A UNE DEMOISELLE

QUI NE SE PLAISAIT PLUS QUE DANS LA SOLITUDE.

Non, je ne puis, Iris, approuver ce caprice:
Quoi! de fuir vos amis vous avez fait le vœu?
Et sans aucun regret, un pareil sacrifice,
Malgré leur amitié, vous a coûté si peu!
Ah! de les voir encor reprenez l'habitude;
Ou, si vous persistez, si, malgré leur courroux,
Vous vous plaisez toujours dans votre solitude,
Que du moins, quelquefois, je sois seul avec vous!

M. le Chev. Gaspard A...

SONNET DU TASSE.

Negli anni acerbi tuoi...

Jeune, tu nous offrais la rose près d'éclore,
Qui, timide, élevant son bouton virginal,
De sa verte prison s'échappe et n'ose encore
Entr'ouvrir sa corolle au zéphyr matinal.

Ou mieux, tu ressemblais à la vermeille Aurore
Qui, du jour aux humains donnant l'heureux signal,
Sous un ciel pur, sourit aux monts qu'elle colore,
Et fait briller les prés d'un liquide cristal.

Le tems à ta beauté n'a fait aucune injure :
Une vierge, empruntant tout l'art de la parure,
A ton seul négligé le cédera soudain.

Telle est, dans son éclat, la rose épanouie ;
Tel encore à midi, plus ardent qu'au matin,
L'œil du jour étincelle à la vue éblouie.

M. F. Delcroix.

LE PROVINCIAL A PARIS.

Que l'on nous tienne en province un discours,
Nous, bonnes gens, nous répondons toujours;
C'est notre mode ; elle est un peu vulgaire :
Mais à Paris on fait tout le contraire,
On n'y rencontre que des sourds.
Venu d'Angers par un vélocifère,
Car vous saurez que je suis Angevin,
Dans un cinquième auprès d'une gouttière,
J'ai pris mon gîte au faubourg Saint-Germain.
Je vais d'abord, rempli de confiance,
Chez un cousin qui, d'avocat oisif,
Se transformant en citoyen actif,
Est aujourd'hui devenu Pair de France.
Je lui fais part, d'un ton persuasif,
Que mon seul but, mon unique espérance
Est d'obtenir dans la haute finance,
Par son crédit, un poste lucratif :
Trompeuse attente, espérance frivole ;
Oui, mon désir est à peine énoncé,
Que, sans me dire une parole,
Mon cher cousin s'est éclipsé,
Et je perds avec mon idole
L'espoir dont je m'étais bercé.
Un peu remis de l'aventure,
Et résolu, quoique assez endurant,
De me venger de cette injure

Par un pamphlet vif et mordant,
Vite je cours chez l'imprimeur Debure.
J'attends une heure; on m'introduit enfin:
Que voulez-vous, à Paris c'est l'usage;
Et chez le Pair, mon illustre cousin,
J'avais encore attendu davantage.
Avec chaleur je lui peins mon dépit;
Mais sans permettre que j'achève,
Lorque *in petto* je crois qu'il m'applaudit,
Monsieur Debure avec humeur se lève,
Et, sans répondre, il me laisse interdit.
Très-affligé de ma disgrâce,
Du Carrousel j'enfilais le guichet,
Quand sur mes pas le sort conduit Horace;
Comme Angevin, comme ami je l'embrasse.
De me revoir il semble satisfait;
Mais au récit de ma mésaventure,
Quand je m'en plains avec vivacité,
Le traître, au lieu de paraître affecté,
Effrontément sourit de mon injure:
A mon aveu de poursuivre un emploi,
Il a compris, deviné ma détresse,
Et, sans égard pour ma tendresse,
Sans dire mot, il s'éloigne de moi.
En proie alors à la mélancolie,
Je porte mes pas soucieux
Vers le Palais où de Thalie
On aime à célébrer les jeux;
A peine assis, je vois, j'admire.....
Est-ce Vénus? elle en a la beauté,

Elle en a même le sourire,
Le doux regard et l'aimable gaîté.
Je vole chez elle; on m'annonce.
Tout ébloui de l'éclat de ses yeux,
J'ose, en tremblant, lui déclarer mes voeux;
Mais, sans daigner me faire une réponse,
Car ma toilette, en dépit de mes soins,
Hélas! encor trahissait mes besoins,
Elle me quitte et sort avec Léonce.
Déconcerté de ces nombreux revers,
Et me souvenant qu'en province
On admirait et ma prose et mes vers,
Je fais une Ode et la dédie au Prince:
Tous les journaux vont sans doute en parler.
Je cours dès le matin chez *Rosa* m'installer:
Avec avidité sur chacun je me jette;
Je lis le *Moniteur*, les *Débats*, la *Gazette*;
Tous sous ma main viennent s'amonceler:
Mais vainement je cherche et je feuillette...
A mes voisins, de m'entendre, étonnés,
Je parle de mon Ode et de ma Dédicace,
Lorsque soudain changeant de place,
Insolemment chacun me rit au nez.
Illustre Abbé, toi qui parles sans doute,
Qui n'es point sourd, tire-moi d'embarras!
Réponds pour ceux qui ne répondent pas,
Ou bien d'Angers je regagne la route.

M. de Sales (de Narbonne.)

LES REGRETS DU MENESTREL.

ROMANCE.

Un transport plein de charme avait rempli mon cœur;
Je chérissais la vie, et chantais le bonheur:
L'illusion, puissante enchanteresse,
Mêlait son doux mensonge à la voix des amours...
Qui me rendra mon erreur, mon ivresse?
Hélas! pour moi, n'est-il plus de beaux jours!

Le bruit de l'onde pure et du saule agité,
L'écho, l'ombre, et les bois, tout est désenchanté.
Mon luth gémit sous la main qui le presse,
Et ne se souvient plus de l'hymne des amours.
Le deuil succède à la plus douce ivresse,
Et, jeune encor, j'ai vu fuir mes beaux jours!

Ainsi, loin d'une ingrate, un pauvre ménestrel,
Errant et sans espoir, plaignait son sort cruel.
Bergers heureux qu'inspire la tendresse,
Il voit, en soupirant, vos jeux et vos amours;
Hélas! dit-il, j'ai connu cette ivresse,
Et, comme un songe, ont passé mes beaux jours!

M. A. D. Officier du Génie.

ÉPITRE

A MM. les Moniteurs de l'Enseignement mutuel.

Long-tems j'ai cru que la vieillesse
Pouvait seule nous diriger;
C'est une erreur, une faiblesse:
Vous avez su m'en corriger,
Vous, docteurs sans fierté, précepteurs pleins de grâce,
Qui vous faites un jeu de tenir une classe;
Jusqu'ici l'ignorance enchaîna nos esprits;
Moi-même aux méthodes nouvelles
J'opposai par vertige un injuste mépris,
Mais les Écoles mutuelles
M'ont dessillé les yeux. Je te rends, ô mon fils,
Le plus juste tribut d'hommage,
Toi, jeune professeur, que j'ai vu sur les bancs
Siéger avec tant d'avantage!
Il est doux de vanter un sage
Qui compte à peine un lustre escorté de trois ans.
Souris aux satires frivoles
Que lancent de faibles esprits,
Qui nous prouvent qu'en leurs écoles
On ne leur avait rien appris.
Poursuis ta riante carrière;
Et, comme l'astre qui t'éclaire,
Dédaignant de vaines clameurs,

Verse (1) *des torrents de lumière*
Sur tes obscurs blasphémateurs.

M. d'Ecquevilly.

LE PREMIER AMOUR.

A Melle ANASTASIE.

Assise aux bords d'une onde vive et pure
Qui réfléchit l'émail de la verdure,
La jeune vierge est seule avec son cœur ;
Son œil pensif est baissé vers la terre ;
Son front charmant se couvre de rougeur.
Elle soupire et sa longue paupière,
Sur son beau sein, laisse échapper des pleurs.
Chaste beauté qui règnes sur les cœurs
Par tes vertus, ta douceur et tes charmes ;
Fille céleste, ah ! dis-moi tes douleurs,
Et le pouvoir qui fait couler tes larmes.
Mais ton cœur n'ose ; il pàlpite, se tait :
C'en est assez, il a dit ton secret.
Tu l'as surpris dans un tendre murmure,
Respecte-le, Zéphyr, je t'en conjure :
Cache-le même aux fleurs, à la verdure,
Ou, s'il doit être un jour trahi par toi,
Viens, doux Zéphyr, ne le dire qu'à moi.

M. F. A Henry (de Troyes.)

(1) Lefranc de Pompignan.

HERMINIE PARMI LES BERGERS.

Imitation du Tasse. (*Chant VIIe*).

Par les armes ravie au trône de ses pères,
Et par l'amour conduite aux rives du Jourdain,
La fille de Cassan, une houlette en main,
Gravait tous ses tourmens sur les pins solitaires.
En relisant ces tristes caractères,
Ses yeux de pleurs sont humectés soudain.

Arbres, témoins muets des plaintes d'Herminie,
De mes vives douleurs gardez le souvenir.
Si quelque jour en proie à la mélancolie,
Sous votre ombrage un amant vient gémir,
De tous mes maux cette histoire fidelle
Eveillant la pitié dans son cœur attristé,
Il se dira : l'Amour, la Fortune cruelle,
Ont trahi sa constance et sa fidélité.

Des humains si le ciel écoute la prière,
Peut-être il conduira l'insensible en ces lieux;
Et des pleurs trop tardifs mouilleront sa paupière
Quand sur ma tombe il tournera les yeux.
Si du malheur j'ai senti les atteintes,
Constamment étrangère à la félicité;
Du moins, hélas! mon ombre et mes cendres éteintes
Jouiront d'un bonheur que je n'ai point goûté.

Ainsi de ses tendres allarmes
Herminie entretient les bois silencieux,
Et sur son sein troublé nouveaux torrents de larmes
Coulent encor de ses beaux yeux.

M. Digoy.

LE LOUP DÉGUISÉ.

FABLE.

Las d'arpenter les bois et d'y perdre sa peine,
De la peau d'un mouton un loup s'enveloppa,
Puis adroitement se mêla
Avec maintes brebis qu'il trouva dans la plaine;
Etudia leur langue et de son mieux bêla,
Chose que dans son plan il jugeait nécessaire.
Mais son mieux par malheur n'approchait pas du bien,
Ce qui fixa sur le vaurien
Les yeux désabusés de la gent moutonnière.
— Souviens-toi, lui dit-on, que bêler comme nous
N'est pas pour tes pareils un tour des plus faciles :
Si les moutons voulaient hurler avec les loups,
Il leur faudrait moins d'art pour être plus habiles.

M. L. F. D. G.

LE MATIN,

IDYLLE

Imitée de GESSNER.

SALUT, ô diligente Aurore!
Ton aspect vient combler mes vœux;
Déjà la forêt se colore
De l'opale de tes beaux feux.

Déjà l'eau de cette cascade
Réfléchit l'or de tes rayons,
Tandis que la jeune Dryade
De sa voix charme les vallons.

Quittant la rive orientale,
Zéphir légèrement accourt;
Il paraît : la fleur virginale
Bientôt s'épanouit d'amour.

Des songes la troupe légère
Vole autour du front des humains.
Ainsi volent près de Glycère
Des Amours les nombreux essaims.

Zéphirs, à la rose vermeille
Dérobez ses parfums nouveaux;

Avant que Glycère s'éveille,
Volez aux lieux de son repos.

Là, de vos ailes embaumées,
Flattez l'albâtre de son sein;
Sur ses lèvres demi-fermées
Pour moi faites un doux larcin.
Dites à l'objet que j'adore
Que, seul au pied de ce vallon,
Avant le lever de l'Aurore,
Je disais, redisais son nom.

M. E. Mauduit.

L'AVEU INGÉNU.

Certain vieillard voulut tâter du mariage,
Et peut-être en cela manqua-t-il de bon sens;
Mais où, sans contredit, il se montra peu sage,
C'est que sa belle, au plus, comptait seize printems.
Le lendemain, quelqu'un, sans foi pour les miracles,
Lui dit: Quoi! sans trembler, vous avez pu? . d'honneur?..
Tout franc, répond Orgon, je craignais les obstacles;
Mais j'en fus quitte pour la peur.

M. F. M. Cornette.

L'INSTITUTION

du

JURY EN FRANCE.

« Aime Dieu, ton pays, ton semblable et ton Roi,
» Mortel, et que ton front courbé devant la loi
» Lui marque ton respect et ton obéissance;
» De la morale encor reconnais la puissance;
» Elle te fermera les sentiers de l'erreur,
» Des passions en toi contiendra la fureur,
» T'affranchira du vice, et comblera l'abîme
» Qu'au devant de tes pas aurait creusé le crime. »
Préceptes vains! il est de ces terrains ingrats
Qui de l'agriculteur ont fatigué les bras,
Promettent l'abondance, et, paresseuse argile,
Attristeront ses yeux de leur aspect stérile :
Tels, parmi les humains, de rebelles esprits
S'indignent des devoirs par la vertu prescrits,
Rejettent ses conseils, bravent l'ignominie,
Et de honteux excès déshonorent leur vie.
La terre a ses fléaux; le plus pernicieux,
On n'en saurait douter, est l'homme vicieux.
Ami de la licence, ennemi de la gêne,
Il devient un exemple, et cet exemple entraîne;
Dans le cristal de l'eau c'est un caillou jeté
Qui trouble son courant et sa limpidité;
Insensible aux égards, au respect, à l'estime,
Nul obstacle pour lui, nul frein qui le comprime,

Point de nœud conjugal, de lien fraternel :
Il n'est que vicieux, il sera criminel,
Le vice est le chemin qui nous conduit au crime.
Mais la société serait-elle victime
D'attentats, de forfaits contre elle réunis,
Renouvellés toujours et toujours impunis!
Ah! Dieu, lui-même, Dieu d'un œil inexorable
Du premier fils d'Adam vit le meurtre exécrable;
Il le vit, et soudain il en punit l'auteur,
Il en marqua le front d'un sceau réprobateur;
Son sévère courroux, sa sagesse profonde
De la justice ainsi donnaient l'exemple au monde;
Ainsi l'homme, dès lors, vers le crime emporté,
A du perdre l'espoir de son impunité.
D'un salutaire appui protégeant l'innocence,
Les lois ont du Très-Haut imité la puissance.
Chaque peuple a son code, et, dans tout l'univers,
Ce code a prononcé la peine des pervers.
Mais de rigides lois impatient organe,
Sur son siège imposant, quand le juge condamne,
Ne se presse-t-il point d'user de son pouvoir?
Obligé de remplir un sinistre devoir,
Ne redoute-t-il point qu'un coupable n'échappe
A l'arrêt qui bientôt et l'atteint et le frappe?
On s'émeut, on gémit à l'aspect du malheur;
Le crime, en se montrant, glace et ferme le cœur.
Sévère par état, par état impassible,
Le juge s'habitue à n'être plus sensible;
Et peut-il l'être? hélas! dans sa perversité,
Tous les jours, il entend, il voit l'humanité.

Au récit d'un forfait l'auditoire frissonne
Et lui, tranquille et calme, à peine s'en étonne.
Aussi, plus d'une fois, l'insensibilité
Du juge incorruptible égara l'équité;
L'erreur a dans sa main fait pencher la balance,
Et l'échafaud s'est teint du sang de l'innocence.
Avais-tu mérité ton déplorable sort,
Et devais-tu subir une honteuse mort,
O toi qui d'un larcin faussement accusée,
Fus donnée en spectacle à la foule abusée,
Toi, vierge honnête et pure! un fortuné hazard
Prouva ton innocence et la prouva trop tard;
Mais elle est reconnue aux pages de l'histoire,
Mais, dès l'aube du jour, l'hostie expiatoire
Se consacre en ton nom, et, plaignant tes malheurs,
Aux pieds du saint autel on court verser des pleurs.
Dois-je le rappeler l'arrêt impitoyable
Qui d'un père innocent fit un père coupable,
Sur la roue attacha, par la main des bourreaux,
Soixante ans de vertus et d'utiles travaux?
Infortuné Calas! en marchant au supplice,
Tu n'as point accusé tes juges d'injustice;
« C'est qu'on les a trompés », disais-tu. Ces seuls mots
D'une âme sans remords témoignaient le repos.
A des tourmens affreux tu dus céder ta vie,
Mais ta mémoire, au moins, ne sera point flétrie;
Non, non; pour toi, bientôt, l'auguste vérité
De son flambeau vengeur fait briller la clarté;
On dévore à l'envi les écrits qu'elle inspire;
L'iniquité pâlit, la calomnie expire,

Et la prévention voit d'un œil attendri,
Parmi tes défenseurs, le chantre de Henri.
Plus d'un exemple encor, plus d'une affreuse image....
Mais frémissons plutôt de l'homicide usage
Qui, trop long-temps suivi, dans toute son horreur,
Des tribunaux peut-être atténuait l'erreur.
L'accusé niait-il? innocent ou coupable,
Devant lui, s'étalait l'appareil formidable
De divers élémens, l'eau, le fer et le feu,
Parmi des pleurs, des cris arrachant un aveu,
Et trop souvent, hélas! l'aveu menteur d'un crime,
Que, libre des tourmens, rétractait la victime.
Cet usage cruel fut enfin aboli,
Et que n'est-il couvert d'un éternel oubli!
N'oublions pas du moins que ce bienfait auguste
Est celui d'un monarque, et bienveillant et juste (1):
De ses vertus coupable, à la mort condamné,
Le prix qu'il en obtint fut d'être assassiné.
Mais, en obéissant au vœu de la nature,
Si du Code pénal on raya la torture,
Quelle institution, adoucissant les lois,
Défendit l'innocence et garantit ses droits?
Je le demande envain. Nous n'avions pas encore
Vu de la liberté naître et briller l'aurore.
Elle a paru; fermons les yeux sur des excès
Dont s'attriste et rougit l'honneur du nom Français.
Voyons tous les pouvoirs dans un juste équilibre,
Tous les hommes égaux et tout un peuple libre,

(1) Louis XVI.

La raison terrassant l'hydre des préjugés,
De l'arbre féodal les hameaux dégagés,
Et le Code n'offrant, par d'utiles réformes,
Aux diverses cités que des lois uniformes.
Et quel triomphe alors de voir l'Humanité,
Pour rédiger ces lois, s'unir à l'Equité !
Elle-même dicta celle que l'innocence
Lira toujours des yeux de la reconnaissance.
Le Jury fut créé. Noble institution !
Tribunal érigé pour la conviction
Et que redemandait la Seine à la Tamise (1);
Où pour les accusés la défense est admise ;
Où le sentiment seul, en lui-même, établit
La gravité du fait, la preuve du délit;
Où, sur l'intention, lorsqu'il est excusable,
La loi doit prononcer la grâce du coupable ;
Où, par le libre vœu qu'exprime l'accusé,
Un juré, quel qu'il soit, peut être récusé;
Où, contre soi toujours armé de défiance,
Le Juré s'entretient avec sa conscience,
L'interroge, l'écoute et gémit en secret
S'il lui faut provoquer la rigueur d'un arrêt.
Et qu'on ne pense pas qu'un tel aréopage
N'offrant d'états divers qu'un fortuit assemblage,
Qu'une réunion d'hommes à qui des lois
Le dédale est ouvert pour la première fois,

(1) L'institution du Jury avait existé en France; on peut, sur ce sujet, lire *le Développement de la Théorie des Lois criminelles*, par M. *Bexon ;* mais elle n'était en vigueur que chez les Anglais, avant qu'elle fût *rétablie* chez nous.

On peut tout redouter de l'inexpérience :
La raison, le bon sens valent bien la science.
Un délit est commis ; dès qu'il est avéré,
Tout homme peut remplir l'office de Juré ;
Qu'il soit agriculteur, financier ou poète,
Que, par droit de patente, il vende, échange, achète,
Qu'importe! pour donner son avis en ce cas,
Il est au moins l'égal des meilleurs avocats.
Ami de ses devoirs, le Magistrat, sans doute,
Et du juste et du vrai ne connaît que la route,
Mais le rang, le pouvoir, même en dépit des lois,
A ses ménagemens se croiront quelques droits,
Et si l'Ambition de vœux ardens l'enflamme,
Ils trouveront, peut-être, un accès dans son âme ;
Du rang et du pouvoir quel que soit l'ascendant,
Le Juré lui résiste, il est indépendant.
Dira-t-on qu'au moment où le coupable même
Croyait déjà toucher à son heure suprême,
On a vu par pitié, par faiblesse ou par peur
Un Jury s'abstenir d'une juste rigueur,
Et, dans les questions qu'il lui fallait résoudre
Se mentir à soi-même et ne savoir qu'absoudre ?
Admettons qu'en effet, à demi convaincu,
Par la crainte arrêté, par la pitié vaincu,
Lisant le repentir dans les traits du coupable,
Profondément ému du destin qui l'accable,
Un Jury se refuse à la sévérité
Qui flétrirait un nom jusque-là respecté,
Romprait l'heureux hymen d'un fils ou d'une fille,
Plongerait dans le deuil une honnête famille....

Contre lui du reproche on aura beau s'armer,
Je ne l'excuse point et crains de le blâmer :
Dans les mêmes délits il est des différences
Et comme la vertu, le crime a ses nuances.
L'innocence, du moins, dans le cœur d'un Juré
A, pour la protéger, un refuge sacré.
Le magistrat gardant son grave caractère,
A ses yeux inquiets présente un front austère,
L'étonne et l'intimide. Ah! suspendant ses pleurs,
L'aspect seul d'un Juré rassure ses douleurs;
Ce juge est son égal. Elle n'a point à craindre
Que dans sa conscience on le puisse contraindre.
L'impunité du crime est une offense aux lois;
Mais punir l'innocence, attenter à ses droits!
Plutôt que de voter cette horrible injustice,
Des jurés s'envîraient l'honneur de son supplice.
Hommage donc, hommage à ces législateurs
Qui du Code pénal sages réformateurs,
Voulurent qu'effaçant des jours de barbarie,
Le Jury bienfaiteur rentrât dans sa patrie...
La routine, l'usage et les vieux préjugés
A lutter contre lui se croyaient engagés;
Il n'a pu se montrer qu'avec nos lois nouvelles;
Le bien marche à pas lents, et le mal a des ailes;
Chez un peuple voisin à jamais établi,
Notre vœu l'appelait, notre vœu fut rempli.
Tel qu'un roc immobile au sein de la tempête,
Il brava l'anarchie et l'esprit de conquête.
D'équité, de raison monument éternel,
Je le vois consacré dans l'acte solennel,

OEuvre de la sagesse et de l'expérience
Qui du peuple et du Roi cimenta l'alliance;
Avec la charte ainsi que toujours honoré,
Que toujours des Français justement révéré,
Il punisse le crime, arrête la licence,
Et serve de soutien, d'égide à l'innocence!

M. Vigée (le Chevalier).

ÉPIGRAMME.

Pour faire une grande fortune,
Il faut (La Bruyère l'a dit)
Avoir une sorte d'esprit;
Mais il ne nous en cite aucune.
Ce ne peut être l'esprit fort;
Je le soutiens, et n'ai pas tort,
Si j'en juge d'après Vernance :
Ce n'est point l'esprit délicat,
Je connais trop bien Damurat:
Ce n'est, selon toute apparence,
Ni le bel esprit, ni le fin,
Ni le brillant, ni le sublime.
Quel est celui qu'il faut enfin?
Apprends-le moi, cher Ducentime.

M. Ponsardin-Simon.

STANCES

Écrites sur l'Album d'un jeune seigneur Polonais.

Dans votre Livret la Sagesse
Parle en grec, s'exprime en latin,
La morale que je professe
N'aura pas le même destin;
Je quitte la troupe savante
Dans laquelle on me vit servir,
En vrai Français je ris, je chante
Pour égayer le souvenir.

Vous êtes au printemps de l'âge,
Et moi je suis dans mon été;
Dois-je vous parler le langage
Que dicte la sévérité?...
Sénèque laisse peu de trace
Chez un lecteur qu'il fait pâlir;
Mais du bon, du joyeux Horace
Qui n'a gardé le souvenir?

Que j'aime la philosophie
Qu'on voit régner en ses discours!
« Amis, le temps nous y convie,
» Mettons à profit nos beaux jours.
» Employons bien notre jeunesse,
» Saison heureuse des plaisirs,

B.

» Et n'amassons pour la vieillesse
» Que d'agréables souvenirs. »

Pourquoi vous parler de tendresse ?
Trop tôt l'orage des Amours
Viendra troubler votre jeunesse
Et peut-être en ternir le cours ;
Que la beauté charme votre ame,
Mais n'ayez jamais à rougir,
Et que votre première flamme
Vous laisse un heureux souvenir.

Toi, qui présides aux vendanges,
Bacchus, pourrais-je t'oublier ?
Reçois le tribut de louanges
Que te doit un vieux Chansonnier.
Contre la fortune ennemie
Ta liqueur sait nous prémunir ;
Il faut quelquefois dans la vie
Pouvoir perdre le souvenir.

Jeune Polonais, la naissance
Vous impose un noble devoir,
Au mérite dans l'indigence
Accordez tout votre pouvoir ;
Lorsqu'on jouit de l'opulence,
Faire le bien c'est s'enrichir ;
Heureux qui de sa bienfaisance
Peut laisser un doux souvenir !

De nos agaçantes Françaises
Chérissant trop la bonne humeur,
Je puis parfois des Polonaises
Oublier l'éclat, la fraîcheur;
Mais que d'une excellente mère
Quelqu'un vienne m'entretenir,
Vers votre ville hospitalière
Je porterai mon souvenir.

Je vous connus à Varsovie,
Je vous revois dans mon pays;
De retour dans votre patrie,
Tournez vos regards vers Paris;
Moi je veux, malgré la distance,
Penser à vous et vous chérir;
Trop heureux si, pour récompense,
J'obtiens de vous un souvenir.

M. le Chevalier Jacquelin (J. A.)

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

L'HABILE ESCROC.

Aruns vit une bague au doigt du riche Aulus,
Et dès qu'Aruns l'eut vue, Aulus ne la vit plus.

M. E. D.

LES ADIEUX DU JEUNE PAULIN (1).

SONNET.

Les Grâces, les Amours, les Vertus, les Talens,
Rien des traits de la Mort, rien n'a pu le défendre.
Sous sa faulx, la cruelle, hélas! vient de l'étendre
Comme un arbuste en fleur arraché par les vents.

Tel on dit que le cygne en douloureux accens;
Célèbre son trépas aux rives du Méandre,
Tel au banquet des morts étant près de descendre,
Paulin, tu modulais ces adieux déchirans :

« Faut-il, si jeune hélas! quitter ma tendre mère!
» Faut-il à dix-sept ans te quitter ô mon père!
» Mais, le Destin le veut... Embrassez votre fils.

» Adieu vous dis! » Sa main, sur le clavier sonore,
Touche le chant funèbre; et sa voix dit encore:
» Embrassez votre enfant; je meurs. Adieu vous dis. »

M. Le Chevalier Coupé de Saint-Donat.

(1) A ses derniers momens il voulut exécuter sur le piano une romance dont le refrain est : adieu vous dis.

LA MAISON DE VIRGILE.

A travers ces sentiers, où les jeunes ormeaux
Du pampre en longs festons soutiennent les rameaux,
Sur le côteau d'Andès voyez l'heureux asile,
Où les sœurs d'Apollon vinrent bercer Virgile.

Autour de cet enclos, le vaste peuplier
Aime à mêler son ombre à celle du laurier.
Voici le toit paisible, où le luxe champêtre
Prodigue les trésors que ces lieux ont fait naître.
L'élégance sans art, l'aimable propreté
Sous ces riants lambris appellent la gaîté.
Voilà l'aire bruyante où la paille dorée
Tombe sous le fléau, de ses grains séparée.
Plus loin, le chaume couvre une élégante tour,
Logis de la colombe, embelli par l'amour;
Ici Bacchus préside, et le raisin fermente;
Là, le lait est reçu dans la coupe écumante.
Près d'un mur qui du jour réfléchit les chaleurs,
La ruche s'arrondit sous des touffes de fleurs;
Et l'eau, qui naît et coule au sein de la verdure,
A celui de l'abeille unit son doux murmure.

Ecarte loin des fruits mûris sous ces berceaux,
La serpe du voleur et le bec des oiseaux,
Dieu que Lamsaque adore! et, couvert de guirlandes,
Ton buste va sourire à l'aspect des offrandes.
Et toi, dont l'humble autel, à l'abri des buissons,
Se cache sous le lierre et les fraîches moissons,

Toi qui maintiens les champs dans leurs bornes prescrites,
De ce modeste enclos protège les limites.

Quel immense lointain ! que j'aime à voir les eaux
Du Mincius qui marche entouré de roseaux !
Le cygne harmonieux s'y joue et s'y promène ;
L'esquif sillonne l'onde et l'œil le suit à peine.
Le soir, quand les taureaux quittent le joug pesant,
Seuls, on les voit chercher le fleuve bienfaisant,
S'y plonger, appaiser la soif qui les tourmente,
Et fouler, en jouant, la rive verdoyante.
Mantoue au bord des eaux me montre ses palais,
Ses marais sont couverts des trésors de Palès ;
Et l'œil, vers l'horizon, voit les plaines bornées
Par les côteaux fuyants des Alpes inclinées.
Mais, sous cette ombre épaisse, une suave odeur
M'appelle, et du soleil je ne sens plus l'ardeur.
Des arbres variés, enlaçant leurs feuillages,
Semblent fixer ici la fraîcheur des rivages.
Là, s'élève un autel aux Muses consacré,
De vases, de parfums, de festons entouré.
Là vous aimez à voir, vierges de Castalie,
Des trésors du printemps votre image embellie.
On dit que, vous couvrant d'un nuage léger,
Vous errez quelquefois autour de ce verger ;
Et qu'on entend, le soir, des voix harmonieuses
Charmer de leurs accents ces retraites heureuses.

Couché près de l'autel des immortelles sœurs,
Virgile du sommeil y goûte les douceurs.

Il est aux premiers jours de son adolescence ;
Son front peint le génie et l'heureuse innocence.
Zéphire, autour de lui, fait voltiger les fleurs,
Et son teint s'embellit de leurs vives couleurs.
Aux rameaux d'un laurier sa lyre est suspendue ;
Sa brebis favorite est sur l'herbe étendue ;
Et, sur les jeunes troncs de ces arbres divers,
De sa muse naissante il a tracé les vers.
Mais je le vois sourire, agité par un songe.
Dans ce monde idéal où le sommeil te plonge,
Lis-tu, jeune pasteur, tes destins glorieux ?
Appollon, t'appelant à la table des dieux,
Te dit-il : « O mon fils ! regarde la couronne,
» Destinée à ton front que la gloire environne.
» Euterpe et Calliope, en tes heureuses mains,
» Déposent le luth d'or, adoré des humains ;
» Et, désignant en toi leur plus cher interprète ;
» Te viennent saluer du beau nom de poète.
» Vois, couvert des rayons dont j'ai su t'enflammer,
» Ton nom remplir le monde et tes vers le charmer.
» Homme par ta nature et dieu par ton génie,
» Viens, l'ambroisie est due aux fils de l'harmonie. »

M. J. P. Brés.

IMITATION DE MARTIAL.

Brusque et tendre à la fois, morose et réjoui,
D'honneur ! on ne peut vivre avec lui ni sans lui.

M. de Saint-Amand.

FRAGMENT

DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

Cependant, à l'assaut où Godefroi préside,
L'infidelle déploie une force intrépide;
Même ardeur attaquait, défendait le rempart,
Et l'art y combattait tous les secours de l'art.
Sur le mur, est dressé le vieux mât d'un navire,
Grand débris échappé de l'orageux empire,
Des cables, à ce mât, ou suspendu, dans l'air,
Une poutre robuste, un front armé de fer,
Qui d'un prompt mouvement tirée et repoussée,
S'en vient heurter la tour près du mur avancée,
En ébranle, à grands coups, les liens relâchés,
L'entr'ouvre, et se fait jour dans ses réduits cachés.
Mais du sein, tout-à-coup, de la tour chancelante,
Sortent de longues faulx, qui, d'une dent tranchante,
S'avancent vers le mât, coupent en un moment,
Les mobiles soutiens du fatal instrument.
Ainsi qu'un grand rocher, miné par un long âge,
Qui, battu par les vents, succombe à leur outrage,
Terrible en sa ruine, il emporte, à la fois,
Les troupeaux, les bergers, et leurs rustiques toits,
Ainsi la poutre tombe, entraînant après elle
Les armes, les créneaux et la troupe infidelle;
Le mur en a tremblé, le Sarrasin pâlit,
Et deux fois, de terreur, la tour en tressaillit.

Clément (de Dijon).

LE PRISONNIER.

ÉLÉGIE.

LE PRISONNIER.

Ou voles-tu, joyeux Zéphir?

ZÉPHIR.

Je vais aux lieux qu'habite Laure
Trouver l'Amour et le Plaisir.
De mes frères, avant l'aurore,
J'ai déserté l'antre orageux,
Et cueillant les parfums de chaque fleur nouvelle,
Je cours, au réveil de la belle,
Me jouer entre ses cheveux.

LE PRISONNIER.

Et moi, je reste ici triste et versant des larmes,
Hélas ! puisqu'en ce jour tes yeux verront ses charmes,
Dis-lui que, dans les fers lâchement arrêté,
Le malheureux Daphnis pleure sa liberté.
Dis-lui que, pour descendre à l'infernal rivage,
Bientôt il quittera ce funeste séjour,
Mourant, au sein de l'esclavage,
Moins de souffrance que d'amour.
Si de mes maux affreux le récit lamentable
Aux yeux de mon amante arrache quelques pleurs,

Si son cœur s'attendrit sur le sort qui m'accable,
O ciel! pour un tel prix redouble mes malheurs;
Zéphir, console ma bergère :
Aimable Dieu, de ton aile légère
Caresse-la plus mollement :
Et vous, que ses pas font éclore,
Plaisirs, d'un seul instant, ne quittez pas ma Laure :
Je suis aimé, je meurs content.
Sur la tombe où je vais descendre,
O nymphes d'alentour, daignez par fois vous rendre;
Que de vos tendres jeux mon nom soit le signal :
Peut-être encore.... mais, si mon heureux rival....
Si Laure.... si les feux dont en secret il brûle....
Justes dieux! quel poison dans mes veines circule!
Quoi! je n'emporterais que de honteux mépris!
D'un amour si constant ce serait-là le prix!
Sers ma vengeance, enfant d'Éole;
Vers ces bords malheureux que ton père désole,
Vole implorer pour moi la rage des autans.
Que Neptune en courroux excite les tempêtes;
Que Jupiter lui-même, en grondant sur nos têtes,
Frappe la terre et déchire ses flancs,
Qu'une seconde fois, de la nuit éternelle
S'entr'ouvrent les tombeaux :
Que l'enfer, à mes yeux, dévore l'infidèle,
Et que le monde entier rentre dans le cahos.

M. Louis Coustans.

LES MANUSCRITS RETROUVÉS.

A mon bonheur j'ai peine à croire.
Quoi! c'est vous, mes chers manuscrits!
Faits pour le temple de mémoire,
C'est du fond d'une ignoble armoire,
Que vous frappez mes yeux surpris,
Poudreux, en désordre! ô scandale!
Quel envieux, ou quel vandale
Vous a jettés sous ces débris!
De mon réduit ma main alerte
Cent fois a fouillé les recoins;
Fatigué d'inutiles soins,
Je gémissais de votre perte;
Tous mes Dieux étaient blasphêmés;
Je pleurais ma gloire envolée
Et la postérité volée
Des trésors que vous renfermez.
Que d'inquiétudes mortelles
Agitaient mon cœur désolé!
De mes paupières paternelles
Combien de larmes ont coulé!
A chaque instant, à ma mémoire
Je demandais quelques fragmens
De tant de poèmes charmans,
De tous ces morceaux pour l'histoire....
Vain travail.... pas un souvenir
De tant de pièces immortelles

Et je voyais que de modèles,
Je ferais manquer l'avenir.
Mais le ciel me les représente,
Ces chefs-d'œuvre; je les revoi!
Qu'il meure vite un des quarante;
Le premier fauteuil est à moi.
Allons, copistes, qu'on s'empresse.
Dentu, Le Normand et Michaud,
Réservez-moi plus d'une presse;
Je vous enrichirai bientôt.
Tristes acteurs-sociétaires,
Vous aussi, pauvres directeurs,
Je veux terminer vos misères;
Vous pairez vos pensionnaires,
En revoyant des spectateurs.
Cessez vos injures grossières,
Journalistes abandonnés;
Vous allez être littéraires;
Je vous rendrai des abonnés.
Fermez, Gothon, fermez la porte;
Grands seigneurs, ou petits, n'importe;
Votre maître est absent pour eux:
Quand je parcours mon répertoire,
Je ne reçois point de fâcheux
Et je n'y suis que pour la gloire.
Qu'avec vous, mes chers manuscrits,
Je renouvelle connaissance;
Après une trop longue absence,
Ainsi l'on revoit ses amis.
Lisons.... ô disgrace imprévue!

Quel prestige trouble ma vue!
De qui ces fades madrigaux,
Et ces longues phrases guindées;
En vain je cherche des idées;
Je ne trouve ici que des mots.
Qui rima ces fausses pensées
Et ces dialogues pesans?
De qui donc ces lignes glacées
Et ces contes si peu plaisans?
Quelle muse en caricature
Enfanta ces morceaux divers?....
Mais c'est bien-là mon écriture;
Je suis coupable de ces vers.
Voilà donc ces fruits de mes veilles,
Objet de si cuisans regrets!
Voilà donc ces rares merveilles
Dont j'espérais tant de succès!
Tristes délits de ma jeunesse
Pourquoi vous ai-je retrouvés?
Hélas! pour moi le charme cesse;
Beaux vers.... je vous avais rêvés.
Rentrez, insipide grimoire,
Rentrez au fond de votre armoire
Et désormais à tous les yeux,
Cachez ma stérile abondance.
Non : un hasard aux curieux
Peut révéler votre existence;
Mécontent de mon coffre-fort,
Quelque héritier voudrait peut-être,
Par dépit vous fesant paraître,

M'assassiner après ma mort....
Forçons le satire au silence....
Au feu.... vous y passerez tous;
Il reste assez d'auteurs en France;
Le siècle peut marcher sans vous.
Brûlez, quatrains jadis célèbres,
Poèmes chers à mon orgueil;
Vigée annonce son recueil.
Brûlez, chants tristes et funèbres;
On a les tombeaux de *Treneuil.*
Brulez vite, Opera-Comiques;
On repète *Hoffman* à Feydeau.
Brûlez, rondes, chansons bachiques;
Désaugiers préside au caveau.
Brûlez, scènes de comédie;
Duval retaille son crayon.
Brûlez, projets de tragédie;
On va reprendre Agamemnon.
Brûlez, contes, brûlez, épîtres;
Andrieux brave le fagot.
Brûle aussi, roman par chapitres;
Barba réimprime *Pigault.*
Brûlez, brûlez, prose sonore;
Châteaubriand écrit toujours.
C'en est fait : la flamme dévore
Ces feuilles jadis mes amours.
Ah! lorsque je les vois en proie
Au feu par mes mains préparé,
Qui croira pour mon cœur navré
Que ce puisse être un feu de joie!

Mais ce qui doit me consoler,
Dans une action aussi belle,
C'est de n'avoir point de libelle,
Ni de mélodrame à brûler.

M. Joseph Pain.

SUR LE CHANT DU ROSSIGNOL.

Petit rossignol, que me duit
Ton plaintif et tendre langage!
N'est plus pour toi brillant ramage.
Dans le silence de la nuit
Tu pleures sans doute une amante
Dont la douce image te suit:
Loin de la mienne, dans l'attente,
Mon cœur comme le tien gémit:
Qu'entends-je? Plein d'un nouveau zèle
Déjà tu crois revoir ta belle;
Tes chants expriment cette ardeur
Qu'on ressent près de ce qu'on aime.
Tout comme toi, joli chanteur,
Je sens d'avance mon bonheur,
Sans pouvoir l'exprimer de même.

M. Blanchard de la Musse.

LE VILLAGEOIS ET LE CORBEAU,

FABLE.

Colin, pour affaire pressante,
Se rendait au hameau voisin,
Et hâtait de son mieux sa marche un peu pesante.
D'une rustique voix le timbre masculin
Vint frapper tout-à-coup le tympan de Colin.
Bon jour, lui disait-on; il regarde... Personne;
Et de poursuivre son chemin,
Mais l'œil, l'oreille au guet et d'un pas incertain.
Bon jour... A ce mot qui résonne
Plus fort que la première fois,
Colin de Margot sa mignonne
A reconnu la grosse voix,
Regarde de nouveau, se démène et s'étonne
De ne voir ni Margot, ni l'ombre d'un minois.
En parcourant des yeux tout ce qui l'environne,
Du haut d'un chêne il voit enfin
S'envoler un corbeau chantant, pour tout refrain,
Bon jour, bon jour. — Et toi, que le diable t'emporte,
Dit-il, maudit bavard, qui, par de vains propos,
Quand les gens sont pressés, les retiens de la sorte! —

Combien chez nos pareils trouve-t-on de corbeaux!

M. L. F. D. G.

FRAGMENT

D'UNE TRADUCTION NOUVELLE DE L'ILIADE.

RÉPONSE d'Achille aux envoyés d'Agamemnon (*Chant IX*).

« O toi, fils de Laërte, insidieux Ulysse,
» Je te dois un aveu dépouillé d'artifice;
» Loin de me fatiguer de discours superflus,
» Pars et vole à la Grèce annoncer mes refus.
» A l'égal des enfers je déteste l'infâme
» Dont la bouche n'est pas l'interprète de l'âme.
» Atride et tous ses Grecs ne sauraient me fléchir.
» Heureux qui de leur joug parvint à s'affranchir !
» Le guerrier qui pour eux signale sa vaillance,
» Obtient-il quelque titre à leur reconnaissance ?
» Non; le soldat obscur et l'illustre Héros
» En estime, en pouvoir tous deux marchent égaux,
» Et quand le lâche meurt, quand le brave succombe,
» Ensemble confondus, ils dorment dans la tombe.
» Quel fruit de mes exploits ai-je enfin recueilli ?
» J'espérais des honneurs, je languis avili.
» L'aigle, pour soutenir sa famille naissante,
» Brave le froid cruel, brave la faim pressante :
» Tel on m'a vu souffrir les plus sanglans travaux.
» Que de nuits sans sommeil ! que de jours sans repos !

» Dans l'empire infernal combien j'ai plongé d'âmes!
» J'ai vaincu des héros et pour qui ? pour des femmes!
» Les périls, le trépas mille fois affrontés,
» Tant d'états asservis, tant de peuples domptés,
» Douze cités sur mer, onze sur ce rivage,
» Voilà par quels hauts faits s'illustra mon courage.
» Tous les trésors conquis dans leurs murs embrasés,
» Aux pieds d'Agamemnon je les ai déposés.
» Et ce lâche tyran, dans son avare joie,
» Reste oisif sur sa flotte et dévore sa proie,
» Ou s'il daigne céder le fruit de mes exploits,
» Son rebut n'enrichit que les chefs et les Rois,
» Mais, seul de tous les Grecs, l'opprobre est mon partage;
» C'est moi seul qu'on dépouille et moi seul qu'on outrage.
» O regrets! ô fureur! en perdant Briséis
» De mes nombreux travaux j'ai perdu tout le prix.
» N'importe; que tranquille aux bras de sa victime
» Le traître sans pudeur jouisse de son crime.....
» Mais pourquoi de Bellonne ont brillé les flambeaux?
» Pourquoi de toutes parts ces armes, ces drapeaux?
» S'il nous rassembla tous sur la rive Troyenne,
» N'est-ce pas pour sa cause et la cause d'Hélène?
» Et les Atrides seuls trouveraient-ils enfin
» Des charmes dans l'amour, des douceurs dans l'hymen?
» Vouer à son épouse et son cœur et sa vie,
» D'un mortel généreux telle est la loi chérie.
» Briséïs sut me plaire, et, vainqueur désarmé,
» Je faisais mon bonheur d'aimer et d'être aimé;
» Un tyran me l'enlève et sa lâche insolence
» Usurpe impunément le prix de ma vaillance!

» Il n'abusera plus de mon aveugle erreur ;
» Qu'il garde Briséïs, je garde ma fureur.
» Oui, que pour détourner loin des fils de la Grèce
» Le glaive destructeur, la flamme vengeresse,
» Atride, convoquant Ulysse et tous les Rois,
» De leur prudence auguste interroge la voix.
» Pour sauver ses sujets, a-t-il besoin d'Achille ?
» Dans mon courage seul trouve-t-il un asile ?
» Et ces fossés profonds et ces hardis remparts
» Qu'opposa son génie aux ravages de Mars,
» Ne présentent-ils plus qu'une défense vaine ?
» N'a-t-il pas pour soutiens les guerriers de Mycène ?
» Que dis-je ? l'insensé, malgré tant de secours,
» Des conquêtes d'Hector enchaîne-t-il le cours ?
» Lorsque ce bras, armé pour la cause commune,
» A nos drapeaux vainqueurs attachait la fortune,
» Loin des murs d'Ilion vit-on jamais Hector
» Diriger de ses pas l'impétueux essor ?
» Le lâche ! dans la plaine il craignait de descendre ;
» Près des portes de Scée osant un jour m'attendre,
» Il pensa payer cher l'audace d'un moment ;
» La fuite le sauva de mon ressentiment....
» Mais je ne combats plus un rival que j'abhorre.
» Demain, aux premiers feux de la naissante aurore,
» J'offre au grand Jupiter, j'offre aux Dieux immortels
» Un pompeux sacrifice et des dons solennels ;
» C'en est fait, pour toujours je fuis loin de Pergame :
» Sous l'effort redoublé de leur agile rame,
» Ulysse, tu verras mes joyeux matelots
» De l'Hellespont soumis courber les vastes flots ;

» Dans trois jours, à mes vœux si Neptune est propice,
» J'aborde triomphant sous les murs de Larysse;
» Aux immenses trésors rassemblés dans son sein,
» Je prétends ajouter un plus riche butin,
» Ces monceaux d'or, de fer, et ces beautés nombreuses,
» De mes heureux exploits récompenses heureuses.
» Ce que j'obtins d'Atride, Atride l'a repris;
» Mais il m'accable en vain du poids de ses mépris.
» Porte-lui le refus que ma bouche t'annonce;
» A la face des Grecs proclame ma réponse;
» Sous son joug oppresseur s'ils gémirent long-tems,
» Qu'ils bravent désormais ses ordres insultans;
» Vainement dans ses yeux il porte la menace,
» Un seul de mes regards confondrait son audace.
» Non, non, je ne veux plus, aux conseils, aux combats,
» Faire entendre ma voix ou signaler mon bras.
» Une fois abusé, je ne prétends plus l'être;
» Au sort qu'il mérita j'abandonne le traître;
» Du bandeau de l'erreur le ciel couvrit ses yeux,
» Et, comme ses présens, son nom m'est odieux.
» Dût-il, en ma faveur, redoublant ses largesses,
» Pour moi seul d'Orchomène épuiser les richesses;
» Dût-il me prodiguer les trésors qu'en son sein
» Renferme cette Thèbe aux cent portes d'airain
» Dont chacune à la fois, lorsque la guerre tonne,
» Vomit avec leurs chars deux cents fils de Bellone;
» Dût-il m'offrir plus d'or en ses présens divers
» Que l'œil ne peut compter de sable dans les mers,
» Il n'assouvirait pas ma trop juste vengeance;
» J'exige un châtiment égal à mon offense.

» De sa fille à mon cœur il propose la main....
» Et je l'accepterais!.. loin de moi cet hymen!
» Quand les yeux enchantés admireraient en elle
» De grâces et d'appas le plus rare modèle;
» Par un heureux larcin quand elle eût emprunté
» Ses talens à Pallas, à Vénus sa beauté,
» Jamais, au sang d'Atride alliant ma famille,
» Je n'unirais mon sort au destin de sa fille;
» J'aurais trop à rougir.... dans la foule des rois
» Qu'il fasse, j'y consens, un plus glorieux choix.
» Si le ciel, prolongeant mon heureuse carrière,
» Me rend aux lieux chéris où j'ai vu la lumière,
» Les filles de vingt rois, chefs de puissans états,
» S'offriront à mes vœux dans Phtie et dans Hellas.
» Libre, j'y choisirai, sous les yeux de Pélée,
» La vierge par l'Amour à l'hymen appelée,
» Et je pourrai jouir, dans un noble repos,
» Des trésors paternels, du fruit de mes travaux.
» Tous les biens que Pergame eut, dit-on, en partage,
» Lorsqu'une heureuse paix régnait sur son rivage,
» Et tous les monceaux d'or et les dons précieux,
» Rassemblés dans ce temple où les mortels pieux
» Offrent au roi du jour leur suppliant hommage,
» Peuvent-ils de la vie égaler l'avantage?
» Aisément on remplace et de brillans trépieds,
» Et de nombreux troupeaux et de légers coursiers;
» Mais l'âme des humains, quand la Parque les frappe,
» Sans espoir de retour et s'envole et s'échappe.
» Thétis me l'a prédit : l'irrévocable sort
» Peut ou précipiter ou retarder ma mort:

» Sous Troie, à vos drapeaux si je reste fidelle,
» Je péris, mais j'obtiens une gloire éternelle;
» Si je revois Larysse, en un profond oubli
» Mon nom, fameux déjà, retombe enseveli.
» Mais, au sein du repos, la nature me laisse
» L'espoir consolateur d'une longue vieillesse.
» Je pars, imitez-moi : vous vous flattez en vain
» De renverser Pergame et forcer le destin :
» Le bras de Jupiter, qui protège sa gloire,
» Dans ses murs consolés fit rentrer la victoire.
» Mais vous, loin de mon camp précipitant vos pas,
» Annoncez mes refus aux chefs de nos soldats;
» Que leur jeune valeur, que leur vieille sagesse
» Protège, raffermisse et sauve enfin la Grèce.
» Ils pensaient me fléchir; mais ce cœur outragé
» Gardera son courroux, puisqu'il n'est pas vengé.
» Partez, vous connaissez la réponse d'Achille.
» Pour Phénix, s'il le veut, ma tente est son asile,
» Qu'il goûte, près de moi les bienfaits du sommeil;
» Lorsque du sein des mers renaîtra le soleil,
» Sur le vaste océan ma flotte protectrice
» Nous conduira tous deux jusqu'aux champs de Larysse;
» Mais qu'il parte ou demeure, il a droit de choisir,
» Je ne m'oppose point à son libre desir.... »

M. A. Bignan.

LES ROCHERS.

Air : *Mon père était pot.*

En dépit de nos bons ayeux,
Que tel auteur se pique
De mêler à ses chants joyeux
La froide politique :
Qu'un autre rimeur
Peigne, avec fadeur,
Son amoureuse chaîne :
D'un écart fougueux,
Sur des *Rocs* fameux,
Mon Pégase m'entraîne.

La vengeance peut plaire aux Dieux;
Mais mon ame attristée
Me force à détourner mes yeux
Du *roc* de Prométhée.
Que nombre de fous,
D'un vain nom jaloux,
Se disputent l'arène;
Ce n'est pas mon goût,
J'aperçois au bout
La *Roche Tarpéienne.*

Pour y nourrir de leurs tourmens
La folle rêverie,

J'abandonne aux jeunes amans
Les *Rocs de Meillerie.*
Je suis, mais des yeux,
Cet autre amoureux
A cervelle malade,
Qui, las de souffrir,
Court, pour se guérir,
Au *Rocher de Leucade.*

Près d'un rocher dont les hauteurs
S'élèvent dans la nue,
D'écrivains de toutes couleurs,
Grand Dieu! quelle cohue!
Plus d'un sans façon,
Y trace son nom,
Que le bon goût efface;
Tel autre glissant,
Tombe en gravissant
Le *Rocher du Parnasse.*

Ce rocher ne me tente pas,
Et mon âme charmée
Ailleurs trouve d'autres appas
Qu'une vaine fumée.
L'heure du dîner
Est près de sonner:
Sans bruit et sans scandale,
Ami du plaisir,
Je cours m'établir
Au *Rocher de Cancale.*

M. Théophile H....

AMOUR ET SOLEIL COUCHANT.

Soleil couchant rafraîchit nos campagnes,
Ses doux rayons tempèrent l'univers;
L'ombre descend, et, du haut des montagnes,
Mille parfums s'élèvent dans les airs.
Le troubadour, que son amie inspire,
Bien mieux alors fait retentir sa lyre :
Et son refrain, dont l'accord est touchant,
Bénit l'amour et le soleil couchant!

Soleil couchant, du ménestrel fidelle,
Plus d'une fois a fait battre le cœur!
Plus d'une fois la douce jouvencelle
Avec le soir a trouvé le bonheur!
Plein d'espérance, à sa gente maîtresse,
Le ménestrel parle de sa tendresse;
Son luth résonne : et son aimable chant
Bénit l'amour et le soleil couchant!

Soleil couchant a jeté dans mon âme
Un trouble heureux que je ne sais nommer.
J'ai vu Thaïs : une brûlante flamme
M'a dit alors que je devais aimer!
Ah! s'il est vrai que ma craintive amie
Donne à mon cœur une nouvelle vie,
Je bénirai dans mon timide chant
L'aimable amour et le soleil couchant!

C.

Soleil couchant du bonheur est l'aurore!
Oui, c'est ce soir que je la reverrai!
De longs baisers vont me prouver encore
Que, dans son cœur, moi seul je régnerai!
Mais elle vient : c'est elle qui s'avance....
Je sens déjà doubler mon existence!
Elle m'appelle... et dit d'un ton touchant :
« Bénis l'amour et le soleil couchant!..

M. Émile Barateau.

A NAÏS.

Lorsque mon cœur est plein d'alarmes,
Que tu vis loin de ton amant,
Pourquoi me reprocher mes larmes,
Mon unique soulagement?
Les pleurs n'ont-ils donc pas des charmes
Toujours doux pour le sentiment?
Si les dieux puissans que j'implore
Te rendaient enfin à mes vœux;
Si dans mes bras voluptueux
Je pressais celle que j'adore;
Je lui dirais : « Je suis heureux. »
Et je voudrais pleurer encore.

M. L. D. L. Audiffret.

AUX MANES DE THÉLAÏS.

O TOI que j'adorai, tendre et constante amie,
Toi qui semas de fleurs les routes de ma vie,
Qui m'appris à sentir, à goûter le bonheur,
Ecoute les accens de ma juste douleur.
Permets-moi, Thélaïs, d'effeuiller une rose
Sur la tombe isolée où ta cendre repose.
Jadis je les cueillais pour en orner ton sein...
Daigne accepter encor ce tribut de ma main.
Hélas! te souvient-il, trop malheureuse amante,
Du jour où, sur ton lit, pâle et presque expirante,
Tu pressas ton amant pour la dernière fois?
« Survis-moi, disais-tu, d'une mourante voix,
» Sèche, sèche tes pleurs; et si je te fus chère,
» Je t'en supplie, ah! vis pour consoler ma mère!
» Elle n'a plus que toi, pour essuyer ses pleurs;
» Veux-tu l'abandonner à ses cruels malheurs?
» Adieu!.. je meurs!.. vivez.. soyez heureux!.. peut-être..»
Thélaïs, ah! sans toi ton amant peut-il l'être?
Qu'as-tu dit? être heureux? je le fus près de toi;
Tu meurs, tout est fini, plus de bonheur pour moi!
J'ai tenu mes sermens. Quatre fois la verdure
Depuis ce triste jour a paré la nature
Dans l'aimable saison où tout aime au hameau,
Et tu me vois encor pleurer sur ton tombeau.
Hier, te le dirai-je? a succombé ta mère;
Ma main de pleurs baignée a fermé sa paupière,

Et moi-même aujourd'hui je me sens défaillir.
A toi, ma Thélaïs, j'irai bientôt m'unir;
Le cyprès ceint mon front; c'en est fait, je succombe,
Et demain près de toi se creusera ma tombe.

M. Guy-Menuau.

A CHLOÉ,

ODE TRADUITE D'HORACE.

Tu m'évites, Chloé; tu fuis prompte et légère,
Ainsi qu'un jeune faon, sur les monts escarpés,
Timide, suit les pas d'une timide mère,
Et craint le moindre bruit dont les airs sont frappés.
Dans sa vaine terreur, qu'une feuille frémisse
Au souffle dont Zéphir l'agite en se jouant,
Qu'un rapide lézard sous les buissons se glisse,
Aussitôt son cœur bat, tout son corps est tremblant.
Mais Chloé suis-je donc un tigre sanguinaire ?
Suis-je un affreux lion qui menace tes jours ?
Ah ! ne te cache plus sous l'aile d'une mère,
Il est tems de céder à la voix des amours.

M. A. D. Officier du génie.

LE NOUVEL AN,

ÉPÎTRE A M. DÉN** (*Liège*, 1811).

Au pied de nos monts sulfureux,
De même qu'aux bords de la Seine,
Lorsque Janus descend des cieux,
A sa suite ce Dieu promène
Les bons souhaits à la douzaine
Et les complimens vrais comme eux.
Le médecin à son malade
Souhaite une bonne santé;
Le neveu baise avec gaîté
Cet oncle éternel et maussade
Qu'il voudrait au fond du Léthé.
Inconstans à leur inconstance,
Les époux osent s'embrasser,
Et commettent sans y penser
Des péchés de réminiscence.
Renonçant à la médisance,
On voit de faciles voisins
L'œil riant, se presser les mains
Et s'embrasser sans conséquence.
On voit chez maint petit Seigneur
Le menu peuple prolétaire,
Le magister, le vieux pasteur,
L'huissier, le bailli, le notaire,
Pour un dîner encore à faire,

Par l'organe du procureur,
Offrir des voeux où la Constance,
Le Zèle et la Reconnaissance
Tout se trouve, excepté le cœur.
C'est ainsi que la politesse
Couvre d'un vernis séducteur
Ce protocole de bassesse
Et ce dévoûment imposteur.

Que deviendra l'homme sincère?
Doit-il à des complimens faux
Mêler son tribut ordinaire,
Mêler sa pensée à des mots?
Lorsque le mensonge exagère,
C'est peu que la sincérité;
La fraude a droit d'impunité
Et l'honnête homme doit se taire.

Franchement je voulais le faire,
Tant je crains d'être compromis
Avec d'innombrables amis
Qui ne manqueront pas, sans-doute,
Au premier jour du nouvel an,
De parcourir d'un même élan
En quatre pas la même route,
Pour vous offrir très-poliment,
Dans votre alcove ou votre étude,
Les vieux souhaits de l'habitude
Et les fadeurs du compliment.
Mais pour vous présenter en forme

Le tribut de mon amitié
Et les vœux que pour vous je forme,
Ma muse sera de moitié.
Elle parle avec négligence,
Son stile est la simplicité,
Et notre défaut d'éloquence
Prouve notre sincérité.

D'abord que le ciel vous dérobe
A tous ces fades visiteurs;
Qu'il vous sauve des gens de robe,
Du dévoûment des procureurs
Et des miracles des docteurs.
Si vous fréquentez Melpomène,
Qu'il vous éloigne pour raison,
Des amateurs à longue haleine
Qui vous racontent sans façon
L'utile secret de la scène
Et vous laisse goûter à peine
Les charmes de l'illusion.
Si d'une musique savante
Vous aimez, Gaulois citoyen,
L'harmonie austère ou touchante,
Dieu vous garde pour votre bien,
De cette Française qui chante
Ou croit chanter l'italien.
Quelle insupportable merveille!
Pour applaudir à ce travers
Il faut être né sans oreille,
Ou bien l'ennemi des concerts.

Surtout si vous êtes à table,
Evitez le sot entretien
De tout bavard insupportable
Qui toujours parle et ne dit rien.
Qu'Hébé, toujours jeune et jolie,
Vous verse son divin nectar;
Que la fraîche et riante Hygie
Ne vous vienne jamais trop tard,
Ne soit jamais trop tôt partie
Sans qu'on vous appelle trois fois,
(Quoiqu'en dise votre message),
A Vénus offrez votre hommage
Et commandez au nombre trois.
Ah! d'honneur, c'est le bien suprême!
Or je m'arrêtè. A ce discours,
Vous me jugez sans long dilemme.
« La poésie et les amours
» Voilà son unique système. »
Eh! oui, je suis toujours le même,
Aussi je vous aime toujours.

M. C. J. Pepin de Bourges.

ÉPIGRAMME.

Qui vive? Où va Monsieur?—Que faut-il que je dise?
Camarade, je viens pour ouïr le sermon...
— Avez-vous un billet... pour entrer ici?.. — Non.
J'ai toujours pris pourtant ce lieu pour une Eglise!

M. C. Pierquin (de Bruxelles.)

STANCES ÉLÉGIAQUES,

Sur la mort d'Adeline ***.

Douce Adeline, ô chère et tendre amie,
Toi qui vécus l'aurore d'un beau jour;
Pour les trésors d'une céleste vie
Tu fuis déjà ce terrestre séjour.

Prends ton essor, être pur et sublime,
Romps tes liens, triomphe du trépas;
La mort vaincue est pour toi sans abîme,
L'éternité s'ouvre devant tes pas.

Près de celui qui forma ta belle âme,
Et dans son sein l'appelle pour toujours,
Tu vas brûler d'une divine flamme
Et t'enivrer d'immortelles amours.

Adieu chagrins, douleur, trompeuse ivresse,
Cruels tyrans de ce corps qui n'est plus;
Les vifs transports d'une sainte allégresse,
Un bonheur pur est le sort des Élus.

Ah! quelquefois, ombre heureuse et chérie,
Du haut des cieux ouverts à tes vertus,
Jette un regard sur ta douce patrie,
Sur tes amis de douleur éperdus.

Avec amour contemple ton vieux père,
La tendre sœur qui te ferma les yeux,
Et ton enfant qui demande sa mère,
Gage adoré d'un hymen malheureux.

Lorsque Vesper s'épandra sur la terre,
Et que Zéphir agitera les bois,
Dans les rameaux du cyprès séculaire,
Oui, j'entendrai les accens de ta voix.

Aux doux rayons de Séléne (1) attendrie,
Oui, je verrai tes mânes généreux
Errer en paix sur la cîme fleurie
De ces côteaux qu'embellissaient tes jeux.

J'y cherche en vain ton cippe funéraire;
Et tu n'as pu mêler, selon tes vœux,
Ta cendre émue aux cendres d'une mère,
Et t'endormir au sein de tes aïeux.

Tant que du Lot la rive fortunée
S'enrichira du tribut de ses eaux,
Et que ses flots, par un riche hyménée,
De la Garonne iront grossir les flots,

Ton souvenir, objet de notre hommage,
Toujours vivant, toujours cher à nos cœurs,
Chez nos neveux conservé d'âge en âge,
D'un culte pur obtiendra les honneurs.

(1) Diane.

Le tendre amant t'offrira pour modèle
A la beauté dont son cœur est épris ;
L'heureux époux à l'épouse fidelle
Et le bon père à ses enfans chéris.

Jusqu'au tombeau, le poète qui t'aime
T'appellera dans ses accords touchans ;
Et sur son luth, à son heure suprême,
Adèle encor inspirera ses chants.

M. le Baron Chaudruc de Crazannes.

ÉPIGRAMME.

Mince d'esprit et de stature,
Un auteur sifflé d'Apollon,
D'un gros drame de sa façon,
Venait de finir la lecture
Et d'ennuyer tout un salon.
Ce drame, peut-être un peu long,
Est-il en vers, est il en prose,
Dit la dame de la maison ?
L'auteur de rester bouche close.
Madame, lui répond un tiers,
Sauf meilleur avis, moi, j'estime
Qu'on a voulu l'écrire en vers ;
J'ai cru l'entrevoir à la rime.

M. La Coretterie.

CHANT GALLIQUE.

UN BARDE A CARUL.

Tu dors, Carul! altérés de carnage,
Les fils d'Odin débarquent sur ces bords,
Jusqu'à l'Ulster ils portent le ravage,
Ils sont vainqueurs, ô Carul, et tu dors!

N'entends-tu pas les hymnes de victoire?
N'entends-tu pas ces sinistres accords?
De ton rival ils ont chanté la gloire,
Ils ont chanté ta défaite, et tu dors!

Ils sont entrés sous ton toit solitaire,
Et sur ta tête appelant le trépas,
Ils ont brisé la tombe de ton père,
Eh! quoi, Carul, tu ne t'éveilles pas!

Du fier Olgar ils ont rompu la lance,
Au loup cruel ils ont donné son corps,
Son sang t'appelle, il demande vengeance,
Son ombre crie, ô Carul, et tu dors!

M. J. Boucher Deperthes.

SOCRATE.

STANCES.

O toi, dont jusqu'au dernier âge,
Sans cesse on citera le nom;
O toi, des hommes le plus sage,
Qui formas le divin Platon,
Socrate, à la philosophie,
Qui fut le soutien de ta vie,
Oserais-je adresser des vers?
Quand tes vertus et tes exemples,
Dans le sein même de nos temples,
Sont signalés à l'univers.

Ah! puis-je passer sous silence,
Ton dévoûment à ton pays,
Alors qu'armé pour sa défense,
Tu combattais ses ennemis?
Athènes te dut la victoire....
Jour glorieux pour ta mémoire!
Modeste et généreux vainqueur,
Déjà couronné par Bellonne,
Tu fais adjuger la couronne
A l'ami qu'adopta ton cœur.

Noble amitié que calomnie
L'homme qui ne te connaît pas,
C'est vers l'école d'Aspasie
Que tu guidais aussi ses pas :
Toujours sage, sans être austère,
Non, son auguste caractère
Ne se démentira jamais :
L'humeur chagrine de Xantippe,
Du maître aimable d'Aristippe
Ne saurait altérer la paix.

Ta justice et ta bienfaisance
Font ombrage à de vils rhéteurs ;
Bientôt l'atroce intolérance
Exerce sur toi ses fureurs :
Mais ton intrépide courage
Impose au vil Aréopage,
Fait pâlir jusqu'à Mélitus ;
Trop intéressante victime !
Grand homme ! quel était ton crime ?
L'héroïsme de tes vertus !

Hélas ! ta perte est trop certaine ;
Socrate ne peut être absous ;
Accusé, jugé par la haine,
Il doit expirer sous ses coups :
Ah ! d'un tribunal sanguinaire,
Digne du règne d'un Tibère,
Les remords seront éternels ;
C'en est fait ; le juste succombe :

Mais on le dispute à la tombe
Pour lui consacrer des autels.

Alors qu'une patrie ingrate
Me privera de son appui,
Démon, familier de Socrate,
C'est toi que j'invoque aujourd'hui;
Sois mon oracle, sois mon guide
Dans ce siècle faux et perfide,
Où le méchant ferait la loi;
Et, si la mort s'offre à ma vue,
Puissai-je, en buvant la ciguë,
Socrate, mourir comme toi!

Des sages mêmes le modèle,
En rendant ton dernier soupir,
Tu disais : « L'âme est immortelle,
» Et je pressens mon avenir;
» Qu'aurait donc la mort de funeste?
» Le corps périt, mais l'âme reste;
» Ce n'est que changer de cité. »
Près du Dieu dont tu fus l'image,
Reçois à jamais notre hommage,
Dans le sein de l'éternité.

M. Blanchard de la Musse.

LE CHANGEMENT.

ROMANCE.

Il m'en souvient, ami ; tu t'en souviens toi-même ;
Il était un bonheur qui semblait fait pour moi,
Un bonheur dont le charme est dans l'objet qu'on aime,
Et j'avais cru long-temps le trouver près de toi.

L'illusion finit : tristement détrompée,
Je ne vois plus tes yeux sur mes yeux s'attacher ;
Et de ton changement ta victime frappée,
A surpris le secret que tu veux lui cacher.

Naguère tu m'aimais : pardonne à ma tendresse,
Pardonne à ma douleur ce cruel entretien.
Va, ce n'est point à toi qu'une amante s'adresse :
Le ciel me fit un cœur trop différent du tien.

Si tu ne m'entends plus, du moins je puis me plaindre,
Du moins je puis mourir. Je te fus chère un jour :
Songe, alors que ton cœur cesse de se contraindre,
Qu'il ne me reste plus, hélas ! que mon amour.

M. Terrasson.

ÉPITRE

A UNE JOLIE ULTRA.

Le temps présent toujours se passe
A regretter le temps passé.
Le nouveau déplaît, quoi qu'on fasse;
L'ancien est toujours encensé.
On s'écrie, en versant des larmes :
« Beaux jours, que nous n'avons point vus,
Combien nous regrettons vos charmes!
Le bon temps ne reviendra plus! »
Et vous, madame, en nos annales,
Quand vous lisez des anciens preux
Les faits, les grandeurs féodales,
Vous regrettez ces jours heureux,
Ce siècle *pur*, où vos ancêtres,
Loin de Paris, dans leurs châteaux,
Vivaient, ennemis de leurs maîtres,
Et suzerains de leurs vassaux.
Ce siècle, en discordes fertile,
Est tout-à-fait de votre goût.
Même un peu de guerre civile
Ne vous déplairait point du tout.
Madame, eh bien! soyez contente.
Nous sommes prêts à revenir
Au *bon vieux temps* qui vous enchante.
Tâchez pourtant d'y réfléchir;

Car une imprudente espérance
Souvent fait place au repentir.
Souvent le ciel, dans sa vengeance,
Nous exauce pour nous punir.
Vous croyez, guerrière intrépide,
Que, si quelque ennemi perfide
Vous assiégeait dans un donjon,
Vous sauriez vaincre le *Félon*,
Et mettre sa troupe en déroute?
Vous l'espérez, et moi, j'en doute.
Non : vous n'êtes point ce qu'il faut
Pour bien repousser un assaut.
Votre voix, si douce et si tendre,
Rivale des *Catalani*,
Des rossignols, des *Barilli*,
Jusqu'à ce jour n'a fait entendre
Que des airs d'*Opéra-Buffa*,
Cor Fedel, Ombr' Adorata;
Mais, quand on est une héroïne,
Et que la fureur vous domine,
Il ne faut rien de tout cela.
Il faut d'une voix rude et forte
Se faire entendre à sa cohorte :
« Marche à moi! corbleu! ventrebleu! »
Il faut savoir jurer un peu.
(Sans juremens, point de victoire.)
Ivre de vin, ivre de gloire,
Sans trembler il faut crier: feu!
Ainsi Jeanne d'Arc, la guerrière,
Sur les fiers Anglais l'emportait;

Ainsi d'Eon la chevalière,
Mieux qu'un gendarme se battait;
Ainsi l'on vit Mademoiselle
A la Fronde, à Condé fidèle,
A la tête d'un bataillon
S'avancer pleine d'assurance,
Et faire tirer le canon
Sur les troupes du roi de France.
  Tout cela ne vous fait point peur;
Et je conçois qu'un noble cœur
Ait du goût pour ce train de vie.
Mais hélas! dans les vieux châteaux
On n'a pas toujours des assauts
Pour rompre la monotonie.
Le plus grand des maux, c'est l'ennui.
Vous l'ignorez jusqu'aujourd'hui;
Dans ce siècle affreux et coupable,
Dans ce Paris abominable,
Fêtes, concerts, soupés charmans,
Se partagent tous vos momens.
De diamans étincelante,
On vous voit, malgré vos regrets,
Relever vos brillans attraits
Par une toilette brillante.
Tant que dure le carnaval,
On vous voit aux plaisirs livrée;
Et, quoiqu'au fond désespérée,
Vous ne manquez pas un seul bal.
Mais quand vous vivrez retirée
Entre les tours d'un vieux donjon,

Sans plaisirs, sans distraction,
Le jour pourra vous sembler long,
Et plus longue encor la soirée.
Dans cette insipide grandeur,
Dans cette solitude affreuse,
En disant : que je suis heureuse!
On meurt d'ennui de son bonheur.

C'est l'hiver surtout qu'on s'ennuie,
Lorsque d'un donjon ténébreux
La neige, la grêle et la pluie,
Tombant par torrens orageux,
Inondent les fossés bourbeux ;
Ces bois peuplés de bêtes fauves,
Ces tours noires de souris chauves,
Seuls hôtes de ces tristes lieux ;
Cette muraille épaisse et haute,
Où, mettant la main dans un trou,
Sous ses doigts on trouve sans faute,
Couleuvre, lézard ou hibou ;
Et, suivant la coutume antique,
Les revenans, les loups-garou,
Toute la nuit faisant *hou hou*,
Dans un long corridor gothique,
Et se mêlant au bruit des vents,
A leurs horribles sifflemens ;
Tout cela porte au fond de l'âme,
Ou la tristesse, ou la terreur ;
Si vous les connaissiez, madame,
Les donjons vous feraient horreur.

Autre sujet d'être inquiète,

Jeune et jolie, on est coquette ;
De mille assidus courtisans
On aime à respirer l'encens.
Lorsque vous faites par vos grâces
La conquête de tous les cœurs,
On voit voltiger sur vos traces
D'innombrables adorateurs.
Vous souriez à leur hommage,
Votre époux n'en prend point d'ombrage;
Il est, comme sont à Paris
Les bons et faciles maris,
Plein d'égards et de déférence;
Si sa femme en avait besoin,
Sa pacifique tolérance
Pour elle irait encor plus loin.
Mais quand vous vivrez dans sa terre,
Au fond d'un château solitaire,
Comptez alors que votre époux,
Au lieu d'être doux et commode
Comme les maris à la mode,
Deviendra despote et jaloux.
Alors plus d'égards, d'indulgence,
Mais les querelles, les soupçons;
Qui ne sait que les vieux donjons
Sont les palais de la vengeance?
Un mot, un sourire, un regard
Est puni d'un coup de poignard.
Peut-être sa main forcenée,
Barbare par excès d'amour,
Vous fera boire quelque jour

Dans une coupe empoisonnée;
Ou vous verrez votre mari,
Dans sa vengeance plus cruelle,
Vous forcer, triste Gabrielle!
A manger le cœur de Coucy!
Rien ne vous fait changer d'idée?
D'orgueil féodal possédée,
Vous persistez dans vos projets,
Allons, madame, il faut les suivre;
Nous serons vos serfs, vos sujets,
Sous vos lois il est doux de vivre.
D'un cœur soumis, d'un air content,
Un peuple empressé vous attend,
En foule il remplit l'avenue
Et les cours de votre *châtel.*
Pour fêter votre bienvenue
Je vois paraître un *Ménestrel.*
Sa voix est un peu glapissante;
Sa romance est un peu traînante;
Elle ressemble à du plain-chant.
Mais vous goûterez sa musique;
C'est de l'antique, du gothique,
Du romantique, c'est charmant!
Vos vassaux vous rendent hommage.
Des preux, sur leurs grands *palefrois*,
Forment des joûtes, des tournois;
Puis vient la noce du village.
Messieurs vos frères de grand cœur,
Sur les gentilles fiancées,
Tête à-tête avec eux laissées,

Prélèvent le droit du Seigneur;
Puis c'est la fête des rosières.
Des vierges modestes et fières
Vous récompensez la vertu.
Lasses d'avoir tant combattu
Pour ce titre qui les honore,
Leur cœur laisse éclater tout haut
L'orgueil de le garder encore,
L'espoir de le perdre bientôt..
Mais quel jour plus brillant s'apprête!
Dans vos plus beaux habits de fête,
Vous allez tenir vos *grands jours*,
Et présider la *Cour d'Amours*.
Votre archiviste est le Mystère;
Le Sentiment est secrétaire;
Avec les Grâces vous siégez;
Le Tribunal est sur des roses,
Le Desir appelle les causes,
L'Espoir le plaide, et vous jugez.
Par votre arrêt, l'Indifférence
Paie une amende de soupirs;
On fait le compte des plaisirs,
On le débat à l'audience.
Les baisers portent intérêt;
Les infidèles par arrêt
Sont condamnés à la constance.
On punit la rébellion
Des prudes tristes et sauvages;
Aux amans, aux maris volages
On fait subir le talion.

Parmi les beautés criminelles
Je vois grand nombre d'infidèles:
Ce forfait toujours fut, dit-on,
Commun chez notre nation;
Mais j'y vois très-peu de cruelles,
C'est un délit d'exception.
Les plaideurs sont pleins d'éloquence,
Et le juge est impartial.
Que dis-je? à ce beau tribunal,
Comme on punit, on récompense.
On donne des prix aux amans
Qui des plus tendres sentimens
Ont offert les touchans modèles,
Ne murmurent point des rigueurs,
Et maîtres du cœur de leurs belles
N'en révèlent pas les faveurs.
Vos mains les couronnent de fleurs
Dans des séances solemnelles.
Il faut, pour obtenir le prix,
Respect soumis dans la souffrance,
Fidélité sans espérance,
Amour discret, cœur bien épris.
Un peuple amant vous environne,
Moi-même, d'un tel prix jaloux,
Comme eux je tombe à vos genoux,
Et je prétends à la couronne.

M. Léonce de Saint-Géniés.

LE PÈRE ET SES TROIS FILS,

ou

JUSTICE, HUMANITÉ, GÉNÉROSITÉ.

Apologue imité de l'Allemand.

Un père ayant trois fils à peu près du même âge,
En leur faveur voulut, de son vivant,
Disposer des trois quarts de son riche héritage.
Ayant donc à chacun donné son contingent:
— « Il reste encor, dit-il, un très-beau diamant
» Qui ne peut souffrir de partage.
» Que chacun de vous trois de son côté voyage;
» Et, dans sa route, à celui qui fera
» L'action la plus noble et la plus généreuse,
Le diamant appartiendra.
» Allez, et puissiez-vous faire une course heureuse;
» Mais dans trois mois, à pareil jour,
» Ne manquez pas d'être ici de retour. »
— « Bien, mon père; c'est chose dite,
» Lui répondirent ses trois fils :
» Adieu, jusqu'au revoir. » Et les voilà partis.
Trois mois après, à l'époque prescrite,
Le père voit arriver ses enfans.
Oh! quel plaisir! chacun a ses évènemens
A raconter. L'aîné d'abord commence:
— « Un de mes intimes amis,
» Par suite d'un duel se trouvant compromis,

D.

» Crut devoir quelque tems s'éloigner de la France.
» Mais, avant son départ, il remit à mes soins,
» Secrètement, et sans aucuns témoins,
» Beaucoup d'or, ses bijoux, et son argenterie
» Pour les lui rendre un jour.
» Sans nouvelles de lui, près de sa terre, un jour,
» Passant dans mon voyage, il me prend fantaisie
» D'aller, pour en avoir, visiter ce séjour.
» Hélas ! qui m'y reçoit ? c'est son unique frère,
» Devenu, par sa mort, possesseur de la terre.
» Je pouvais lui céler ce dépôt important.
» Il n'en avait aucun indice.
» Mais, sans hésiter un instant,
» Sans nul regret, j'en fais le sacrifice,
» Et lui remets le tout fidèlement. »
— « Vous avez fait un acte de justice,
» Lui dit le Père, et j'en suis peu surpris. »
Puis s'adressant au second de ses fils :
— « A votre tour, dit-il, parlez, je vous écoute. »
— « Mon récit n'est pas long : Un jour que, dans ma route,
» Sur mon cheval tranquillement
» Je côtoyais la rivière de l'Oise,
» J'aperçois une villageoise,
» Au bord de l'eau son linge blanchissant.
» Près d'elle un enfant en bas âge
» Allait courant, sautant, quand du rivage
» Un peu de trop près s'approchant,
» Il glisse, et je le vois tomber dans la rivière.
» Sauter en bas de mon cheval,
« Et m'élancer dans l'eau d'un instant fut l'affaire.

» Il était tems. Juste au moment fatal
» J'atteins l'enfant, le sauve et le rends à sa mère. »
— » Vous avez fait, mon fils, acte d'humanité,
» Dit le Père; et cet acte est vraiment méritoire. »
Puis, se retournant du côté
Du plus jeune, il demande à son tour son histoire.
« Elle contient, dit celui-ci,
» Un fait singulier que voici;
» Vous savez que, par jalousie,
» Contre moi, l'an dernier, un ennemi cruel
» Osa former un projet criminel
» Qui faillit me coûter la vie.
» Eh bien! ce vil, ce mortel ennemi,
» S'étant, ainsi que moi sans doute,
» Certaine nuit bien sombre, égaré dans sa route,
» Je l'ai trouvé qui s'était endormi,
» Sans s'en douter, sur les bords d'un abîme.
» Le laisser là, c'était punir son crime.
» Il périssait. Le moindre mouvement
» Qu'il eût fait en se reveillant
» Le faisait choir au fond du précipice.
» Mais non. La pitié seule en cette occasion
» Parle à mon cœur, m'engage à lui rendre service,
» Le pas étant scabreux, avec précaution
» J'arrive, le dérobe au sort qui le menace;
» Puis, du péril le voyant dégagé,
« Je pars sans qu'il ait su qui l'avait obligé. »
— « Ah! viens, mon fils, viens ça que je t'embrasse;
» Dit alors le père enchanté.
» Le bijou t'appartient; tu l'as bien mérité.

» Payer ce que l'on doit, c'est acte de justice;
» Secourir le malheur, acte d'humanité;
» Mais tendre une main bienfaitrice
» A qui voulut attenter à nos jours,
» De générosité c'est un acte sublime,
» Et qui dénotera toujours
» Un cœur bon, noble et magnanime. »

L'auteur où j'ai puisé ces faits,
Qu'en vers ici je vous transmets,
En reste là. Mais moi, j'en crois pouvoir déduire
Une autre vérité. C'est qu'un peuple est heureux,
Lorsque celui qui tient les rênes de l'empire
Est tout à la fois juste, humain et généreux.

M. Famin.

LE LIÈGE.

On priait un jour Trissotin
De donner au bouchon qui ferme une bouteille,
Un nom plus poétique et plus cher à l'oreille :
Messieurs, dit-il, *le liège est le geolier du vin.*
La métaphore est fort jolie,
S'écrie un frère en Apollon;
Mais comment doit-on, je vous prie,
Appeler le tire-bouchon?

M. J. P. Brès.

LE PAUVRE HOMME.

Que je suis malheureux! nul objet ne me tente.
Je possède, il est vrai, cent mille écus de rente;
Un geste me suffit pour être au même instant
Conduit avec fracas dans un char élégant.
Quand Paris me déplaît, je puis dans la province
Avec pompe étaler le luxe d'un grand prince,
Écraser sans pitié ces obscurs citoyens,
Ainsi que mes valets, insolents et sans biens;
Mais un plaisir goûté n'a plus rien qui nous tente....
A quoi servent, hélas! cent mille écus de rente?

Applaudi, caressé, dans nos cercles brillans,
Je n'y pénètre point sans respirer l'encens;
Je figure à la cour et j'assiste à ses fêtes,
Comme ailleurs, sans effort, j'y fais mille conquêtes.
Des rivaux, des jaloux, je suis partout vainqueur :
Avant de l'attaquer, je suis maître d'un cœur.
La prude, en me voyant, quitte son air sauvage;
La coquette soupire et parle mariage;
Oubliant sa douleur, la veuve me sourit;
A mon aspect, Chloé veut faire de l'esprit :
Ces miracles sont beaux, mais n'ont rien qui me tente....
Ah! plaignez-moi d'avoir cent mille écus de rente!

Un maudit héritage a causé mon malheur.
Qui viendra maintenant appaiser ma douleur?

Hélas! quand j'étais pauvre, un ami vrai, sincère,
Partageait mes plaisirs, soulageait ma misère....
Mais c'est trop à la fois d'avoir cinq cents amis,
Des valets, du tracas, de l'or et des ennuis....
Trop aveugles mortels, que la fortune tente,
Écartez de vos vœux cent mille écus de rente!

M...... (de Lille).

MOT DU MARÉCHAL DE SAXE.

Attaqué d'une hydropisie,
Sa plus redoutable ennemie,
Maurice, aux champs de Fontenoi,
Aidé de Richelieu, sous les yeux de son Roi,
Plein d'ardeur, s'efforçait d'enchaîner la Victoire,
Rarement rebelle à la loi
De ce favori de la gloire.
Dans le plus chaud de l'action,
Balles, boulets, pleuvant avec profusion,
Il serait beau, dit-il, qu'il fût dit par l'histoire,
Que l'un de ces boulets m'a fait la ponction.

M. Regnault de Beaucaron.

LE POUVOIR DU TEMPS,

ou

LE POT DE TERRE AU POT DE FER.

Fable nouvelle, dédié à M. B....

LA Fontaine l'a dit,
En son naïf langage,
Et son avis, sans contredit,
Doit être respecté du Sage :
« *Il en coûte à plus fort que soi de se frotter.* »
Docile à la leçon, un humble pot de terre
Voulant, pour son compte, éviter
Le triste sort de son confrère,
Tout seul se mit à voyager,
Allant et se croyant à l'abri du danger.
Mais, par malheur, la prévoyance
Ne change pas toujours notre destin.
Or, tout-à-coup, voilà qu'en son chemin,
Par une fâcheuse occurrence,
Le pot de fer le rencontra,
Lui demandant, que fais-tu là ?
Je suis paisiblement ma route,
Dit le pot de terre, en tremblant....
De tes prétentions crains qu'on ne te *déboute*,
Lui repartit l'agresseur insolent ;
Et si tu me fais résistance,

Je punirai *ton insistance*....
Que dire? un mot suffit pour l'irriter;
Si bien qu'à se faire écouter,
Le pot de terre en vain s'efforce;
A lutter corps à corps il n'était pas de force :
Le plus prudent pour lui fut de se retirer,
Disant au pot de fer : Crois-tu toujours durer?
Le temps qui détruit tout usera ta puissance;
Tu seras oublié, méprisé, rebuté,
Et tu l'auras bien mérité :
Le ciel me doit cette vengeance.

O vous! qui du pouvoir faites mauvais emploi,
Pareil sort vous attend : c'est la commune loi.

M. J. Q.

IMITATION DE MARTIAL.

Paula, vous voulez m'engager
Dans les doux nœuds de l'hyménée;
Mais, Paula, daignez y songer,
Dix lustres vous ont bien fanée.
Prenez pitié de mon printems,
Je vous promets, ma tendre amie,
Quand vous aurez quatre-vingts ans,
De vous aimer toute la vie.

M. de Saquenville.

LE BOSQUET DES LILAS,

ROMANCE.

Des froids hivers l'haleine rigoureuse
N'arrête plus le cours des clairs ruisseaux;
L'herbe pointille, et la fleur des côteaux
S'ouvre aux baisers de la brise amoureuse.
Le doux lilas, aux feuillages épais,
Répand déjà son parfum pur et frais.

Quand le printems succède à la froidure,
Que j'aime à voir dans nos bosquets rians
De ces lilas les jets luxurians
Se revêtir d'une aimable verdure!
Ami des champs et des ombrages verts,
La lyre en main, j'y vais chanter des vers.

Épaississez votre élégant feuillage,
Jeunes lilas, et vous, chênes altiers!
Que vos rameaux, égayant ces sentiers,
Prêtent leur ombre aux amans du village!
Ils y viendront saluer tour-à-tour
Le doux printems, père heureux de l'amour.

Oh! qu'avec joie ils vont fouler ensemble
Des frais gazons les lits voluptueux,

Et savourer, au sein de ces beaux lieux,
Les gais plaisirs que l'amour y rassemble!
Plus d'une belle, en cédant à son cœur,
Y va bientôt couronner son vainqueur.
Moi-même, épris des charmes de Délie,
Qui, sur ces bords, quelquefois vient s'asseoir,
Sous ces berceaux je viendrai, chaque soir,
Livrer mon âme à la mélancolie;
Et, plein du feu dont je suis consumé,
Flatter mon cœur de l'espoir d'être aimé.

M. Auguste Moufle.

TRADUCTION

DU DISTIQUE DE *VARRON*.

Marmoreo Licinus tumulo jacet, et Cato parvo,
Pompeius nullo... Credimus esse Deos!

Licinus (1) gît sous un marbre orgueilleux;
Caton n'a qu'une tombe obscure;
Pompée est mort sans sépulture;
Et nous croyons qu'il est des dieux!

(1) Licinus était un barbier qui avait eu l'ambition de se faire ériger un tombeau de marbre.

TRADUCTION

De la XVIII[e] Ode du II[e] livre des Odes d'HORACE.

Non ebur, neque aureum.

CHEZ moi, sur des lambris pompeux
N'éclatent point l'or et l'ivoire :
D'Hymette les marbres fameux,
Dans les airs élevant leur gloire,
Ne font pas gémir sous leur faix
Ces colonnes qui de l'Afrique,
Sur nos bords viennent à grands frais,
Monter en superbe portique.

Au mépris des droits les plus saints,
Frauduleux héritiers d'Attale,
Je ne sais point charger mes mains
Des trésors que sa cour étale :
On ne voit pas de mes cliens,
Les femmes, les filles chéries,
Pour moi tisser en vêtemens
Les laines que Tyr a rougies.

Pour les vers j'ai quelque talent;
J'obtiens d'heureux sons de ma lyre;
Je suis pauvre, et l'homme opulent
Souvent me recherche et m'attire.

Satisfait des modiques champs
Qui composaient mon héritage,
Aux dieux, à mes amis puissants,
Dois-je en demander davantage.

Le jour qui vient de commencer,
Vers son déclin se précipite;
Celui qui doit le remplacer
Naîtra pour mourir aussi vite.
A livrer la pierre au marteau,
Consumant tes suprêmes heures,
Tu ne songes point au tombeau,
Et tu bâtis d'autres demeures!

Resserré dans le continent,
Tu presses ces hardis ouvrages,
Qui vont au liquide élément
Donner de plus étroits rivages;
Jusqu'à ce que lui-même un jour,
Rompant tes digues inutiles,
Vienne par un juste retour,
Envahir tes vergers fertiles.

Sans cesse encore il faut te voir
Dans ton avarice insensée,
Des champs d'un voisin sans pouvoir,
Franchir la borne renversée;
La femme et l'époux gémissans,
Bannis de leurs foyers rustiques,

Avec leurs enfans languissans
Emportent leurs dieux domestiques.

Hélas ! pourquoi bâtir sans fin !
Ta demeure la plus certaine
Se prépare aux lieux où demain
Tu pourras errer, ombre vaine.
A quoi bon vouloir sous tes lois
Asservir toute la nature ?
La terre au pauvre, aux fils des rois,
Ouvre une égale sépulture.

Méprisant les trésors offerts,
Sur la rive une fois quittée,
Le triste nocher des Enfers
N'a point reporté Prométhée.
Du profane amant de Junon,
Gardien inflexible et sévère,
Que ce pauvre l'appelle, ou non,
Il vient terminer sa misère.

M. Auger (H. S.)

IMITATION DE MARTIAL.

Cloé, si tu comptais ton âge par tes dents,
Quel serait ton bonheur! tu n'aurais que seize ans.

M. E. D.

LE BOSSU.

Dans une église de village,
Avec grand bruit, grand étalage,
A son lourd auditoire un Curé démontrait
Que l'ouvrage d'un Dieu ne peut qu'être parfait.
Un Bossu qui pour lors écoutait ce bon Père,
Ne trouvait pas cette morale claire;
Et, loin de partager de si beaux sentimens,
Disait tout bas entre ses dents :
Ma foi! s'il me voyait, il dirait le contraire.
Il attend donc la fin de ce sermon,
Et court à son Pasteur, au sortir de l'Eglise:
Mon Père, lui dit-il, pardon,
Si je vous dis avec franchise
Que je ne suis pas, moi, de votre opinion.
Vous nous avez fait voir, avec grande éloquence,
En tout ce que Dieu fait sa sage prévoyance :
Eh bien! regardez-moi. Voyez-vous sur mon dos
Cette ridicule éminence
Qui me rend semblable aux chameaux,
Et des enfans de ces hameaux
Me fait montrer au doigt, quand je viens à paraître?
Pouvez-vous trouver cela bien?
— Mon ami, lui répond le Prêtre,
Pour un Bossu parfait, il ne vous manque rien.

M. F. Salvaing.

COUPLETS

A M. ANTOINE PAMARD, chantés dans un diner, le jour de sa fête.

DANS l'air traçant un beau sillon,
L'auréole autour de sa tête,
Ton saint descend sur l'horizon,
Et voilà ta famille en fête.
Le galoubet, le tambourin
Donne le signal et m'invite
A chanter le joyeux refrain
Qu'à ta louange je médite.

Mais déjà la *Minerve* a pris
Le soin d'encenser ton image (1);
Et pour cette fois je souscris
A l'équité de son hommage.
Disons vrai, le *Conservateur*
T'eût loué lui-même à la ronde;
Ah! conviens qu'il est bien flatteur
De savoir plaire à tout le monde.

Chaque jour, à chaque sujet,
Les journaux s'outragent sans honte;
Ils se battent pour le *Budget*;
Ils seraient d'accord sur ton compte.

(1) La *Minerve* a beaucoup loué les talents de M. *Pamard*, chirurgien célèbre d'Avignon.

Je crois entendre les *Débats*
Criant : *son talent n'est pas mince ;*
Quand le *Champenois* dit tout bas :
Certe, il n'est pas de ma province.

O mes amis ! ayons recours
A son patron, aux saints Apôtres,
Afin qu'ils conservent des jours
Dont dépendent ceux de tant d'autres.
A lui buvons à verres pleins,
Et prions le ciel qu'il ajoute
A ses jours calmes et sereins,
Un an au moins pour chaque goutte.

M. Morel (Hyacinthe.)

ÉPIGRAMME

A M. ***, inquiet de ce qu'il deviendrait après sa mort.

Le Fils de l'Éternel a dit :
Bienheureux les pauvres d'esprit ;
Par l'effet tout-puissant de ma divine grâce,
Au ciel, après leur mort, ils iront prendre place.
Cesse donc sur ton sort, mon cher, d'être indécis ;
Oui, tu peux vivre, et mourir bien tranquille,
Ne vit-on qu'un Elu sur mille,
C'est toi qui monterais tout droit au Paradis.

M. Samson (de Caen).

HOMMAGE A LA PROVENCE.

ÉPITRE

A M. TERRASSON,

Auteur d'une traduction en vers, de la *Jérusalem* délivrée.

Marseille, 1819.

Ecrivains qui, loin de la Seine,
Vivez enchaînés par le sort,
Pour plaire votre ardeur est vaine ;
Trève à tout poétique effort :
Démontez, brisez votre lyre.
« On ne rime bien qu'à Paris, »
Dit la foule des beaux-esprits.
Quel blasphême ! quel sot délire !
Vous qui fûtes, dans vos beaux jours,
Pères de la tendre romance !
Brûlez vos vers, gais Troubadours,
Ce sont des fleurs de la Durance.
Ris avec moi, cher Terrasson,
D'un orgueil aussi pitoyable.
Borner l'empire d'Apollon !
Un bois, un antre est l'Hélicon,
S'il recèle un poète aimable.
Non, ce n'est point sur vos édits,
Messieurs, qu'un auteur se renomme.
Molière était déjà grand homme

Avant de briller à Paris (1).
Phœbus est dieu : son influence
Partout produit de beaux écrits.
Terrasson, la belle Provence
En a pour garans, pour témoins,
Les fruits de ta Muse exercée,
Et pourra se vanter du moins,
Que si la moderne Phocée
Comptait au rang de ses aïeux
Des Pythéas, des Euthymènes,
Ses descendans non moins heureux,
A chaque siècle, comme Athènes,
Peuvent offrir des demi-dieux.
Comme Lutèce, ils ont leurs cygnes
Qui, dès leur printems, furent dignes
D'avoir des jaloux de leurs chants.
Et Béranger, et toi Dorange,
Fleur trop tôt ravie à nos champs;
Et Barthe et notre Michel-Ange,
L'étonnant, l'immortel Puget,
Les Raynouard et les Jauffret (2),

(1) L'*Étourdi*, le *Dépit amoureux* et les *Précieuses ridicules*, ont été joués à Lyon et dans le Languedoc, dès 1653. Ces pièces ne furent connues dans la capitale qu'en 1659. *Vie de Molière*, édition de Paris, 1705.

(2) Voltaire n'a voulu faire qu'une Épigramme contre J. B. Rousseau, quand il a dit :

Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Il n'aurait pas dit : et n'allez point dans la Provence.

Honneur des rives Provençales,
Voient leur nom, respecté du tems,
Inscrit avec gloire aux annales
Du génie et des grands talens.
En dépit de ta modestie,
Vertu que je ne connais pas,
Vers nous elle accourt à grands pas,
L'époque où la France avertie
D'un talent mûri sous nos yeux,
Doit graver ton nom au Parnasse,
A côté de ces noms fameux,
Et t'y placer aux pieds du Tasse.
Oui, dût ta voix se récrier
Sur ma franchise et mon présage,
Au Pinde, approchant du bocage
Où tu le verras essuyer
Des pleurs, fruits d'un long esclavage
Que son cœur ne peut oublier,
Un des rameaux de son laurier
Se courbera sur ton passage.
Je vois les Muses accourir,
Et, pour consacrer leurs suffrages,

Barthe, *Esménard*, *Dorange*, MM. *Raynouard* et *Bérenger*, tous Provençaux, étaient déjà connus par de jolies productions avant d'aller étendre leur réputation dans la capitale. M. *Jauffret* n'a pas fait une seule de ses fables à Paris. Les autres provinces offrent les mêmes exemples.

Ut pictura poesis. Le *Puget* s'est illustré comme peintre, architecte et statuaire : et ce n'est point à Paris qu'il reçut les leçons dont profita son génie pour s'élever jusqu'au sublime dans ces trois genres.

Le détacher et te l'offrir.
Et nous, fiers de tes belles pages,
Nous jouirons de tes succès.
Grâce à toi, grâce à ton génie,
Armide, Clorinde, Herminie,
Vont enfin parler bon français.
Mais quand tu bois à l'Hippocrène,
Ne veux-tu que te délasser?
Eh quoi! sur cette double arène
Où, loin de pouvoir m'élancer,
Si péniblement je me traîne,
Sans effort tu sembles glisser!
Sous les yeux, Barême et Le Tasse,
Loin que la plume des bureaux
Morfonde ta verve et la glace,
Soumise à tes lois, elle trace
De beaux vers et des bordereaux!
Sur un aussi triste Parnasse,
Comment peux-tu faire avec grâce
Parler ton guide et ses héros?
Poursuis, Terrasson! la Provence,
Orgueilleuse de tes travaux,
Sur toi se repose d'avance
Du soin d'écarter tes rivaux.
Au combat, un surtout s'avance
Dont la noble muse aux Français
Depuis dix lustres a su plaire (1).
Vous parcourez même carrière;

(1) M. *Baour-Lormian.*

Mais que te font tant de succès?
Des rivaux! Sache t'en convaincre :
Qui ne les craint pas, peut les vaincre.
 Tu parais au sacré vallon
Sous les plus glorieux auspices.
Delille, en lisant Terrasson,
Dira, du haut de l'Hélicon :
« Telles ont été mes prémices. »
S'il t'a légué son feu divin,
De ce feu la moindre bluette
Qui s'échapperait de ta main,
Suffirait pour faire un poète.
Dépositaire d'un tel bien,
Que fait de moins une parcelle?
Le Tasse français devrait bien
M'en confier une étincelle.

M. La Coretterie.

ÉPIGRAMME.

IMITATION DU RUSSE.

Jusqu'ici, comme vous, j'avais cru, mes amis,
Que nul corps ne pouvait exister sur la terre
Sans être pourvu d'âme... eh bien! j'ai vu Damis :
 Me voilà certain du contraire.

M. E. J. Hereau.

ÉPITAPHE D'UNE JEUNE FILLE.

PAR la faux de la mort, à vingt ans moissonnée,
Sous ce marbre muet gît une infortunée
Qui jamais de l'hymen ne connut les douceurs!
Dans le bocage du mystère,
Venez, vierges, venez, arrosez de vos pleurs
Ce tombeau solitaire.
Sous ces tristes cyprès,
Où votre tendre amie
Repose ensevelie,
Venez exhaler vos regrets;
Et, sur ce monument agreste,
Consacrez, par ces vers, un souvenir funeste :

« De grâces, de vertus, assemblage enchanteur,
» Aimée autant qu'aimable,
» Ci gît une amie adorable,
» A qui sa beauté, sa douceur,
» Son innocence, sa candeur,
» N'ont pu faire éviter le sort inévitable :
» Victime des cruels destins,
» Cette fleur brilla sur la terre,
» Comme un beau lys dans un parterre,
» L'espace de quelques matins. »

M. J. TRAVERS.

LA PIÉTÉ FILIALE.

ÉGLOGUE.

MILON.

Que fais-tu, cher Lysis, en ce riant vallon ?

LYSIS.

J'y rends grâces au Dieu qui soutient la Nature ;
Pour la vingtième fois j'y contemple, Milon,
Le retour du printems couronné de verdure.
Dans ces champs embaumés par différentes fleurs
Que Zéphir amoureux de son souffle caresse,
La fille de l'Aurore en recevant ses pleurs,
Semble avec son parfum exhaler la tendresse
Au sein de nos vergers.

MILON.

Je t'entends, ô Lysis ! et comme toi j'admire ;
Mais j'avais en ce lieu quelque chose à te dire :
Connais-tu Nicétas, fameux chez les bergers ?

LYSIS.

Quoi ! celui de qui la prairie
Peu vaste pour sa bergerie,
Contient à peine les troupeaux ?

MILON.

Lui-même, Ami, celui dont l'arrogance
Fait gémir de son opulence
Les habitans de nos hameaux.
A travers ces pommiers, à côté d'un platane
Qui couvrait un berceau,
De Ménalque, son père, on voyait la cabane
Sur les bords verdoyans d'un lympide ruisseau.
Ce pasteur, de son fils n'eut jamais la fortune;
Mais il ne connut pas l'indigence importune:
Il était bienfaisant, il était vertueux;
Ménalque fut toujours protégé par les dieux.
Nicétas, au contraire, est dur, il est avare;
La douce humanité n'entre point dans son cœur:
Cette vertu, Lysis, de nos jours devient rare,
Et l'égoïsme impur en tous lieux est vainqueur.
Ah! pourquoi Nicétas d'un respectable père
N'offre-t-il pas les traits, l'âme et le caractère?
Les bergers l'aimeraient. Ménalque était chéri;

LYSIS.

Se rappelant ses traits mon cœur est attendri!
Hélas! j'ai vu porter ses dépouilles mortelles
Dans le champ des cyprès;
J'ai vu, depuis ce temps, cinq fois les fleurs nouvelles;
J'ai recueilli cinq fois les présens de Cérès,
Et quand de son tombeau par hasard je suis près,
Je pleurs en le couvrant de lys et d'immortelles.
Pour soupirer mon père avec moi de moitié,

Paye encore un tribut à la vieille amitié ;
Et dès l'aube du jour au ciel offrant sa plainte,
Accusant le Destin,
Souvent je vois s'unir les larmes de Philinte,
A ces larmes qui, le matin,
Annoncent aux mortels l'amante de Céphale
Ouvrant du blond Phébus la marche triomphale.

MILON.

De Ménalque, Lysis, je reconnais les traits ;
Le pauvre, sans jamais être tenu de rendre,
A ce qu'il possédait pouvait toujours prétendre.
Hélas ! qui mieux que lui mérita nos regrets ?
Il n'eut qu'onze brebis, trois chèvres, deux génisses,
Un jardin, un verger, qui faisaient ses délices :
De fertiles côteaux couronnant son vallon
Empêchaient d'y souffler le cruel aquilon ;
Enfin ce berger estimable,
Dont le cœur était bon, modeste et généreux,
Avait une compagne aimable :
Tu vois combien, Lysis, Ménalque fut heureux.

LYSIS.

Les peupliers de ce rivage,
Cher Milon, sont donc abattus ?
On n'a point respecté l'ombrage
Qui servait d'asile aux vertus.

MILON.

De Ménalque expiré la belle solitude

Fut détruite à demi ;
Ce trait de Nicétas prouve l'ingratitude ;
Chacun en a gémi.

LYSIS.

Respectons, cher ami, les demeures champêtres
Qu'habitaient nos aïeux ;
Mon père vit encore, il a planté ces hêtres,
Ils sont chers à mes yeux :
Ah ! si je lui survis, souvent sous leur feuillage
Je viendrai le pleurer,
Et son ombre chérie, errante en ce bocage,
Semblera m'inspirer.
Du ruisseau qu'il creusa quand j'entendrai la plainte,
Je dirai : c'est ta voix respectable, Philinte ;
Des bords fleuris où règne un printems éternel,
Tu viens pour me donner un conseil paternel.
J'offrirai chaque jour aux Nymphes des prairies,
A Sylvain, protecteur de ces lieux enchantés,
Deux agneaux blancs non tachetés,
Les plus beaux de mes bergeries.
Que les dieux du Lycée, à jamais en renom,
Du père de Lysis éternisent le nom.

MILON.

Oui, la pitié filiale,
Mon cher Lysis, par ta bouche a parlé ;
Le secret de ton cœur vient d'être révélé,
Ta tendresse n'a point d'égale.

Heureux ! trois fois heureux ! le mortel qui toujours
Chérit le souvenir des auteurs de ses jours.

M. Pierre Colau.

RONDEAU.

En attendant que le dieu de Cythère
Dans tous mes sens portât son feu vainqueur,
Je me disais : s'il existe sur terre
Jeune beauté, douce, aimable et sincère,
Sans hésiter, je lui donne mon cœur.

Or, l'autre jour, ai rencontré Glycère,
Semblable en tout à l'objet enchanteur,
Qui tellement à mon âme sut plaire
En attendant.

Point n'ose encor, cette gente bergère,
Faire un aveu que défend sa pudeur;
Mais hier la vis, quand l'appelai *ma chère*,
Dans un soupir exhaler mon bonheur,
Et j'ai trouvé cette preuve assez claire,
En attendant.

M. F. Salvaing.

LE BAISER DU SOIR.

A l'instant où la nuit plus sombre,
Revient protéger de son ombre,
Et mon amonr et mon espoir,
Je reçois le Baiser du soir.
Lorsque Morphée à la faveur d'un songe,
Me console par un mensonge
Qui me retrace mon bonheur;
De mes plaisirs je savoure l'erreur,
Et le Baiser du soir agite encor mon cœur.
Dès que la diligente aurore
S'élève à l'horizon vermeil,
Quand de mes yeux s'échappe le sommeil,
A ce baiser je pense encore,
Et je souris à mon réveil.
Dans le jour, mon impatience
Du temps qui fuit accuse la lenteur,
Je m'abandonne au charme séducteur
Que me présente l'espérance :
Heureux par mon amour, et fort de ma constance,
Je me dis avec confiance,
Que plus heureux enfin, je pourrai reçevoir,
Le baiser dn matin, après celui du soir.

M. E. Cosnard.

LA FILLE MONSTRE.

On ne montre pas qu'on soit sage,
En faisant fi de la laideur :
Elle a parfois son avantage ;
Croyez-en mon récit, quoiqu'il soit d'un conteur.
De sept enfans, fruits de son hyménée,
Un pauvre paysan (plaignez sa destinée),
A l'injuste trépas arracha seulement
Une fille horriblement laide,
D'amour véritable remède.
Un inconnu, par fortune passant
Dans le village
Que notre tendron illustrait,
Le voit et veut soudain l'avoir en mariage.
De probité le père se piquait.
Vous n'avez pas bien vu sans doute la figure,
Ni remarqué l'encolure
De celle que vous recherchez,
Lui dit le villageois ; et puis, monsieur, sachez
Que l'objet qui vous tente
N'a pas un sou vaillant, une obole de rente.
Beau père, répond l'autre, il m'importe fort peu,
Et devenir ton gendre est mon unique vœu.
— Mais ma fille est bossue et devant et derrière ;
— Voilà ce qui d'abord en elle a su me plaire.
— Sa peau ressemble à du chagrin ;

— Je ne veux pas d'une peau de satin.
— Son nez trop court se voit à peine ;
— Fort bien. — C'est un extrait de notre race humaine ;
— Encore mieux. — Elle a les talons par-devant,
Les jambes en faucille;
— Mon cher, tout me charme en ta fille.
— Elle est muette et n'entend nullement ;
— Se peut-il bien ? je suis dans le ravissement.
— Ma foi, je ne puis vous comprendre ;
A ce magot qui vous fait donc prétendre?
— Les monstres sont mon gagne-pain.
Si j'épouse ta fille, ami, je suis certain
Que, grâce à cette bonne emplette,
Dans un an ma fortune est faite.

M. Auguste Martin.

PORTRAIT DE ZELMIRE.

Si Zelmire n'était que belle,
Elle obtiendrait mes vœux sans captiver mon cœur ;
Ainsi vers la rose nouvelle
On voit le papillon voler avec ardeur.
Zelmire est à peine jolie ;
Mais, pour lui tenir lieu d'une vaine beauté,
Des Dieux elle a reçu l'esprit et la bonté :
Je l'aimerai toute ma vie.

M. Talairat.

LE CHANT DU BARDE

SUR LE TOMBEAU DE TREMNOR.

Chantons, chantons la mémoire du brave,
Il aima mieux périr que d'être esclave!

Fils d'Ossian, saisis ta harpe d'or,
A mes accens unis ton harmonie;
Je redirai les destins de Tremnor,
De ce héros, l'orgueil de la patrie!
L'astre des nuits de son pâle flambeau
Jette sur nous l'incertaine lumière;
Viens, viens, suis-moi près de la froide pierre
Qui de Tremnor recouvre le tombeau.

Chantons, chantons la mémoire du brave,
Il aima mieux périr que d'être esclave.

Qu'il était beau de vaillance et d'espoir,
Quand il partit pour vaincre le parjure!
Nous venger tous, c'était là son devoir,
Il le savait, il sentait notre injure!
Ainsi qu'on voit sur l'autour ravisseur,
Fondre cent fois l'aigle fier et rapide;
Ainsi cent fois dans le cœur de Dermide,
Son fer plongé nous servit de vengeur!

Chantons, chantons la mémoire du brave,
Il aima mieux périr que d'être esclave.

Mais, ô terreur! au milieu des combats,
Quand il ceignait la palme de la gloire,
Le sort affreux vient arrêter son bras,
Il est tombé le fils de la Victoire!
Chez l'ennemi qui cause son courroux
Il eût pu vivre en souffrant l'esclavage,
Mais il s'indigne.... il lutte avec courage,
Et meurt enfin percé de mille coups!

Chantons, chantons la mémoire du brave,
Il aima mieux périr que d'être esclave!

Depuis ce jour, celle qui de l'hymen
Avec Tremnor avait connu les charmes,
A déserté les palais de Morven,
Et vient couvrir ce tombeau de ses larmes.
Depuis ce jour, sur les ailes des vents,
Quand sur ces lieux arrive la nuit sombre,
Du grand Tremnor on voit paraître l'ombre,
Et l'on entend murmurer ces accens:

Chantez, chantez la mémoire du brave,
Il aima mieux périr que d'être esclave!

M. P. Hédouin.

A MADEMOISELLE DÉSIRÉE ***,

Le 7 mai 1819, veille de sa fête.

Air : *On compterait les diamans.*

On vous désira maintes fois,
Avant même votre naissance;
Et surtout dans le sombre mois
Où vous reçûtes l'existence;
Dame Nature, en vous créant,
Vous a si joliment parée,
Que très-jeune, à chaque moment,
Vous fûtes partout *désirée*. (*bis.*)

Ce qu'à Paris certainement
Vous inspiriez, dès votre aurore,
Ensuite devint plus puissant,
Et ne fit qu'augmenter encore.
Parvenue à votre printems,
Chérie, ou plutôt adorée,
Dieu sait! quand vous eûtes seize ans,
Combien vous fûtes *désirée*. (*bis.*)

Comme à présent, de tous côtés,
On vit accourir sur vos traces
Les jeunes, les vieux, enchantés
De votre esprit et de vos grâces.

En agréant de tendres vœux,
Ne doutez point de leur durée;
Car les cœurs s'unissant aux yeux,
Partout vous nomment *désirée*. (*bis*.)

Le tems ne vous faisant subir
Nulle triste métamorphose,
Qui ne voudrait être Zéphyr,
Lorsque vous serez toujours rose?
Conservant les plus doux attraits,
Ainsi que Ninon, admirée,
A quatre-vingts ans, même après,
Vous serez encor *désirée*. (*bis*.)

M. Baugin.

RIEN POUR RIEN.

Damon est un chaud protecteur,
Il ne fut jamais plus belle ame;
Le désir d'obliger l'enflamme,
Vive en ce cas est son ardeur.
Mais, direz-vous, il a peut-être
De secrètes prétentions?...
Je n'en sais rien, pour les connaître
Attendons les élections.

M. Paccard.

LA PROMESSE CONJUGALE.

(Fait du temps des Croisades.)

ROMANCE.

Du clairon la voix héroïque
Dans la France avait retenti :
Pour les champs d'Asie et d'Afrique
Plus d'un baron était parti.
Le vieil Adhémard qu'un saint zèle
Excite à chausser l'éperon,
Se décide à quitter sa belle....
Que je plains le pauvre baron!

Il fait venir son Ernestine,
Et, la serrant entre ses bras :
« Je pars, dit-il : la Palestine
» Appelle nos preux aux combats.
» Prends garde qu'une ardeur nouvelle
» Ne vienne empoisonner tes jours :
» Je meurs si tu m'es infidèle.... »
Ah! baron, quel danger tu cours!

Il part, et déjà sa bannière
Flotte loin des remparts heureux
Où dort la tranquille poussière
De ses ancêtres valeureux.

Il pleure en s'éloignant de celle
Qui, dans les plus tendres adieux,
Lui promit bien d'être fidèle;
Mais promettre et tenir sont deux.

Au fond d'un châtel de Provence,
Notre baronne de vingt ans,
Dans l'ennui cruel de l'absence,
Larmoya durant quelque temps;
Mais des ris la troupe exilée
Revint bientôt sous son abri:
Femme est si vite consolée
De l'absence d'un vieux mari!

Un soir qu'Ernestine pensive
Errait autour de son châtel,
Elle entend une voix plaintive;
C'était celle d'un ménestrel.
Le gentil rimeur vers la belle
S'avance, et chante, au pied du fort,
Lais d'amour dont la ritournelle
Etait: maris absens ont tort.

Les ménestrels ont le cœur tendre:
Il approche, brûlant d'espoir:
On a du plaisir à l'entendre,
On n'en a pas moins à le voir.
Gaîment à souper on l'invite;
Pour cheminer il est si tard!

Il entre.... une fièvre subite
Dut alors saisir Adhémard.

Sur la main de sa jeune hôtesse
Le ménestrel prend un baiser
Que, dans le trouble qui la presse,
La belle ne peut refuser;
Si le fripon eût été sage,
C'était peut-être assez pour lui;
Mais jamais troubadour volage
Respecta-t-il le bien d'autrui!

A minuit ils étaient encore
Dans un tête-à-tête enchanteur:
Au lever de table, j'ignore
Ce que devint l'heureux chanteur;
Mais Adhémard, de foi robuste,
Nous dit un chroniqueur malin,
Par un pressentiment trop juste,
Mourut le jour même en chemin.

M. Auguste Moufle.

ÉPIGRAMME.

L faut pour qu'un hymen en tout point soit heureux
ue le mari soit sourd et la femme sans yeux.

M. E. D.

SUR UNE ROSE.

Rose qui s'ouvre aux rayons d'un beau jour,
Ressemble au matin de la vie :
Dans le printems cueillons Rose d'amour,
L'hiver l'aura bientôt flétrie.

A peine éclose aux baisers du zéphyr
Dans les rians jardins de Flore;
L'heureux amant s'empresse de l'offrir
A la maîtresse qu'il adore.

Fleur de Vénus, qu'il est court ton bonheur!
Le même jour te voit fanée :
L'aile du temps qui détruit ta fraîcheur
Présage notre destinée.

Au dieu d'amour consacrons nos instans :
Fleur est l'emblême de la vie :
Sachons cueillir la Rose du printems
Avant qu'elle nous soit ravie.

M. P. L. M.... de Lille.

LES CYGNES.

Viens, belle Pholoé, dans ma barque légère,
Ma rame sait conduire une jeune bergère ;
J'ai des fruits, j'ai du miel, et, sous un dais de fleurs,
Tes attraits du soleil braveront les chaleurs.
Tandis que mille oiseaux, de leur voix amoureuse,
Animent de ces bois la voûte harmonieuse,
Vois s'avancer vers nous, du milieu des roseaux,
Le roi majestueux de ces tranquilles eaux.
Son œil s'élève et plane au-dessus du rivage;
L'onde qu'il embellit répète son image;
L'albâtre velouté qu'étale un lis naissant
Arrondit de son cou le contour caressant;
Et son corps qui voyage en sillonnant les ondes,
Fuit, plonge et reparaît sur leurs masses profondes.

Quelquefois, dans des lieux ignorés du soleil,
Cherchant au sein du lac les douceurs du sommeil,
Sous son aile brillante il ferme sa paupière,
Et Morphée est le dieu qui trace sa carrière.

O Pholoé! l'amour voyage au bord de l'eau,
Et souvent sur le cygne il jette son flambeau.
Que j'aime son éclat, lorsqu'il marche sur l'herbe,
Possesseur orgueilleux d'une amante superbe !

Pour conduire son char, la reine des amours
Des cygnes amoureux emprunte le secours :

On dit que des pêcheurs, sous la voûte éthérée,
Les ont vus s'atteler au char de Cythérée,
Conduire la déesse autour de ses autels,
Et monter avec elle aux parvis éternels.

Quand pour les sombres bords il quitte ces rivages,
De sons mélodieux il remplit les bocages.
Les yeux éteints, il chante, et les dieux des vallons
Viennent pour l'écouter s'asseoir sur les gasons.
Des arbres inclinés la feuille frémissante,
Et des jeunes roseaux la tige gémissante,
Tout de ce chant de mort augmente la douceur.
Echo se ressouvient alors qu'elle eut un cœur;
Et l'on dit qu'Apollon, caché dans une nue,
Admire une harmonie à sa lyre inconnue.

Pholoé, vois au loin s'agiter les roseaux;
Viens contempler les yeux de ces divins oiseaux :
Mais lorsque dans ces prés tu vas cueillir des roses,
Redoute Jupiter et ses métamorphoses.

M. J. P. Brès.

VERS

Pour être mis au bas du portrait de Madame ***.

Ce sera désormais, loin d'elle,
Qu'il me faudra couler le reste de mes jours;
Mais, dans mes bois chéris, un souvenir fidèle
Me la rappellera toujours.

M. F. F.

LA PUISSANCE DE DIEU,

ODE.

Imitation du XIVe chapitre d'Isaie.

Il est donc renversé ce colosse d'orgueil !
Trahi par la Victoire, il succombe : et les villes
Qui devant ses exploits courbaient leurs fronts serviles,
Jettent leurs vêtemens de deuil.

Jéhova, qu'indignait le faste de l'impie,
Sous un sceptre de fer voit son peuple écrasé :
Jéhova parle ; il faut que le crime s'expie,
Le sceptre de fer est brisé.

Le monstre qui frappait dans sa barbare joie
Des peuples gémissans, est lui-même frappé :
Au bras du Dieu vengeur il n'a point échappé ;
L'insulaire en a fait sa proie.

Comment es-tu tombé de ton char radieux,
Brillant fils du Matin ? Tu versais la lumière,
Tu rampes maintenant le front dans la poussière ;
Comment es-tu tombé des cieux ?

Naguère tu disais : « Au-dessus des nuages
» Je veux, le sceptre en main, pareil à Dieu, m'asseoir !

» Cieux, vous serez mon trône ! astres, je veux vous voir
» M'apporter vos humbles hommages. »

Tu le disais : l'enfer dévore tes desseins.
Et tous les voyageurs qui verront le rivage
Où s'écoulent tes jours au sein de l'esclavage,
Se demanderont incertains:

» Est-ce lui, dont la voix commandait à la guerre?
» Lui qui, d'or et de sang épuisant les États,
» Et potentat, vainqueur des plus fiers potentats,
» En désert transformait la terre? »

Dans son impiété, cet homme du destin
Croyait rivaliser le Maître du tonnerre;
Dieu s'élance aussitôt : Dieu brise comme un verre
Cet oppresseur du genre humain.

Élevé par le sort et porté sur le trône,
Et ne sachant en roi ni vivre, ni mourir,
A demander la vie, en perdant la couronne,
Deux fois il a pu consentir !

Qu'il vive ! c'est assez que son pouvoir immense,
Édifice d'un jour, en un jour abattu,
D'un maître souverain atteste la puissance,
Fasse l'espoir de la vertu.

Bénissons de ce Dieu la sagesse éternelle !
Et courons, sans tarder, accomplir ses desseins :

Les peuples et les rois, quand sa voix les appelle,
Sont des instrumens dans ses mains.

M. T***.

SONNET.

Un jour m'a donc ravi ma longue indifférence !
O paix ! ton calme heureux n'est plus fait pour mon cœur.
Laisse-moi, je gémis, j'aime sans espérance ;
Mais je préfère encor ma peine à ton bonheur.

Du moins sa douce image enchante ma pensée ;
Du moins l'illusion reste pour me charmer.
En rêve je la vois du même trait blessée,
Elle soupire,... ô dieux ! Est-ce un tourment d'aimer?

Non, non, que mon amour soit mon bien, soit ma vie ;
Par des revers affreux quand mon ame est flétrie,
Amour, songe charmant, console mes douleurs.

Et toi, que j'aime en vain, pardonne, ô Natalie !
Si, ne pouvant bannir ton image chérie,
J'oublie, en t'adorant, ma peine et mes malheurs.

M. Charles J. Hubert.

LE PAVOT ET LE CHÊNE.

APOLOGUE.

Tourmenté par Eole, assailli par la pluie,
Un Pavot inclinait sa tête appesantie.
Vainement Flore, hélas ! voulait le relever,
Quand Zéphire à Phébus s'unit pour le sauver.
L'un, en le balançant sur son aile volage,
Du liquide fardeau par degrés le soulage ;
L'autre, de ses rayons modérant la chaleur,
Pénètre, épanouit, ressuscite la fleur.
Que d'orgueil trop souvent le bonheur nous inspire !
Tout fier d'intéresser et Phébus et Zéphire,
Ce Pavot, par les vents naguère harassé,
Sur sa tige affermie à peine est redressé,
Qu'oubliant sa faiblesse, en puissance il s'érige.
— Voyez ! qu'ai-je perdu de mon premier éclat ?
Tandis qu'en ces jardins tout souffre, tout s'afflige,
Seul, au milieu des fleurs que la fatigue abat,
J'apparais immobile et debout sur ma tige. —
Un Chêne l'écoutait : — Ami, deux mots sans plus :
Je pourrais triompher, j'ai bravé la tempête ;
Mais toi que sous ses coups j'ai vu courber la tête,
Dois-tu parler si haut, quand le danger n'est plus ?

M. L. F. D. G.

LE CAMÉLÉON DE SOCIÉTÉ (1).

Vous connaissez Valsin, chacun le trouve aimable.
Ne soyez point surpris de l'accueil qu'on lui fait;
Il a certain moyen de se rendre agréable;
Sans vouloir l'imiter, apprenez son secret.
Au banquet d'un gourmand, s'il arrive qu'il dîne,
Devenant gastronome, il vante, en ses discours,
Les mets et les talens du chef de la cuisine.
Avec beaucoup d'adresse il s'informe toujours,
S'il trouve en un salon des figures nouvelles,
Du goût qu'on manifeste, et du rang que l'on tient.
Placé par le hasard, à côté de nos belles,
De la mode du jour Valsin les entretient.
Aux gens d'un âge mûr, il parle politique;
Aux dansomanes, bal; à l'amateur, tableaux;
A des compositeurs, operas et musique;
Aux lecteurs du vieux tems, nouvelles, fabliaux;
A des poètes, vers; aux écrivains, histoire;
Aux avocats, barreau; banque, aux négocians;
Médecine, aux docteurs; aux militaires, gloire;
Projets, aux financiers; ordre, aux hommes prudens,
Gibier, meutes, fusils, à l'ami de la chasse;

(1) Valère, dans l'*Avare*, dit : (1re scène du Ier acte).
Pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir ce qu'ils font.

A qui pêche, filets ; chevaux, aux écuyers ;
Bois, à l'homme des champs ; à des patineurs, glace ;
Grandeurs, aux gens titrés ; fortune, aux roturiers ;
Théâtre, à des acteurs ; fables, aux fils d'Esope ;
Contes, aux romanciers ; à des rimeurs, chansons ;
Avec le pessimiste, il devient misanthrope.
Enfin de vos penchans, de vos opinions,
Il se montre l'apôtre, et fait toujours l'éloge ;
Sage ou fou, triste ou gai, bavard ou bien muet,
Si l'on paraît sensé, si la raison déloge,
Si l'on pleure ou l'on rit, si l'on jase ou se tait.
Répondant dans le sens de ce qu'il entend dire,
Ne combattant jamais ce qu'avance un chacun,
Valsin a le talent d'enchanter, de séduire ;
On se plaît à trouver un sentiment commun.

M. A. L. P. de Tangris.

VERS

Mis au bas d'une gravure, représentant le dévouement du chevalier d'Assas.

Du généreux d'Assas l'héroïsme et la gloire
A ses concitoyens sont présents à jamais :
Il est bien superflu le burin de l'histoire
Pour qui, tels que d'Assas, le cœur de tout Français
Est devenu le temple de mémoire.

M. P. Hutin.

SUR L'IMMORTALITÉ.

A ÉMILIE.

Mon œil fouillant les annales antiques
Des plus célèbres nations,
Trouve partout les traces prophétiques
Du dogme qui restreint l'essor des passions.
Il est bien consolant, adorable Émilie,
Pour l'être qui chérit les vertus et l'honneur,
De croire que de Dieu la clémence infinie
Le récompensera d'un éternel bonheur.
Tous les législateurs du Monde,
Conduits par la Divinité,
Proclamant cette vérité,
D'une nuit funeste et profonde
Ont arraché l'humanité.
Brama, près de l'Indus, à l'humaine nature (1)
De ses forfaits annonce un Dieu vengeur;
De crainte le méchant sent tressaillir son cœur,
Quand le mortel, dont l'ame est pure,
Espère en Dieu son créateur.
Aux rives de l'Hébrus le juste se rassure :
Orphée a proclamé, par des chants solennels,
Un seul Dieu, juge des mortels

(1) On peut voir dans la Philosophie de l'Histoire, qui précède l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, par Voltaire tout ce qui concerne la plupart des législateurs ci-dessus dénommés.

Dans une existence future.
Thaut sur les bords du Nil, Saka dans le Japon,
Par ce frein retiennent le vice ;
Zoroastre du Perse éclairant la raison,
Plonge les criminels dans l'affreux précipice,
Noir séjour d'Arimane, où, du char d'Apollon
Ne pénétra jamais une lueur propice.
La Grèce de l'Égypte adopta l'Achéron,
Et l'Élisée, et le Tartare ;
Bientôt, à son peuple barbare,
Numa fit redouter Pluton.
Dans l'antique Calédonie,
J'entends la sublime harmonie
Du chantre divin de Selma (1) :
Il place parmi les orages,
Au sein du palais des nuages,
L'Ami de la vertu que la gloire anima.
Sur les arabiques rivages
Portons nos regards un moment.
Mahomet des houris promet la récompense ;
Mais le fier Musulman frissonne lorsqu'il pense
Au pont où, de l'Enfer, l'attend le châtiment (2).

(1) Solma était l'ancien palais des rois de Morven. Ossian, dans les Poëmes qu'on lui attribue, nous offre les idées des anciens habitans de l'Écosse, sur la seconde vie.

(2) Je n'ai pas jugé à propos de m'étendre sur la croyance des peuples d'Amérique. Les plus renommés, qui sont les Péruviens, croyaient à des peines et à des récompenses après la mort (voyez *Lettres d'une Péruvienne*, par madame Grafigny, ou l'*Histoire des Incas*, par Garsillasso, traduit par par M. Baudouin).

Vous connaissez le ténébreux empire
De ces démons que vous ne verrez pas,
Et dont Milton célébra sur sa lyre,
Et la disgrâce, et les fameux combats:
Or je me tais. Vous voyez, mon amie,
Qu'en tous les tems, et dans tous les climats,
Pour contenir les humains attentats,
Dieu fit songer à la seconde vie.
Béatitude a pour moi des appas;
Mais, des vertus, en marchant sur vos pas,
Si je suivais la route peu suivie,
Mon ame, hélas! d'humilité nourrie,
Ne formant pas le désir des Élus,
Demande à Dieu, pour prix de ses vertus,
De posséder là haut son Émilie.

M. Dessiaux (de Nevers.)

INSCRIPTION

Sur un côté latéral du Tombeau de ma Mère, détruit par le *vandalisme*, en 1793; rétabli par la *piété filiale*, en 1815.

Prophanes! arrêtez. Nés pour mourir un jour,
Ne troublez point les morts dans leur dernier séjour.

M. le comte de Pfaffenhoffen.

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

IMITATION DE MOSCHUS.

Assis sur le bord du rivage,
Lorsque les aquilons n'agitent point les flots,
Et que le doux Zéphyr, sous un ciel sans nuage,
Caresse mollement la surface des eaux :
Je me reproche ma paresse;
Les concerts des neuf sœurs n'ont plus pour moi d'appas;
Et je voudrais, quittant les vierges du permesse,
Aller chercher fortune aux plus lointains climas.
Mais quand, dans son courroux, la vague blanchissante
Sur la rive, à grand bruit, roule un limon fangeux;
Que la foudre, entr'ouvrant le nuage orageux,
Trace un sillon de feu sur l'onde mugissante,
Je fuis à pas précipités,
Et regardant au loin nos paisibles bocages,
Par les vents à peine agités,
J'abjure pour toujours mes projets de voyages.

M. Thuret.

LA PRIÈRE.

Fragment d'un Poëme sur la *Révolution.*

Entre l'homme et le ciel utile messagère,
Une Nymphe, en tout temps, des besoins de la terre
Vient exposer à Dieu le fidèle tableau,
Et reporter vers nous les grâces du Très-Haut.
Fille du Repentir, mère de l'Espérance,
La Prière, humblement vers l'Eternel s'avance.
Ses yeux baissés, de pleurs sont toujours humectés,
Ses longs cheveux flottans, en désordre jetés,
Tombant en voile épais, couvrent son sein pudique,
Et mêlent leurs flots d'or aux flots de sa tunique.
La Foi la soutenant de son bras maternel,
Guide ses pas tremblants aux pieds de l'Éternel.
Comme, dans ces vieux tems, heureux berceau du monde,
Quand les Rois habitaient la tente vagabonde,
Une mère, le front rayonnant de Bonheur,
Rassurait de sa fille et l'âge et la pudeur;
Et, de la main, sèchant sa joue encore humide,
Présentait à l'époux cette vierge timide.

Jéhovah la chérit entre toute sa cour;
Elle peut, à toute heure, et la nuit et le jour,
Aux plus secrets parvis, jusques au sanctuaire,
Exercer près de lui son sacré ministère.
Le ciel, à son aspect, plus brillant et plus beau,
Voit, parmi les Élus, luire un bonheur nouveau;

Sa voix seule, souvent, arrête la tempête,
Et d'un jour de fureur fait naître un jour de fête;
A son souffle, souvent, les carreaux enflammés,
S'éteignent dans les mains qui les ont allumés.

M. C. de Sainte-marie.

LES BAISERS.

Que les baisers de ta bouche vermeille
Ont de parfum et de saveur !
Le miel que distille l'abeille
Ne les vaincrait point en douceur.
Viens, nul jaloux ne trouble notre flamme,
De ses crêpes obscurs la nuit voile les cieux;
Viens, donne-moi ces baisers amoureux
Qui pénètrent au fond de l'ame;
Si tu savais tout le bien qu'ils me font!
Il m'en faut cent... c'est peu... donne m'en cent encore...
De grâce mille encore... peut-être ils suffiront
Pour appaiser le feu qui me dévore.
Mais, que dis-je?... Ah! plutôt, mon amante, ma sœur,
Ne comptons pas : donne m'en tant que l'ombre
Protégera notre fidèle ardeur.
Car je croirais toujours, si j'en savais le nombre,
Qu'il en manque un à mon bonheur.

M. L. D. L. Audiffret.

VERS A M. DE C***,

Qui, lors de mon début dans la carrière poétique, donnait à ma jeunesse les encouragemens les plus flatteurs et les conseils les plus utiles.

De l'amitié qui, par vous, me conseille,
Dans vos accens j'ai reconnu la voix,
Et le plaisir qu'éprouve mon oreille,
M'enorgueillit et m'enivre à la fois.

Oui, vos conseils dictés par la sagesse,
Charment le cœur d'un jeune troubadour
Qui s'abandonne au Dieu de la tendresse,
Sous le beau ciel où tout parle d'amour. (1)

Le troubadour, auprès de son amante,
Sensible, tendre et prompt à s'enflammer,
Dans les transports de sa fièvre brûlante,
Ne voit, ne sent que le besoin d'aimer.

La Parque file; et moi, dans mon ivresse,
J'orne mont front des roses du printems;
J'ouvre aujourd'hui mon cœur à la tendresse;
Demain, peu-être, il ne sera plus tems.

Chez l'homme, hélas! fragile créature,
Souvent le mal détruit l'effet du bien :

(1) Le Languedoc.

Mais sur ce point n' approfondissons rien,
Et loin de nous la plainte et le murmure.

Laissons l'amour, dans la jeune saison,
Joncher de fleurs le chemin de la vie,
En attendant le tems où la raison
Parle à nos cœurs, fait taire la folie:

Guidez mes pas dans le sacré vallon,
Vous dont les vers ont le charme et la grâce
Des vers heureux qu'Horace, Anacréon
Faisaient redire aux échos du Parnasse.

Daignez toujours, par vos doctes leçons,
Encourager les accens de ma lyre,
Si vous voulez que j'en tire des sons
Dignes de plaire au Dieu qui vous inspire.

M. Chas.

PETIT DIALOGUE.

Que Penses-tu de la pièce nouvelle?
On dit qu'elle a produit un effet surprenant.
— Jusqu'au milieu je la trouvai fort belle;
Mais je dormais au dénouement.

M. P. R. (de Chalons-sur-Saône).

FRAGMENT

D'un Poème inédit, qui a pour titre : *l'Art de Parvenir.*

EXORDE.

Poète ingénieux et professeur aimable,
Berchoux en jolis vers a chanté *l'Homme à Table.*
De ses doctes leçons je sens tout l'agrément,
Mais, pour en profiter, c'est peu d'être gourmand.
Si le sort vous priva de ces grandes fortunes,
Qui, vous le savez trop, ne sont pas fort communes,
D'un art digne des Dieux vous ferez un métier :
Qu'est-ce que la cuisine, hélas ! sans cuisinier ?

Vous donc, qui sans argent lancés dans la carrière,
Avant tous les plaisirs comptez la bonne chère ;
Voulez-vous, d'un festin heureux ordonnateurs,
A de nombreux amis en faire les honneurs ?
Il vous faut un château... La remarque est très-bonne ;
Berchoux vous le souhaite, et moi, je vous le donne.
Venez, de mes conseils laissez-moi vous munir,
Je prétends vous guider dans *l'Art de Parvenir.*

Ne craignez pas qu'ici, vrai pédant de collège,
Des Vertus, des Talens j'invoque le cortège.
Assemblage gothique, et digne de Rollin !
Libres de préjugés, nous voyons clair enfin.
La Vertu, je l'avoue, a droit à nos hommages ;
En tout lieu le Génie enlève les suffrages ;

Mais le Mérite seul produit-il un écu ?
Compter sur ses talens, c'est mettre à fonds perdu.
Vous voulez parvenir ? Sachez avec adresse
Montrer, tantôt du front, tantôt de la souplesse.
Croyez l'abbé de Pradt ; tel fut nommé préfet,
En caressant le chien de madame Maret (1) :
D'un despote ombrageux ministre plein d'audace,
Tel autre, en l'effrayant, a su garder sa place (2).
Ainsi, selon les tems, variez vos couleurs :
Tout chemin mène à Rome, aussi bien qu'aux grandeurs.

Une volonté ferme est surtout nécessaire ;
Je le répète encor : point de pas en arrière.
Il est des gens grossiers, importuns, fatigans,
Qui vous affubleront du titre d'intrigans...
Qu'importe ? Espérez-vous ne cueillir que des roses ?
Il faut, pour s'enrichir, passer sur bien des choses.
Moquez-vous des caquets et du qu'en dira-t-on :
Quand on sait réussir, on a toujours raison.

Une double carrière à vos yeux se présente ;
L'une a moins de hazard, l'autre est plus éclatante.
L'intérêt, le pouvoir, sont les suprêmes lois :
Je vous donne à choisir, de l'or ou des emplois.
Ne parlons point encor des honneurs littéraires ;
Songez d'abord, songez à faire vos affaires ;
Que donner à dîner soit votre unique but ;
Et jusque là du moins ajournez l'Institut, etc.

M. Tézenas (de Montbrison.)

(1) Ambassade de Varsovie.
(2) Le duc d'O...

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE.

Iliade, Chant XXVe.

Héros aimé des dieux, Achille !... au nom d'un père,
Au nom du vieux Pélée, exauce ma prière !
Peut-être qu'en ce jour, suppliant comme moi,
D'un superbe vainqueur il reconnaît la loi ;
Mais tu vis, c'est assez : heureux en sa souffrance,
D'embrasser un vengeur il garde l'espérance.
Et moi, faible vieillard, au déclin de mes ans,
Quel sera mon soutien? j'ai perdu mes enfans.
Quelle était ma grandeur et quelle est ma misère !
O sort trop rigoureux ! ô trop malheureux père !
Quand la Grèce accourut assiéger ces remparts,
J'avais cinquante enfans dans les plaines de Mars !
L'impitoyable dieu tour-à-tour les moissonne.
La gloire de mon nom, l'appui de ma couronne,
Le plus vaillant de tous, Hector, mon cher Hector,
Sous tes coups abattus, vient d'expirer encor !
Rends-moi de ce héros la dépouille sanglante,
Ces trésors sont le prix qu'offre ma main tremblante.
Achille, il est des dieux, crains de les offenser !
Prends pitié d'un vieillard qu'il leur plaît d'abaisser.
O spectacle touchant ! ô loi, dure et sévère !
En ce jour de douleur, c'est un Roi, c'est un père,
Que des dieux irrités l'implacable courroux,
Arrache de son trône, amène à tes genoux,

Et contraint de presser de sa main défaillante,
Ta main !... du sang d'un fils encor toute fumante.

M. Talairat.

LE MONARQUE RECONNAISSANT.

Après une illustre victoire,
J'aime, disait un roi guerrier,
Un lit, doux repos de la gloire,
Et formé d'un brillant laurier.
Mais il est une jouissance
Plus chère à mon cœur satisfait :
C'est lorsqu'en ce moment je pense,
Que tous mes braves me l'ont fait.

Ce trait digne d'un vrai Monarque
Le rendrait unique à mes yeux;
Mais, depuis trois ans je remarque
Que l'on pourrait en compter deux,
Après le danger d'une presse,
D'où, triomphant il sortirait,
A ses soldats, dans son ivresse,
Ce beau mot, Louis le dirait.

M. P. M. Cornette.

L'ÉCOLIER GOURMAND.

ANECDOTE.

On se souvient qu'au collége jadis,
Du fouet la peine humiliante
Corrigeait les graves délits
D'une jeunesse ignare ou turbulente.
Mais cet usage, on vient, dit-on, de l'abolir;
Tant mieux pour elle. Au reste, il me fait souvenir
D'une aventure ancienne, assez plaisante.

Un écolier nommé Thomas,
En traversant le sallon de son maître
Pour aller à la classe, à ses yeux vit paraître
Posé sur une jatte un très-beau chasselas;
Grappe unique, superbe, et pour cette journée
A son dessert sans doute destinée.
C'était bien le fruit défendu :
N'importe; il s'en saisit. Mais ayant souvenance
D'avoir à l'église entendu
Publier des bans d'alliance;
Notre écolier, d'un naturel badin,
Veut, avant tout, suivre la même route.
Elevant donc en l'air la grappe de raisin :
— « Je proclame, dit-il, à quiconque m'écoute,
» La publication des bans
» Entre cette grappe et mes dents :

» Si quelqu'un à ces nœuds s'oppose,
» Qu'il le déclare et m'en dise la cause.
» Point de réponse! allons, qui ne dit mot consent.
» Avalons donc. » Ainsi fait mon gourmand.
Mais, ô fatale destinée!
Le maître l'avait vu croquant son chasselas,
Avait tout entendu. C'était bien là le cas,
De punir. Il vient donc cachant une poignée
De longues verges sous son bras.
Puis déployant l'arme ennemie :
— « Messieurs, dit-il, je proclame les bans
» Entre ce correctif, et certaine partie
» D'un écolier le plus fier des gourmands.
» Si quelqu'un à ces nœuds s'oppose:
» Qu'il le déclare et m'en dise la cause. »
Thomas, sans être un grand devin,
A ce discours se reconnaît soudain.
Mais, prompt en fines reparties :
— A ces nœuds-là, dit-il, « je m'oppose très-fort. »
—Vous, monsieur! pourquoi donc?—« C'est que les deux par
» Entre elles ne sont pas d'accord. »
C'est vrai, dit en riant le maître, et c'est vous dire
Qu'il fit grâce à qui le fit rire.

M. Famin.

LES RUINES DU CHATEAU D'ALVA.

Fragment d'un Poëme de Lord BYRON (1).

De la Reine des nuits l'éclat tranquille et pur
Brille, et des vastes cieux semble argenter l'azur;
Du superbe Lora la rive étincelante
S'embellit des rayons de sa clarté tremblante.
Les vieilles tours d'Alva, réfuge du repos,
Elèvent jusqu'au ciel l'orgueil de leurs créneaux,
Et les échos surpris du château solitaire
Ne retentissent plus du fracas de la guerre.
Alva, n'as-tu point vu sur tes fiers bataillons
Descendre de Phœbé les propices rayons,
Lorsqu'au sein de la paix, où s'endort la nature
Etincelait l'argent de leur terrible armure?
Que de fois sur les rocs, hérissés de terreur,
Où des flots écumants se brise la fureur,
N'as-tu point vu la mort, sous sa faulx sanguinaire
De tes fils abattus faire gémir la terre?
Leurs yeux, leurs yeux mourants, condamnés sans retour
A ne plus contempler l'éclatant Roi du jour,
Voulaient, se détournant de la plaine sanglante,
Voir encor de Phœbé la clarté consolante.
Souvent ils ont béni ce disque protecteur
Qui, pour eux autrefois présage du bonheur,

(1) Ce Fragment fait partie d'une traduction complète des OEuvres de lord Byron, que l'auteur se propose de publier incessamment.

De leurs jeunes amours protégeait le mystère;
Hélas! c'est aujourd'hui leur trépas qu'il éclaire.

Cette maison d'Alva, famille de héros,
Dort éternellement dans la nuit des tombeaux;
Aux regards étonnés, de loin, sa tour présente
De ses débris pompeux la vieillesse imposante.
Partout la main du temps; tous les siècles passés
Sur ses remparts encor respirent entassés;
Dans le carquois oisif la flèche abandonnée,
Au repos éternel sera donc condamnée
Et ne poursuivra plus ni le cerf dans les bois
Ni l'ennemi fuyant sur le champ des exploits!

Noble château d'Alva, quel fut ton dernier maître
Et les derniers héros que tes murs ont vu naître?
Pourquoi l'œil indigné voit-il de toutes parts
La mousse usurpatrice envahir tes remparts?
Les pas de tes guerriers, leurs accents héroïques
N'éveillent plus l'écho qui dort sous tes portiques,
Tes portiques déserts dont le seul aquilon
Remplit la profondeur d'un bruit lugubre et long:
Il ne respecte plus ta majesté première,
Et de tes murs au loin disperse la poussière.

M. A. B.-C. R.

MES REGRETS.

O JEUX de mon enfance,
Que vous m'offrez d'attraits!
A vous lorsque je pense,
Combien j'ai de regrets!

Plaisirs naïfs comme elle,
Qu'êtes-vous devenus!
Envain je vous appelle;
Vous ne reviendrez plus.

Si j'ai connu les charmes
Du dieu qu'on nomme Amour;
J'ai bien versé des larmes
Pour des plaisirs d'un jour.

En voyant sur la terre
Tant d'êtres malheureux;
Soulager leur misère,
Aurait comblé mes vœux.

Le destin insensible
Est sourd à mon souhait:
Pour mon cœur trop sensible
Ce bonheur n'est pas fait.

L'amitié, de ma vie
Eût embelli le cours:

Avec ma douce envie
Je finirai mes jours.

M. Louis Patras.

A MADAME PAULINE B.....,

En lui envoyant pour étrennes l'*Almanach dédié aux Dames*.

Dans ce siècle éclairé, qu'un auteur satyrique,
Habile à censurer nos goûts et nos travers,
Consente à mettre au jour ou sa prose ou ses vers,
Il s'expose lui-même aux traits de la critique.
Mais si, dans la nature, il choisit ses sujets;
Si son heureux crayon, guidé par l'art de plaire,
Sous un aspect brillant reproduit les objets,
Il a droit d'espérer le plus noble salaire.
Les étrennes que j'ose ici vous présenter
De cette vérité sont un sûr témoignage.
Vous en allez trouver la preuve à chaque page:
Le livre est sous vos yeux, daignez le consulter.
Il offre des portraits qui sont faits pour flatter
Et soumettre à l'amour le cœur le plus rebelle.
Pauline, ce sont ceux où, copiste fidèle
Et jaloux d'obtenir un suffrage assuré,
Par vos charmes touchans l'écrivain inspiré
Semble vous avoir prise, en effet, pour modèle.

M. P. R. (de Châlons-sur-Saône.)

LA FUITE SUR LES MONTS,

ÉGLOGUE ORIENTALE.

Aux champs circassiens, sur ces rives heureuses
Où prolonge le soir les veilles amoureuses;
Où l'amant enivré des plus douces faveurs,
Sourit à la beauté qu'il couronne de fleurs;
A cette heure où la nuit ramène le silence;
Où, cherchant un asile ouvert à l'indigence,
Le voyageur s'égare au fond des bois déserts;
Où le flambeau nocturne, élevé dans les airs,
Brille au ciel argenté de sa pâle lumière,
Deux frères, deux bergers, errants dans la bruyère,
A travers l'ombre humide abandonnaient ces lieux
Où le fer des combats épouvantait leurs yeux.
A pas précipités s'éloignant des vallées,
Ils laissent derrière eux les plaines désolées,
Arrivent, haletants, au penchant des côteaux;
Là s'arrête Sélim, qui se plaint en ces mots:

SÉLIM.

Demeure, Agib, demeure! Ah! ma force affaiblie
Refuse plus long-tems de protéger ma vie.
Eh! qui nous ravirait au féroce vainqueur!
O mon frère! ô l'ami le plus cher à mon cœur!
Tourne les yeux; parcours l'étendue accablante
Du chemin que t'ouvrit la bataille sanglante;

Vois, et l'immense plaine, et les bosquets touffus,
Et les dards meurtriers de ces rochers aigus.
En vain tout est franchi; la fuite est impossible :
Vois la hauteur, Agib, du mont inaccessible.

AGIB.

Qu'as-tu dit? Hâtons-nous. Surmonte ta douleur,
Ta faiblesse. O Sélim! crains un plus grand malheur.
Hâtons-nous : entends-tu la trompette barbare,
Le cri victorieux du farouche Tartare,
Et ces vents attristés dont les gémissements
Nous apportent la mort de moments en moments?
L'ennemi triomphant sème au loin l'épouvante,
Détruit de nos moissons la richesse ondoyante,
Et l'effrayant désastre a volé sur ses pas.
L'arbuste aux pommes d'or, qui ne nous sauva pas,
Aux progrès dévorants de la lueur fatale,
Voit céder sa beauté jusqu'à nous sans rivale;
Les troupeaux sont promis au soldat inhumain;
Tous les bergers ont fui.

SÉLIM.

Nous fuyons, mais en vain.
O champs infortunés que la flamme ravage!
Sur vos sillons flétris se déchaîne l'orage.
Que nous sert d'élever nos lamentables voix
Jusqu'au Perse indolent qui nous dicte des lois;
Qui, toujours insensible à nos cris, à nos larmes,
Nous livrant sans défense à la fureur des armes,

Dans l'oisive langueur des molles voluptés,
Soupire, environné d'un essaim de beautés ;
De doux songes d'amour savoure les délices,
S'endort dans les plaisirs au bord des précipices,
Rit du courroux céleste, et ne se doute pas
Que la mort nous menace, et s'attache à nos pas ?

AGIB.

Déjà tout n'est que sang, que deuil, et que ruines,
Sélim, et cependant de ces vertes collines,
Quand des brûlants étés seule régnait l'ardeur,
Tranquille, il respirait la suave fraîcheur !
Du Tartare odieux le glaive nous exile,
Et le bonheur n'est plus dans ce champêtre asile.
O combien nous plaisait ce vallon parfumé,
Qui prêtait aux amours son luxe accoutumé,
Ce vallon du Labran, si paisible naguère !
Du limpide Sargis la rive solitaire,
Les bocages d'Irwen, ce mont délicieux,
Mont de Tarvrie, aimé des purs rayons des cieux !
Qui nous rendra ces flots, ces retraites riantes,
Et des berceaux d'Ally les ombres odorantes ?
Séjour chéri des dieux, d'où s'éloigne à jamais,
Et le tranquille amour, et l'innocente paix !
Nos yeux dans la campagne, et déserte et fatale,
Ne verront plus blanchir la tente pastorale,
Et d'un sol nourricier renaître les faveurs.
Le dattier, couronné des neiges de ses fleurs,
S'offre seul dans la plaine en proie à l'incendie.
Le fer a tout détruit.

SÉLIM.

O ma triste patrie !
Célèbre tes bosquets d'aromate embaumés,
Et des tendres amants protecteurs renommés;
Célèbre tes beautés, charme de la nature.
Que l'azur de leurs yeux, l'or de leur chevelure,
T'enorgueillisse encore ! En d'inutiles pleurs
Ces yeux ont répandu leurs mortelles douleurs;
Et déjà le Tartare a, de ses mains cruelles,
Arraché ces cheveux qui vous rendaient si belles !
O filles de Zabran ! tel est votre destin !

AGIB.

Vous que la Géorgie a nourris dans son sein;
Vous qui, sur nos malheurs, sentez couler vos larmes,
Comme nous, subissez le sort affreux des armes,
Quittez votre houlette, et défendez vos jours.
Le toit hospitalier des fidèles amours,
Vos moissons, vos vergers, bientôt seront en proie
A l'avide Ottoman dont l'homicide joie
Egale le Tartare en sa férocité,
Et dévaste avec lui le monde ensanglanté.
L'Arabe vagabond, tout souillé de rapines,
Sur de hideux débris, de fumantes ruines,
Sauvage, s'élançant de son désert lointain,
Poursuit, insatiable, un horrible butin.
Mais parmi ces brigands, ces fléaux de la terre,
Qui vaincra le Tartare, élevé pour la guerre,

Et sans cesse entouré de scènes de douleur,
Dans cet art qui du glaive irrite la fureur?
Il disait : tout-à-coup dans le vallon sonore
Retentissent des cris plus déchirants encore;
Les feux, plus rapprochés; sont prêts à les trahir;
Et les bergers tremblants recommencent à fuir
Sur les monts éclairés de l'astre taciturne,
A travers la rosée et la vapeur nocturne.

M. Terrasson.

ÉPIGRAMME.

Rempli de fiel, de gloriole,
Maître Damis, ce lourd pédant,
Tout à la fois grave et frivole,
Censurait tout impunément.
Que ce docteur est éloquent,
S'écriait d'un ton bénévole,
Lucas épris de son talent.
Lors Alidor dit à l'instant :
Oui, j'en conviens assurément,
Il a le don de la parole;
Mais c'est la caverne d'Éole,
Qui ne produit rien que du vent.

M. Amic aîné.

A L'AUTEUR

Qui a bien voulu m'honorer d'une Épigramme (1).

Oui, comme moi lorsqu'on écrit,
Se faire auteur est un délire;
Que n'ai-je un peu de ton esprit,
Tout le monde voudrait me lire!

M. Vigée, (le Chevalier)

(1) Voici cette Epigramme à l'occasion de mon *Épitaphe* insérée dans l'*Almanach des Muses de* 1818, et commençant par ces mots : *Ci-gît qui fit des vers*, etc.

Vigée écrit qu'il est un sot;
Pense-t-il qu'on le contredise?
Non; l'épitaphe est si précise
Que tout Paris le prend au mot.

L'épigramme est bonne en ce qu'elle frappe juste; mais à un distique, c'est par un distique qu'il faut répondre, et je propose à l'Auteur ce tour *précis* :

Vigée écrit qu'il est un sot;
Tout le monde le prend au mot.

Ces mots, *tout le monde*, vaudraient mieux que ces mots, *tout Paris*. Il n'y aurait donc que la capitale qui me proclamerait sot? Ma réputation, en cette qualité, se trouverait donc resserrée dans les barrières? Non; qu'on lui laisse la liberté de s'étendre jusqu'à Montmartre, Vanvres, Asnières et Chaillot; qui sait? elle ira, peut-être, plus loin.

PRÉDICTION DE NÉRÉE,

SUR LA RUINE DE TROIE.

(Imitation d'Horace.)

Quand le berger troyen, l'ingrat époux d'OEnone,
Sur un vaisseau léger fuyant Lacédémone,
Emmenait triomphant, vers les remparts d'Ilus,
La beauté si fatale au sang de Dardanus,
Étendant sur les flots son bras puissant, Nérée
Fit taire d'un seul mot l'impétueux Borée;
Et soudain s'adressant au lâche ravisseur :
Perfide, lui dit-il, entends l'arrêt vengeur
Qu'a porté contre toi la céleste justice!
Les destins ont parlé : le plus affreux auspice
Préside à cet hymen réprouvé par les dieux;
L'Olympe avec horreur voit ton rapt odieux.
Crains le ciel; son courroux désormais te menace;
Bientôt il punira ta criminelle audace.
Un prix t'est réservé, digne de tes desseins :
Cette femme, infidèle aux sermens les plus saints,
Sur Pergame attirant la vengeance divine,
Des Troyens consternés causera la ruine.
La Grèce, qui déjà connaît ta trahison,
Volera toute entière aux plaines d'Ilion :
Le sceptre de Priam sera brisé par elle.
Les dieux même, les dieux, armés pour sa querelle,
Guideront les efforts de ses fiers bataillons;
Le sang de tous les tiens rougira les sillons.

Sais-tu, quand dans les jeux mollement tu l'égares,
Aux fils de Dardanus quels malheurs tu prépares,
Indigne Phrygien? sais-tu que sur tes pas
Va marcher la vengeance, et que d'affreux combats,
De Troie épouvantant les vierges fugitives,
Du Xante aux flots sacrés vont ravager les rives!
Déjà Pallas s'apprête, et, sur son char d'airain,
Monte, le casque au front et la lance à la main.
En vain, fier de l'appui de la fille de l'onde,
Tu laisseras flotter ta chevelure blonde;
En vain tu charmeras, par des accords touchants,
Les femmes de Pergame, éprises de tes chants;
Craignant du fier Ajax la poursuite homicide,
Vainement près d'Hélène, homme lâche et timide,
Ainsi qu'un vil esclave à ses pieds attaché,
Au fond de ton palais tu resteras caché;
Un jour viendra, parjure, où ton front adultère,
Sera, malgré tes pleurs, traîné dans la poussière.
Ne vois-tu pas déjà ce fléau des Troyens,
Ulysse méditant la ruine des tiens!
Il te suit; et Nestor, oubliant sa vieillesse,
Saisit, pour te frapper, sa lance vengeresse.
Ne vois-tu pas, tout prêt à te percer le flanc,
Sténélus qui brandit son glaive étincelant?
Il brûle de t'atteindre; et, plus ardent encore,
Avide de ton sang dont la soif le dévore,
Diomède te cherche et t'appelle aux combats;
Il te porte un défi, mais tu ne l'entends pas;
Et, tel qu'un daim craintif, broutant l'herbe fleurie,
Qui, lorsqu'un loup paraît, fuit loin de la prairie,

De ta débile main laissant tomber l'acier,
Au formidable aspect du terrible guerrier,
Tu fuiras la mêlée, et, saisi d'épouvante,
Emporteras la honte aux pieds de ton amante.
Achille aux Grecs, tremblans, refusant son secours,
Du destin d'Ilion prolongera le cours ;
Mais enfin, quand les dieux auront marqué son heure,
Des fiers enfans de Tros la superbe demeure,
Ta patrie, aujourd'hui l'objet de tous tes vœux,
Disparaîtra du monde en tourbillons de feux.

M. Auguste Moufle.

A UNE JEUNE PERSONNE

QUI N'ÉTAIT PAS PAYÉE DE RETOUR.

Quel est donc cet ennui, cette sombre tristesse
Qui depuis quelque temps obscurcit ta raison ?
O Philis, de l'amour ignores-tu l'ivresse,
Et n'as-tu ressenti que son mortel poison!
Je crains en te voyant inquiète et tremblante
Qu'au lieu de te charmer il n'ait fait ton malheur.
Ah! s'il doit te priver de ta gaîté brillante,
De tes grâces.... Philis, cesse d'avoir un cœur.
Ou plus tôt bannissant de ton ame ravie
Ce mortel que tes yeux ne peuvent éblouir,
Consens à mon bonheur, j'embellirai ta vie
Bien mieux que cet ingrat qu'il te convient de fuir.

M. Croze Magnon (de Marseille.)

L'ÉCUREUIL.

FABLE.

Un gentil écureuil, innocent animal,
Comme il allait un jour, parmi les dons de Flore,
Buvant les larmes de l'aurore,
Fut pris et transporté, loin de son bois natal,
Chez certain procureur. Un procureur pour maître,
Pour précepteur son clerc, son chat pour commensal!..
En plus mauvaise école il ne pouvait paraître:
Entouré de fripons, il essaya de l'être.
Un jour, pour débuter, il veut à son patron
Escamoter certain marron
Qu'une écorce épineuse enveloppait encore.
Il le couve des yeux, des yeux il le dévore:
Mais à peine il y touche, un maudit aiguillon
Ensanglante, désole et punit le larron.
—Funeste fruit! dit-il, serais-tu donc semblable
Au remords qui déchire et poursuit le coupable?—
Cette réflexion fit plus en un clin-d'œil
Que n'aurait jamais fait la plus verte semonce:
Aux exemples du chat, aussitôt il renonce,
Et garde, pour son bien, les mœurs de l'écureuil.

M. L. F. D. G.

STANCES

A UN JEUNE POÈTE.

« *Ejicienda, herclè, hæc est mollities animi.* »

TÉRENCE.

Tel, éloigné des camps, dans une île ennemie,
Oubliant l'Idumée, et perdant ses beaux jours,
Renaud, né pour la guerre, abandonnait sa vie
A de molles amours;

Mais d'un guerrier fidèle entend-il le langage?
Il frémit du repos où languissait son bras;
Et secouant les fers d'un honteux esclavage,
Il revole aux combats.

Tel, sortant tout-à-coup d'un sommeil léthargique,
Mon esprit abattu se ranime à ta voix;
Tel, je semble renaître, et mon luth poétique
Résonne sous mes doigts.

Loin donc, ô vains plaisirs! au sein de la paresse,
Infidèle à la gloire et délaissant son art,
L'élève d'Apollon qui cède à votre ivresse
En gémira trop tard.

Un bel arbre est connu sur un lointain rivage:
Des bois le voyageur suit les riants détours;

Imprudent! il s'assied sous le perfide ombrage
Et s'endort pour toujours.

Hélas! il allait voir des climats qu'ou ignore;
Mais sa course est finie et ses vœux sont déçus.
L'amoureux Bengali chante en vain dès l'aurore:
Il ne l'éveille plus.

Tel est, ô Volupté! ton charme redoutable.
Dans tes bras caressans malheureux qui s'endort!
Pour lui plus d'avenir: ce sommeil délectable
Est un sommeil de mort.

Sur des gazons fleuris qu'un autre plus docile,
Déesse! à ton pouvoir soit soumis pour jamais!
Du Pinde osons tenter l'approche difficile
Et ses âpres sommets.

Ami, l'obstacle même enflamme le courage.
D'un glorieux péril acceptons la moitié:
Nous aurons pour soutien, dans ce hardi voyage,
La voix de l'amitié.

Que si d'un froid censeur l'impuissante menace
Traite un louable espoir de fol aveuglement,
On nous verra du moins ou vaincre avec audace,
Ou tomber noblement.

Séjour de Mnémosyne, un temple magnifique
S'élève au loin, formé du marbre le plus pur;

Et l'œil voit resplendir au-dessus du portique
Un ciel toujours d'azur.

C'est là que l'univers, par un égal hommage,
Honore les héros et ces chantres divins
Dont les écrits fameux ont instruit d'âge en âge
Et charmé les humains.

Des esprits généreux et l'amour et l'exemple,
Ils trouvent dans la gloire un prix à leurs travaux.
Le temps, vaincu par eux, sur les marches du temple
A déposé sa faulx.

Eh quoi! de Mnémosyne oubliant la promesse,
Obscur et sans honneur, nous verra-t-on vieillir?
Il est, il est encore aux rives du Permesse
Des palmes à cueillir!

Ah! renaissez en moi noble et brûlante flamme,
Céleste enchantement du vulgaire ignoré!
Renaissez, ô transports! vous qui ravissez l'ame
Du mortel inspiré!

Le poète, alarmé d'un doute qui l'outrage,
Ne saurait voir son nom dans l'ombre enseveli:
Il chante, et, consolé, repousse au loin l'image
Du dévorant oubli.

M. F. Delcroix.

A M. LE Cte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Je l'ai reçu ce poème si beau,
Où votre Muse aimable, harmonieuse,
A la jeunesse active, studieuse,
A présenté, dans un ordre nouveau,
De Dumarsais l'intéressant tableau.
Projet heureux! idée ingénieuse!
Quelqu'un m'a dit qu'aux champs Élisiens
Naguère on lut votre savant ouvrage;
Là se trouvaient rétheurs, grammairiens.
On y voyait Aristote et Ménage,
Vida, La Harpe, et ce Quintilien
Qui fait école, encor qu'il soit ancien.
On admirait; ce poème est classique,
S'écriait-on. Nicolas Despréaux
Craignit un peu pour son art poétique,
Quand les Boursauts, les Haynauts, les Quinauts
Riaient aux frais du jaloux satyrique.
Près de ce cercle errait dans un sentier
L'universel, le sublime Voltaire.
Messieurs, dit-il, je ne saurais m'en taire,
J'étais prophète (et qui peut le nier?)
Alors qu'aimant sa verve jeune encore,
De cet auteur brillant dès son aurore,
Par testament j'ai fait mon héritier.

M. Regnault de Beaucaron.

LES LARMES DE L'AMITIÉ,

ELÉGIE sur la mort de Madame G...

Toi qui fus le parfait modèle
De la douceur, de l'amitié,
Antoinette, la mort cruelle
T'entraîne au tombeau, sans pitié ;
Tu meurs; que ne puis-je te suivre !
Tu meurs; et je suis, ici-bas,
Réduite à pleurer ton trépas,
Et le malheur de te survivre.
O ma lyre qui, tant de fois,
Servis d'organe à la tendresse,
Ne fais entendre, sous mes doigts,
Que les accens de la tristesse !
Fais dire aux échos d'alentour
Que j'ai perdu ma douce amie,
Et que la mort a, sans retour,
Détruit le charme de ma vie!
Et vous, si justement chéri,
Poète sensible et modeste (1),
En qui cette femme céleste
Vit toujours un sincère ami,

(1) M. *Chas*, à qui madame de *Mandelot* venait d'envoyer son Élégie sur la mort d'une Femme dont elle était la plus sincère amie, et que ses rares qualités font regretter de tous ceux qui avaient le bonheur de la connaître.

À la douleur qui vous consume,
Non, mon cœur n'est point étranger;
Hélas! je viens la partager,
Sans en adoucir l'amertume.
Offrons un hymne à la douleur;
Que la tristesse nous rassemble;
Pleurons, du moins, pleurons ensemble
Celle dont le sensible cœur
Savait unir à la sagesse
La raison, la délicatesse
Et la plus aimable candeur.
Triste jouet des destinées,
Le mien qui l'aima sans détours,
Ne la connut, quelques années,
Que pour la regretter toujours.
Que j'aimais sa bonté céleste !
Que ses sentimens m'étaient chers !
O combien son trépas funeste
Rendra mes souvenirs amers !
D'une perte, hélas! trop cruelle,
Rien ne peut consoler mon cœur,
Et l'amitié que j'eus pour elle
Peut seule égaler ma douleur.

Madame la Baronne de Mandelot-Sainte-Croix.

LES FABLES DU TÉNARE EXPLIQUÉES.

Sixième Fable des trente-deux Nouvelles de Phèdre, découvertes par M. PÉTRONE, et publiées par M. PÉISTLI.

IXION sans repos, roulant avec sa roue,
Repoussé vers le sol, remontant vers les cieux,
Nous fait voir les retours d'un sort capricieux,
Quand de l'homme inconstant la fortune se joue.
Sysiphe haletant sous le poids du rocher
Qu'il pousse avec effort, et qui toujours retombe,
Nous peint l'ambitieux qui s'efforce et succombe
Sans atteindre le but qu'il veut trop haut chercher.
Tantale que la soif au sein des eaux dévore,
Environné de fruits et n'y goûtant jamais,
C'est l'avare entassant, puis entassant encore,
Et mourant, sans jouir, consumé de regrets.
Cette eau que verse en vain l'urne des *Danaïdes*,
Et ces vases sans fond qui restent toujours vides,
Sont du dissipateur les prodigues excès,
Ou le savoir perdu pour les esprits mal faits.
Ce géant embrassant neuf arpens d'étendue,
Son cœur servant de proie au vautour affamé,
Du riche et du puissant est la leçon perdue;
Et c'est pourtant l'arrêt clairement exprimé,
Que plus on agrandit son pouvoir, ses domaines,
Plus on accroît aussi l'aliment de ses peines.
Pour notre instruction, ainsi l'antiquité

Du voile allégorique ennoblissant l'usage,
Voulut envelopper l'auguste vérité,
Obscure aux yeux des sots, frappante aux yeux du sage.

M. de la Chabeaussière.

LE BOURREAU ET LE PATIENT,

CONTE.

Un larron qui du ciel épuisa la clémence
(On prétend que Domfront fut son pays natal),
Etait au pied de la potence;
Et, tout près de l'instant fatal,
Pleurait amèrement, non sans doute son crime,
Mais le prix un peu cher qu'il en allait payer.
En pitié le bourreau regardait sa victime,
Qui paraissait s'en effrayer.
Quoi! dit le patient d'un air piteux et tendre,
Les larmes du remords que tu me vois répandre,
Quoi! mes cris, mes sanglots ne t'attendrissent pas?
—Que me font vos sanglots? je ne puis les entendre.
Vous devez subir le trépas:
C'est à vous de pleurer; c'est à moi de vous pendre.

M. Victor Mangin, père.

LA SÉPARATION

DE LA FAMILLE ROYALE.

(Fragment d'un Poëme sur la *Révolution.*)

De la religion inéffable pouvoir!
On voit, devant sa croix, fuir l'affreux désespoir;
Elle vient consoler les malheurs de la vie,
Et, sans les effacer, laisse à l'âme attendrie,
Le plaisir de pleurer, la douceur de souffrir,
Et, dans les maux présents, l'espoir de l'avenir.
Ainsi l'on voit souvent, au milieu de l'orage,
Un rayon lumineux s'échaper du nuage,
Peindre de pourpre et d'or ces flots aériens,
Et d'un sillon d'argent éclairer nos jardins.
La goute roule encor sur l'humide feuillée,
La fleur qui se pliait sur sa tige mouillée
Relève son calice avec un léger bruit;
Vers l'horison grondant, le nuage s'enfuit;
Tout présage un jour pur, tandis que la tempête
Lève encore sur nous sa formidable tête.

Aussi, sans murmurer, mais non sans s'attendrir,
Louis voit, pour jamais, sa famille sortir.
Sa famille chérie, espoir de sa vieillesse,
Brillante de beauté, de vertus, de jeunesse,
Il ne la verra plus! pour la dernière fois,
Il vient de leur parler, et d'entendre leurs voix :

Pour la dernière fois il a reçu leurs larmes,
Partagé leurs soupirs, adouci leurs alarmes;
Il les voit, sans retour, arrachés de ses bras!
D'un triste et long regard il s'attache à leurs pas;
La porte, aux longs verroux, à grand bruit repoussée,
Se ferme, il les regarde encor par la pensée.
De leur pas chancelants il écoute le bruit,
Le long des corridors son oreille les suit;
Le bruit s'éloigne.... meurt : un lugubre silence
Lui vient apprendre enfin leur éternelle absence.

M. C. De Sainte Marie.

LE PHILOSOPHE ET LE ROI.

Fable imitée de Desbillons.

Quand l'avarice, hélas! nous rend désobligeans,
Manquons-nous de prétexte à refuser les gens!
A certain roi de cette étoffe
(Un roi ne devrait pas être avare pourtant),
Un sage grec demandait un talent.
—Oh c'est trop pour un philosophe;
Dans tes désirs modère-toi.
—Eh bien, sire, un denier; la somme n'est pas grande.
—Un denier! la sotte demande!
Ce n'est pas assez pour un roi.

M. Joseph Pain.

LA MÈRE AU TOMBEAU DE SON FILS.

ROMANCE.

O MON cher fils, mon unique espérance,
Faut-il déjà te perdre pour toujours?
Tu meurs hélas! à peine en ton enfance:
Ah! pour ta mère il n'est plus d'heureux jours.
Mais au tombeau que t'élève ton père,
Ma main sur toi sèmera quelques fleurs;
Et chaque jour ta déplorable mère,
Viendra du moins les arroser de pleurs.

Combien déjà tu me semblais aimable;
Je me plaisais à tes jeux innocens;
Pourquoi sitôt la mort impitoyable,
Te ravit-elle à nos embrassemens?
Sur le tombeau que t'élève ton père,
Ma main tremblante ira semer des fleurs;
Et chaque jour, oui chaque jour ta mère,
Viendra du moins les arroser de pleurs.

Je me croyais au comble de l'ivresse;
Chez nous brillait tout l'éclat du bonheur;
A ces beaux jours de joie et d'allégresse,
Vont succéder les jours de la douleur.
Mais ce tombeau que t'élève ton père
Sera par moi couvert de jeunes fleurs....

Et chaque jour, oui chaque jour ta mère,
Viendra du moins les arroser de pleurs.

Quand l'Éternel voudra que je succombe,
Sans murmurer je subirai sa loi;
J'exigerai que l'on m'ouvre ta tombe,
Pour que ta mère y dorme auprès de toi.
Peut-être alors que l'amitié sincère,
Après ma mort prendra soin de tes fleurs,
Et qu'à ma place, une sensible mère,
Viendra par fois les arroser de pleurs.

M. Auguste Masson.

INPROMPTU

A Mademoiselle Marie de T***, qui me demandait si je pensais encore à me faire Ermite.

Si j'ai voulu me faire Ermite,
Cette pensée est loin de moi...
Elle me vient quand je vous quitte,
Elle s'en va quand je vous voi.

M. le Baron V. de T****.

LE SOLEIL ET LE NUAGE.

FABLE.

Le Soleil, un matin, parut à l'horizon
Brillant de tous les feux de sa pompe éclatante.
À son aspect, déjà, vers sa noire prison,
En répétant sa lugubre chanson,
Le hibou fuyait d'épouvante;
Sur sa tyge, le lys heureux
Étalait doucement sa corole charmante,
Pour livrer son sein amoureux
A sa chaleur vivifiante:
Partout, enfin, la jeune fleur,
Plus séduisante en sa parure,
Semblait palpiter de bonheur,
Au doux réveil de la nature,
Et saluer son créateur;
Les oiseaux, sous le verd feuillage,
Entonnaient l'hymne du retour
Que redisaient les échos d'alentour;
Les agneaux gagnaient le bocage,
Et la génisse, au paturage,
Bondissait de joie et d'amour:
Corydon, près de sa Sylvie,
Recevait deux baisers pour un pied de lilas:
Tout, en un mot, s'animait ici bas;
Tout reprenait une nouvelle vie.

Quand, tout-à-coup, un nuage hideux,
Qui portait dans ses flancs la grêle et le tonnerre,
Jaloux du dieu qui nous éclaire,
Vint obscurcir ses rayons lumineux.
En lui disant : « Astre orgueilleux,
» Ton vif éclat m'importune et me gène,
» grâce à toi, je reçois à peine
» Un regard de l'humanité;
» Rentre enfin dans l'obscurité,
» De me faire oublier ton espérance est vaine. »
Sans répondre un seul mot à ce lâche discours,
Le Soleil, poursuivant son cours,
Dispersa le sombre nuage
Et reparut sur la voûte des cieux,
Malgré ses efforts et sa rage,
Encor plus radieux.

C'est ainsi que répond un sage,
Aux attaques d'un envieux :
C'est ainsi que femme jolie
Confond l'imprudente laideur
Que peut, contre elle, armer la jalousie;
Et c'est ainsi que le génie,
Qu'anime un souffle inspirateur,
Doit répondre à la calomnie.

M. G. Menard de Rochecave.

ODE

Sur la mort de M. D. Encontre, doyen de la Faculté de Théologie à Montauban.

Noble parure de la terre,
Un chêne protecteur de nombreux arbrisseaux,
Abattu par la hache ou frappé du tonnerre,
A vu tomber ses verds rameaux.

Veuves de son ombrage auguste,
Les forêts et la plaine en butte aux noirs autans,
Sur sa tige verront se dessécher l'arbuste,
Et se flétrir la fleur des champs.

Quand, dans la demeure dernière,
Un père descendu laisse un fils après lui,
Que devient l'orphelin qui ferme sa paupière,
Seul, sans conseil et sans appui?

Si la nuit, cachant ses étoiles,
D'une ombre plus épaisse enveloppe les mers,
Le navire effrayé perd sa route et ses voiles
Sur l'abîme des flots déserts.

Du Nil à la terre promise,
Sans doute il va périr, de besoins consumé,

Ce peuple d'Israël que l'imprudent Moïse
Guide en un désert enflammé.

Néron, sous le sceptre du monde
Immole à coups pressés la troupe des élus.
Leur sang couvre la terre, et leur race inféconde
Va s'éteindre, ou n'est déjà plus.

Quel est donc ce fatal empire
Sur la terre d'Adam par le mal exercé ?
L'ouvrage où du Très-Haut la sagesse respire,
Cent fois, je l'ai vu renversé.

Pressés de regrets unanimes,
Qu'espérez-vous encor, Lévites désolés?
L'homme fort est tombé : vos pleurs sont légitimes
Et vos jours heureux écoulés.

Aux clartés d'un génie immense,
Il ouvrait vos esprits consacrés au Seigneur;
Et par la charité secondant la science,
En priant désarmait l'erreur.

Privés d'un guide si fidèle,
Je vois vos pas tremblans dans la lice arrêtés.
L'erreur osé renaître, et vous êtes par elle
D'abîme en abîme jetés.

Il devrait vivre, l'homme sage,
Des dons de la science et du ciel enrichi :

On voudrait que, vivant et jeune d'âge en âge,
Du trépas il fut affranchi.

Pourquoi d'une si belle vie
Les trop rapides jours sont-ils donc retranchés?
Et pourquoi dans les champs, près de l'ivraie impie,
Les épis en fleur arrachés?

A la douleur abandonnée
C'est ainsi que mon âme exhalait ses regrets,
Quand une voix sortant de la nue étonnée,
Par ces mots m'a rendu la paix:

« Jusques à quand ta foi débile
» Se reposera-t-elle en des appuis humains?
» Le plus faible instrument devient le plus utile,
» Conduit par mes puissantes mains.

» N'est-ce pas moi qui, dans la plaine,
» Revêts le lis superbe au calice embaumé,
» Qui soutiens l'orphelin, et qui brise la chaîne
» Du faible en secret opprimé?

» Les rochers brûlans d'Arabie
» N'ont-ils pas de Jacob abreuvé les enfans?
» Les Nérons sont passés, et l'Eglise affermie
» Partout marche à pas triomphans.

Va dire en ta Sion plaintive (1),
» Aux Lévites en pleurs et tremblant pour la foi:

(1) Montauban.

» Ainsi dit le Très-Haut : Que leur foi simple et vive
» Me cherche et se confie en moi. »

O Sion, que ton deuil finisse :
Dieu veille; et si le juste a fui de ces bas lieux,
Ce flambeau qu'on regrette, au Soleil de justice
Unit sa clarté dans les cieux.

M. Juillerat-Chasseur.

L'ABEILLE ET LE FRÉLON.

Une abeille, dès le matin,
Après avoir sucé mille fleurs d'un parterre,
Revolait vers sa ruche avec force butin.
Un frélon la rencontre et lui faisant la guerre,
Lui dit : — insensée! où vas-tu?
Au travail, n'est-ce pas? te vaut-il un fétu?
A quoi bon prendre tant de peine
Pour les menus-plaisirs d'une indolente reine?
Travaille pour toi seule et ce sera tout gain.
Voilà ce que je te conseille. —
L'autre lui répondit : — tu me prêches envain.
Ce qui ne tourne pas au profit de l'essaim
Ne peut être utile à l'abeille.

M. le Bailly.

LES CHARMES DE L'HYMEN.

Horace a dit très-sagement :
La médiocrité fait le bonheur du sage ;
Mais fuyant des grandeurs le superbe esclavage,
La médiocrité plaît bien plus à l'amant.
Qu'il est heureux quand il peut tendrement
Recevoir des baisers de celle qu'il adore !
Et qu'il est plus heureux encore
Quand l'hymen de l'amour garantit le serment !
Quels transports ! quelle joie ont enivré son ame !
Quel avenir l'enchante, et quel espoir l'enflamme !
Vallons, déserts, ombrages frais,
Charmes des vers et de l'étude,
Comme il vous savoure à longs traits
Sans crainte et sans inquiétude :
La sécurité suit d'un pas toujours égal
Les ébats innocents de l'amour conjugal.
Aimant avec délire, avec délire il chante
Les prés, les bois, de studieux loisirs ;
Constant dans ces chastes désirs,
Rien ne le trouble, un rien l'enchante,
Sa femme, ses enfans, ses pensers et ses vers,
Le mènent au bonheur par des sentiers divers :
De folâtres amours un essaim l'environne,
Des roses du plaisir sa tête se couronne.
Heureux donc le mortel favorisé des dieux,
Qui reçut pour épouse une femme accomplie!

Elle charme son ame, elle plaît à ses yeux,
De grâces, de vertus et d'attraits embellie.
Son sourire fin et charmant
Invite à la gaîté, provoque l'enjouement.
De ses discours pleins de tendresse
Tout subit l'ascendant vainqueur,
Et de sa voix enchanteresse
Le pouvoir subjugue le cœur.
Des vrais talents parfait modèle,
Elle en amuse ses loisirs,
Et sait par là fixer près d'elle,
Et les beaux arts, et les plaisirs.
Pour son époux quelle aimable existence!
Tout est bonheur dans sa douce constance.
Éprouve-t-il un chagrin passager?
Semblable au nuage léger
Qui, sans ternir l'éclat de la lumière,
Rapidement glisse sur l'horizon,
Il ne saurait alarmer sa raison,
Ou de son cœur troubler la paix première.
Vains plaisirs que j'ai trop goûtés,
Mensongères félicités,
Sirènes douces et perfides,
Fallacieuses voluptés,
Soyez légères et rapides,
Soyez Circés, soyez Armides!...
Durant le jour; au sein des nuits,
Quand je brûlais de votre flamme,
Vous ne sûtes remplir mon ame
Que de dégoûts et que d'ennuis.

Vos jouissances éphémères,
Dont est banni le sentiment,
Sources de larmes bien amères,
Sont pour la vie un vrai tourment.
Vos froids attraits laissent un vide
Qui jadis a plongé mon cœur,
Ce cœur d'amour sans cesse avide,
Dans l'amertume et la langueur.
Il me fallait une autre ardeur,
Il me fallait une autre ivresse;
Dans ce bel âge où la tendresse
Est un besoin, est un bonheur,
Une femme est alors une aimable maîtresse:
Elle devient dans l'âge mûr
Un compagnon fidèle et sûr:
Dans nos vieux ans c'est une douce amie,
Et chaque jour un don des cieux
De qui le secours précieux
Nous aide à supporter les peines de la vie.

M. de La Bouisse.

LA CAUSE ET LE REMÈDE.

Qui fit tous nos malheurs? l'exagération.
Qui peut les réparer? la modération.

M. J. Blondeau (de Commercy.)

ÉPITAPHE D'UN HOMME DE ROBE.

Ci-gît un fameux procureur
Qui, dit-on, mes amis, parlait comme un oracle,
Était bon, juste, franc, civil et point voleur.
Si c'est vrai, — c'est un grand miracle.

M. Victor Lecorsu (de Caen.)

SUR M. LE CORSU.

Tout poète est un fou, dit monsieur Lecorsu,
Et, le lisant, je vois qu'il s'est déçu.
Dans les enfantemens de sa Muse indiscrète,
Brouillant rimes, cadence, esprit, sens et raison,
Il prouve bien qu'il est fou, mais poète,
Lui?... la main sur Boileau, j'affirmerai que non.

M. Griffard (de Caen.)

ÉPITAPHE D'UN BAVARD.

Ci-gît un grand parleur que l'on redoutait fort.
A la fin il se tut, ce fut après sa mort.

M. Regnaut de Beaucaron

LES ADVERBES,

PROPOSÉS EN GAGEURE DONT LE PRIX ÉTAIT UN DÎNER.

Quand un adverbe, en politique,
Suffit pour troubler maint esprit,
En vers ma Muse ici s'applique
A lui donner quelque crédit.
Il en est d'autres que, de même,
Je puis unir à celui-là ;
S'ils figurent bien dans mon thême,
C'est ce que nous verrons... *Infrà*.

J'aime les arts à la folie,
Et voudrais, auteur de beaux vers,
Planer, porté par le génie,
Sur le poétique univers.
Que du talent le privilége
A mes seuls écrits s'accordât,
Mais sans intrigue et sans manége,
Tel est sur le Pinde... un *Ultrà*.

Je hais la sombre politique,
Et voudrais que tous les Français,
Loin de tout désordre anarchique,
Pussent entre eux fixer la paix.
J'aime Louis, la bonté même...
La Charte et ses bienfaits sont là...

H.

Entre l'un et l'autre système,
C'est ainsi qu'on marche... *Rectà.*

Sorti pour faire une visite,
J'entre et je vois le couvert mis;
Sans avoir l'humeur parasite,
Un vœu secret est bien permis.
Des dîneurs la troupe bouffonne
S'assied, disant : mettez-vous là ;
Je suis l'exemple qu'on me donne,
Et me voilà soudain .. *Circà.*

Tant qu'on mange on est pacifique,
Mais jusqu'au dessert seulement;
Alors de la chose publique
On s'occupe, et trop chaudement.
On s'irrite, on crie, on s'emporte;
Moi qui suis loin d'aimer cela,
Je fixe en tapinois la porte,
Et bientôt je me trouve... *Extrà.*

Aimons avec reconnaissance
Un Roi qui veut nous rendre heureux ;
Près de lui, par la confiance,
Rallions nos cœurs et nos vœux.
Ne craignons plus de forme acerbe,
Quand de chacun les droits sont là,
Et suivons un dernier adverbe
En formant un peuple d'...*Intrà.*

ENVOI.

Voilà, mon cher antagoniste,
Vos vœux et mes travaux remplis.
J'ai gagné, d'après votre liste,
Le plus bisarre des paris.
Quant aux honneurs de la cuisine,
C'est votre affaire ; après cela,
Payez, mais faites bonne mine
Au dîner convenu... *Suprà.*

M. F. M. Cornette.

SUR LES RICHESSES.

IMITATION DU GREC.

L'or et l'argent ne sont qu'une vile poussière.
Le brillant dont jaillit une vive lumière
N'est qu'un simple caillou que Neptune irrité
De l'empire des mers rejette avec fierté ;
Et la pourpre, ornement des maîtres de la terre,
Que le sang d'un poisson méprisé du vulgaire,
Que l'œil du Matelot voit sans avidité.

M. De Saquenville.

IDYLLE

Imitée d'un *Auteur Italien.*

Jeune enfant, dis-moi, je te prie,
Aujourd'hui quel vallon lointain
Parcourt mon aimable Egérie;
Je la cherche, mais c'est en vain.

— Au détour de cette avenue
Vous allez trouver son troupeau;
A l'instant même je l'ai vue
Courir avec son bel agneau.

— Son agneau seul! Es-tu sincère?
— Sous l'ombrage un berger charmant
Suivait les pas de la bergère.
— Silvain peut-être? — Justement....

— Mais quoi! je vois votre visage
Pâlir et rougir tour-à-tour!
— Bénis, enfant, ton heureux âge;
Ah! Tu ne connais point l'amour.

M. P. A. Aubaisle.

A M. L'ABBÉ A....,

LE JOUR DE LA SAINT-JEAN, SA FÊTE.

LIBRE de passions humaines,
Si, toujours calme, impartial,
Saint Jean ne blâmant que le mal,
Se rit de nos disputes vaines,
Dois-je craindre moi, *libéral*,
Quand pour vous, j'unis mes prières
Aux vœux touchans, aux vœux sincères
Des heureux que vous avez faits,
Que les miens ne soient satisfaits ?
Mais si, contre toute apparence,
Votre patron était *ultrà*,
Ne croyez pas qu'en ce cas là,
Je perdisse encor l'espérance :
Bien au contraire, et je soutien,
Qu'entre son avis et le mien,
Faible serait la différence ;
Car, pour adorer les vertus
Dont vous possédez l'assemblage,
Et qui vous placeront, je gage,
Au petit nombre des élus ;
Pour admirer un caractère
Dont l'amabilité tempère
L'équitable sévérité ;
Pour révérer la grandeur d'ame,

L'honneur, la générosité,
Un esprit vaste, un cœur de flamme
En soulageant l'humanité;
Pour aimer le talent modeste,
Si je suis franchement *ultrà*,
Dois-je m'inquiéter du reste?
Non; saint Jean me pardonnera;
Mais au plus juste des apôtres,
Que demander en votre nom?
Vous ne craignez pas le démon;
Vous qui l'éloignez de tant d'autres.
Sur le soin de votre salut,
En vous, ma confiance est grande,
Et ce serait une demande
Au moins superflue et sans but.
Tout simplement je veux lui dire:
Grand saint que j'aime et que j'admire,
Quand votre émule en ces bas lieux,
Aura vu fuir autant d'années,
Qu'il a su, par ses soins pieux,
Vous ramener d'ames damnées,
Ouvrez-lui les portes du ciel;
Mais point plutôt, je vous supplie;
Car, si ma prière est remplie,
Il sera sans doute immortel.

M. A. de Caen.

ADIEUX DE JEANNE-D'ARC.

Imitation de l'Allemand.

Adieu prés émaillés, adieu grotte chérie,
Siléncieux vallons où paissent mes agneaux,
Hameau, séjour de paix, où je reçus la vie;
Je ne dois plus revoir vos fertiles côteaux!
Et vous bosquets... ; et vous dont les accents magiques,
Quand j'adressais mes vœux à la mère de Dieu,
Doucement répétaient nos célestes cantiques,
Echo, Jeanne vous dit un éternel Adieu!

Adieu petits oiseaux dont le joyeux ramage
Egayait mes loisirs sous ses ombrages frais;
Jeanne ne viendra plus rêver sous ce feuillage,
Adieu... ! Jeanne vous quitte.. helas! et pour jamais!
Et vous, troupeau chéri, loin de votre bergère,
Qui veillera sur vous... ?.. Mais le ciel a parlé:
Je dois conduire aux champs qu'ensanglante la guerre,
Un plus noble troupeau par mon Dieu protégé.

Celui qui sur Horeb apparut à Moïse;
Celui, qui pour son peuple en miracles fécond,
Protégea, conduisit à la terre promise
Les ingrats qu'il tirait des mains de Pharaon;
Celui qui dans David plaça sa confiance,
Et d'un simple berger fit un Roi courageux,

M'a dit dans le lieu saint : « Viens, montre ma puissance,
» Montre qu'un faible enfant peut tout quand je le veux.

» Prends le glaive vengeur, guide mon oriflamme ;
» Mais pour prix de mon aide au milieu des combats,
» Fuis l'amour ; que ses feux ne souillent point ton ame ;
» Fuis les pompes du monde et leurs trompeurs appas.
» Ton cœur doit se fermer à tous désirs coupables,
» Dans ton cœur toujours pur je veux toujours régner,
» Car je t'éleverai par-dessus tes semblables,
» Et les siècles futurs devront te vénérer.

» Viens : et quand tu verras, accablés par le nombre,
» Les rangs presque détruits des courageux Français,
» L'oriflamme à la main, jusques dans la nuit sombre,
» Au milieu de son camp poursuis le fier Anglais.
» Tel que le moissonneur, quand les dons de la terre
» Vont payer ses travaux, abat l'épi doré,
» Jeanne renversera le vainqueur téméraire,
» Et dans Rheims, en mon nom, Charles sera sacré. »

— Le signal m'est donné, ce casque..., le courage,
Le désir des combats qu'il porte dans mon cœur.. ;
Tout me dit de voler vers les champs de carnage
Où mon Roi doit trouver la victoire et l'honneur.
Déjà des combattants les cris sourds m'avertissent,
Les instruments guerriers se mêlent à leurs voix ;
L'airain vomit la mort,...les armes retentissent...,
Lieux si chéris, adieu, pour la dernière fois !

M. Le Chevalier de C.

L'ÉDUCATION DU LOUP.

FABLE.

J'AIME assez, soit dit entre nous,
Tout ce qui n'est point ordinaire :
Blâmez, si vous voulez, mes goûts,
Mais, laissez-moi les satisfaire.
Par exemple, un beau jour, de réformer les loups
Je conçus le projet; ce projet dut me plaire,
Car de ces animaux il m'eût été bien doux
De changer l'affreux caractère.
Je choisis donc un louveteau,
Que je nourris de pain blanc et d'herbage,
Jamais de chair; et, pour breuvage,
Je ne lui donnai que de l'eau.
J'espérais, mes amis, par ce moyen nouveau,
Lui faire perdre enfin son goût pour le carnage.
De mes soins j'étais fort content :
Mon petit loup devint une excellente bête,
Et je me regardais comme un homme important,
Qui pouvait se vanter d'une noble conquête.
Avoir humanisé ce féroce animal!
Comme un mouton, l'avoir rendu docile!
Avoir, enfin, corrigé son moral!
C'était, à dire vrai, chose très-difficile :
(A moins l'on peut se croire habile!)
Mais, un soir, mon élève aperçoit un agneau,

Qui, loin du berger, du troupeau,
Paissait tranquillement dans un gras pâturage;
Il court à lui, tout plein de rage,
Et le déchire en vrai bourreau!

De cette fable, la morale
Se fera sentir au lecteur,
Sans la kyrielle banale
Des réflexions de l'auteur.

M. J. Blondeau, (de Commercy).

L'AMANT MALHEUREUX.

CONTE.

Acantor fut épris d'une jeune beauté:
Elle connut bientôt son amoureuse flamme;
Mais hélas! par l'aimable dame,
Notre galant fut rebuté.
Par un caprice inconcevable,
Le sensible Acantor transporte alors ses vœux
Aux pieds d'un objet détestable;
Il espérait voir couronner ses feux:
Il n'obtient rien. Dans son humeur chagrine:
« Conçois-tu mon destin, me disait-il ami;
« Un laidron refuser?... » — La rose a son épine,
Lui répliquai-je alors, et le chardon aussi.

M. P. Justin C.

LINA ET LES DEUX TOURTERELLES,

ou

LA PREMIÈRE LEÇON D'AMOUR.

Lina touchait à l'âge heureux
Où l'on commence à se connaître,
Où des desirs secrets font naître
Le besoin si doux d'être deux.
Ces jolis rien, ces petits jeux,
Dont fait sa principale affaire
Un sexe né pour le plaisir,
N'avaient plus le don de lui plaire,
Et ne charmaient plus son loisir.
Un seul oiseau, sa tourterelle,
Savait encor l'intéresser.
Lina ne s'occupait que d'elle,
Ne faisait que la caresser;
Et toutefois l'oiseau rebelle,
Loin de sentir tout son bonheur,
Répondait par un air boudeur
Aux caresses de sa maîtresse.
Lina! de combien de tendresse
J'eusse payé tant de faveur!
Un jour l'innocente et sa mère
Se promenaient, lorsqu'un manant,
Suivi d'une vaste volière,

S'offre à leurs yeux. « Ah! tiens, maman,
Les jolis oiseaux! — Oui, vraiment!
— Mais que vois-je? des tourterelles!
— En effet. — Oh! qu'elles sont belles,
Et que leur chant a de douceur!
C'est qu'elles sont en compagnie.
La mienne a toujours l'air rêveur,
Je veux lui donner une amie;
Elles se plairont mieux à deux.
Le permets-tu? » Très-complaisante,
Mais, à coup sûr, peu prévoyante,
La maman souscrit à ses vœux.
Lina choisit : brillant plumage,
Gorge changeante, œil gracieux
Et vif; en faut-il d'avantage
Pour être jugé le plus beau?
On paie, on emporte l'oiseau.
Pressé par une main migonne,
Il semble vouloir s'échapper:
Lina s'amuse à le tromper.
Tandis que l'une l'emprisonne
Sous la gaze d'un sein naissant,
L'autre main va le caressant;
Puis quelques baisers sur son aile,
Deviennent le sceau de la paix.
Eh! que ne peut point une belle?
Déjà l'oiseau fait des progrès,
Il rend caresse pour caresse.
L'on arrive enfin; l'on s'empresse,
On court au paisible dortoir

Qui doit être dépositaire...
L'ingrat! il vient d'apercevoir
La tourterelle solitaire,
Et, changeant aussitôt d'amours,
Il vole soudain auprès d'elle,
Celle-ci le voit, bat de l'aîle,
Se rengorge, use de cent tours
Pour paraître à ses yeux plus belle.
Bientôt leurs vifs roucoulemens
Se confondent, se ralentissent,
Leurs becs se cherchent et s'unissent;
Et dans leurs doux ébattemens,
Emue, attentive, surprise,
Lina voit le bonheur, et puise
La première leçon d'amour.
La tourterelle semble heureuse;
Son chant le dit. Mais, à son tour,
C'est Lina qui devient rêveuse.

M. E. J. Hereau.

SUR UNE JEUNE FILLE.

Lise, comme la fleur par l'orage flétrie,
Se fane, et meurt au printemps de ses jours;
Hélas! à l'âge des amours,
Qu'il est cruel d'abandonner la vie!

M. Fortuné G. de St.-G.

LE VASE D'OR.

Couplets chantés dans une Société, pour la Fête d'une AUGUSTINE.

AIR : *Mon jeune cœur à chaque instant soupire;* ou *Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier.*

Vous avez lu dans maint et maint ouvrage
Qu'il fut pêché jadis un vase d'or
Dont la devise était : *Pour le plus sage*,
Et que Bias l'eut d'un commun accord.
Un autre hier est tombé du ciel même,
Portant trois mots distinctement tracés :
A la meilleure, et puis un quatrième,
Mais dont les traits étaient presque effacés.

Les uns lisaient : *A la meilleure mère*;
D'autres croyaient y voir le nom de *sœur*;
C'est une *fille*, une *épouse*, au contraire,
A qui le ciel fait ce présent flatteur.
Je vois ici votre peine commune,
Dis-je tout haut, mais *Augustine* est là ;
Chez elle, amis, les quatre ne font qu'une :
Par un tel choix l'embarras finira.

M. PINSOT JULES.

VOEUX D'UN SOLITAIRE.

Amour, cruel amour, source de tant de pleurs,
Qui promets le plaisir et déchires les cœurs,
O toi, qui d'un regard, d'un mot ou d'un sourire,
Appaises le courroux, fais naître le délire,
Amour, à te servir je renonce en ce jour!
L'infortune et le crime accompagnent l'amour.
  Comme on voit sur le lys ou la rose vermeille,
Se jouer le zéphyr, se reposer l'abeille,
Telle on voit accourir Vénus auprès de nous;
Dans ses yeux le plaisir, dans son sein le courroux,
Traînant à ses côtés l'Adultère, l'Inceste,
Le Désespoir, la Haine et leur suite funeste.
Fuyez son doux regard, fuyez son doux souris,
Mortels, faibles mortels, craignez d'être surpris!
Aux célestes lambris étalant tous ses charmes
Paraît-elle? aux dieux même elle coûte des larmes.
  Les habitans de l'air, les hôtes des forêts,
Le requin dans les mers, l'oiseau dans nos guérets,
La brute qui rumine et le mortel qui pense,
Et la terre et le ciel adorent sa puissance!
Je le sais; mais pour moi, qui méconnais ses lois,
Son regard est sans force, et sans charme est sa voix.
Heureux de me soustraire à son dur esclavage,
Quand Pallas me sourit, Pallas a mon hommage.
  O toi, qui du cerveau du souverain des dieux
Sortis, et près de lui te plaças dans les cieux;

Pur esprit, vrai torrent de force et de lumière,
C'est toi, toi que j'invoque, exauce ma prière !
Je ne demande point, dans mes vœux insensés,
Aux dépens de l'honneur des trésors amassés,
Ni d'un rang élevé l'orgueilleuse bassesse.
Daigne, daigne en ce jour m'accorder la sagesse,
Les arts consolateurs, doux enfans de la paix,
La liberté surtout... mes vœux sont satisfaits.

M. Talairat.

VERS

Présentés par une Enfant de 10 ans, guérie par M. le Docteur Audry, en lui offrant des fleurs et des arbustes.

Doux symbole de l'innocence,
Des cœurs vrais, des purs sentimens,
Fleurs, arbustes, soyez garans
De ma jeune reconnaissance.
A ses nobles bienfaits, à ses rares talens,
Moins qu'à ses bontés paternelles,
Tribut cher à mon cœur, ma main vient vous offrir.
Ah ! sous ses yeux, fleurs à mes vœux fidèles,
Dix printems puissiez-vous fleurir !

M. A. Bordeaux..

LA VIERGE DU DRAGON.

CONTE.

Le jeune et brave Éric, dans les murs d'Elseneur
Ramenait les guerriers compagnons de sa gloire :
Deux fois Éric, au champ d'honneur,
Avait sur les Saxons obtenu la victoire.
D'une noble poussière il a le front voilé,
Et du sang des vaincus son armure est rougie;
Le peuple sur ses pas au triomphe appelé,
Sème des fleurs, applaudit, et s'écrie :
« Salut, vaillant Éric, sauveur de la patrie ! »
Le Roi dit : « Viens, Éric, partage avec ton Roi
» Le trône que tu sus défendre;
» Et reçois de ton prince un prix digne de toi :
» Si ma fille y consent, je te nomme mon gendre. »
— « Ah ! Sire ! quel triomphe et quel bonheur pour moi !
» Depuis deux ans, sans espérance,
» J'osais adorer en silence
» L'auguste fille de mon Roi ! »
— « Qu'on offre au Chevalier une autre récompense,
» Dit la princesse avec dédain;
» Libre encor de mon choix, je refuse ma main
» A cette inégale alliance. »
Dans un tournoi, deux jours après,
Éric signala sa vaillance;
Mélida fut témoin de ses nouveaux succès.

Oh! comme dans la lice avec grâce il s'élance,
Précipitant les bonds de son coursier fougueux!
Oh! comme avec adresse Éric rompt une lance!
L'amour arme son bras, l'amour brille en ses yeux!
La Princesse est émue, et sa fierté s'étonne,
Et sa main tremble alors qu'Éric vainqueur
Vient de sa main recevoir la couronne.
Un moment a fléchi l'imprudente rigueur
Qu'elle opposait aux vœux du Chevalier fidèle :
Le sauveur de l'État fut dédaigné par elle ;
Du tournoi le héros a mérité son cœur.
« Vous l'emportez, dit la Princesse,
» Soyez mon chevalier et bientôt mon époux,
» Noble Éric; mais souffrez que j'exige de vous
» Un service éclatant pour prix de ma tendresse. »
— « Ordonnez : quel que soit mon sort,
» Vous obéir fera toute ma gloire :
» Ou Mélida pleurera sur ma mort,
» Ou Mélida sera le prix de ma victoire. »
— « Eh bien, partez, Éric, et franchissant nos mers,
» De l'Islande glacée abordez le rivage.
» Au pied du mont Hécla, sur des rochers déserts,
» Il est un myrte aux rameaux toujours verts;
» Les plus brillantes fleurs couronnent son feuillage :
» Un magique pouvoir le défend de la rage
» Du volcan redoutable et des âpres hivers.
» Tentez une noble entreprise :
» Un rameau de ce myrte est l'objet de mes vœux. »
» Il suffit, dit Éric, votre foi m'est promise,
» Et mon succès n'est plus douteux. »

Éric partit. Après un court voyage,
Il aborda les lieux décrits par Mélida.
Le mont qui dominait cette stérile plage
Frappa de loin ses yeux, et de loin le guida.
Au pied de la montagne ardente,
S'élevait le beau myrte : il courait le cueillir;
Mais un torrent formé d'une lave brûlante
Lui présente un obstacle impossible à franchir.
» Est-il, s'écrie Éric, en ce lieu solitaire,
» Quelque mortel pour diriger mes pas?
» S'il est ami, qu'il daigne écouter ma prière :
» Ennemi, qu'il paraisse et tente les combats. »

Une vierge, jeune et belle,
Se montra sur l'autre bord :
« Vaillant Chevalier, dit-elle,
» Pourquoi cherches-tu la mort?
» Ta valeur est inutile.
» Apprends qu'un affreux reptile
» Défend le myrte enchanté.
» Crains ce Dragon indomptable,
» D'un poison inévitable
» Son œil même est infecté. »

— « Que m'importe ; je sers et l'amour et la gloire.
» Mélida l'a voulu : je remplirai mon sort.
» Ou Mélida sera le prix de ma victoire,
» Ou Mélida pleurera sur ma mort. »

« Hélas! dit la Vierge attendrie,
» Quel triste prix pour tant d'amour!
» Mais, avant d'exposer ta vie,

» De grâce attends encore un jour.
» Va trouver un pieux ermite
» Qui, depuis cinquante ans, habite
» Au pied de ce roc écarté.
» Dans sa demeure solitaire
» Il t'offrira, comme à son frère,
» Les soins de l'hospitalité. »

A ces mots, d'une voix émue :
« Adieu, dit-elle au Chevalier,
» Et d'un geste elle indique aussitôt le sentier
» Où s'offre du vieillard la retraite inconnue. »

Le lendemain, au point du jour,
Sur les bords du torrent le Chevalier arrive.
La Vierge du Dragon, prévenant son retour,
Était déjà sur l'autre rive.
Elle le supplia du ton le plus touchant
De ne point accomplir sa funeste entreprise.
« Je ne puis, dit Éric, manquer à mon serment :
» La fuite ne m'est plus permise.
» Je dois vaincre ou mourir, Mélida l'a voulu :
» Je n'en ai pas demandé davantage;
» Et du mystérieux feuillage
» J'ignore quelle est la vertu. »

— « Que je plains l'imprudence extrême
» De la beauté que tu chéris!
» Risquer les jours de ce qu'on aime
» Pour un aussi frivole prix!

» Faut-il donc que ma voix t'explique
» Le secret du pouvoir magique
» Qui réside en l'arbre enchanté?...
» Du tems il arrête les traces
» Et donne d'éternelles grâces
» A la passagère beauté. »

« Ah! dit Éric, Mélida pour me plaire,
» A des enchantemens doit-elle avoir recours?... »
Mais voyant que l'étrangère
Se troublait à ce discours :
« Excuse un Chevalier sincère,
» S'il vante devant toi l'objet de ses amours.
» Crois-moi, dans ton ame ingénue,
» Quand ce beau feu s'allumera,
» Tu seras doucement émue
» Et quand de ta beauté ton amant parlera
» Comme l'heureux Éric parle de Mélida! »

A ce discours la rougeur la plus vive
Couvrit le front de la Vierge naïve :
En silence elle s'éloigna.
Le lendemain au lever de l'aurore,
En revoyant Éric, elle rougit encore.

De ce couple charmant, rapproché chaque jour,
Les cœurs déjà sont-ils d'intelligence?
La Vierge apprendrait-elle à connaître l'amour?
Éric est-il coupable d'inconstance?

Je ne sais; mais déjà la plus tendre pitié
Se lisait dans les yeux de la Vierge ingénue;
Éric déjà se troublait à sa vue,
Et le myrte était oublié.
Tous deux soupiraient en silence;
Tous deux n'osaient se déclarer.
Hélas! la douce confiance
Sur leur trouble secret eût pu les éclairer.
O généreux Éric! O Vierge infortunée!
Un mot déciderait de votre destinée,
Et vous n'osez le proférer!

Un jour la Vierge, après un long silence,
Fit entendre ces mots qu'interrompaient ses pleurs:
« Éric, j'ai vu votre souffrance,
» Et j'ai gémi de vos douleurs;
» Mais renaissez à l'espérance,
» Demain finiront vos malheurs:
» Demain, à l'aurore nouvelle,
» Vous obtiendrez, amant fidèle,
» Un gage de félicité,
» Quand vous saurez ce qu'il m'en coûte,
» Vous me pardonnerez, sans doute,
» D'avoir si long-tems hésité »

Éric voulait répondre;.... elle avait pris la fuite.
— « Quel est de ce discours le sens mystérieux?...
» Quelle triste langueur régnait dans ses adieux!...
» Un noir pressentiment m'agite...
» Veillez sur elle, justes dieux!

» Mais non, c'est la pudeur craintive
» Qui combat en son cœur contre un naissant amour ;
» Ah ! ne quittons pas cette rive,
» Et de l'aube nouvelle attendons le retour. »

Lorsque l'Aurore trop tardive
De ses premiers rayons vint colorer les cieux,
Tout était bien changé dans ces sauvages lieux :
De la montagne enflammée
La fureur était calmée,
Et le torrent ne roulait plus de feux.
Éric à l'autre bord peut passer sans obstacle ;
Il s'avance... O surprise ! ô douloureux spectacle !...
Le monstre, si long-tems la terreur de ces monts,
Exhalait à la fois sa vie et ses poisons.
Non loin de lui la Vierge languissante
Semblait lutter contre la mort.
Dans ses yeux presque éteints son ame était errante ;
A l'approche d'Éric, sa paupière mourante
Se souleva par un dernier effort :

— « Votre entreprise est accomplie,
» Cueillez le myrte précieux ;
» Et moi je vais quitter la vie ;
» Adieu : que votre main chérie,
» Éric, vienne fermer mes yeux.

» Adieu ; je meurs, infortunée,
» D'une fatale destinée
» Tels sont les arrêts absolus :

» Mon existence est enchaînée
» Au sort du Dragon qui n'est plus.

» Le monstre était en ma puissance....
» Sa mort vous livre sans défense
» Le trésor objet de vos vœux :
» Je vous aimais sans espérance,
» Et je meurs pour vous rendre heureux. »

Éric contre son cœur la soutient et s'écrie :
— « O Vierge généreuse et tendrement chérie !
» Non, si je suis aimé, non, tu ne mourras pas !
» Eh ! le ciel pourrait-il t'arracher de mes bras ?
» Infidèle malgré moi-même
» A l'objet de mon premier choix,
» De ce nouvel amour je repoussais la voix ;
» C'est toi, c'est toi seule que j'aime ! »
— « Tu m'aimes, cher Éric ! hélas ! mon dernier jour
» Est le plus heureux de ma vie ! »
A ces mots la lumière à ses yeux fut ravie,
Et son dernier regard fut un regard d'amour.

Repose en paix jeune et tendre victime !
De l'amour le plus pur, ô modèle sublime !
Repose en paix sous l'humble monument
Qu'élève à ta mémoire un malheureux amant ;
Va, ne crains pas que jamais il oublie
Qu'il fut aimé de toi, qu'il t'en coûta la vie !...
Mais lorsqu'en ce séjour d'horreurs

L'écho retentira du cri de ses douleurs,
Descends du ciel, viens ombre consolante,
Qu'il se calme aux accens de ta voix si touchante,
Et dans son désespoir fais-lui trouver des pleurs !

M. Montherot.

TOI ET MOI.

A MADEMOISELLE ***.

Air : *Cavatine du Bouffe.*

Qui captive mon ame ?
C'est toi.
Qui près de toi s'enflamme ?
C'est moi.
Qui sait monter ma lyre ?
C'est toi.
Qui chérit son délire?
C'est moi.

Qui sait toujours me plaire ?
C'est toi.
Qui t'aime et te révère ?
C'est moi.
Qui m'a rendu fidèle ?
C'est toi.
N'es-tu pas la plus belle ?
Pour moi.

M. Victor V..... (de Bayeux.)

I.

VERS

A M. TÉZENAS DE MONTBRISON,

En réponse à l'Épître qu'il m'a adressée sur mes Fables (1).

Jeune favori d'Apollon
Et des neuf Filles de mémoire,
Qui, né sur les bords du Lignon,
En soutenez l'antique gloire;
Vos vers séduisans m'ont flatté;
Mais, quand votre luth m'encourage,
Ne dois-je pas, de mon côté,
Vous rendre hommage pour hommage?
Vous consacrez vos doux loisirs
A faire des vers pleins de grâce;
Et c'est en chantant vos plaisirs
Que vous gravissez le Parnasse.
Du Lignon les heureux échos
Répètent vos chansons nouvelles;
Et vous vivez avec les belles,
Quand j'observe les animaux.
L'amour embellit votre vie,
Les Grâces vous suivent partout;
Et c'est une route fleurie
Qui vous mène au temple du Goût.

M. L. F. Jauffret.

(1) Voyez l'*Almanach des Muses de* 1819, pag. 191.

ÉGLOGUE

Sur la naissance de S. A. R. LOUISE-MARIE-THÉRÈSE D'ARTOIS, (Mademoiselle.)

Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit.

VIRGILE.

TITYRE, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

HEUREUX cultivateur du champ de tes aïeux,
Au bord de ce ruisseau quels sons mélodieux
Ta flûte fait entendre à mon ame attendrie!

TITYRE.

Je chante le repos que goûte la Patrie,
La paix, ce fruit si doux du règne de LOUIS :
Après tant de malheurs les Français sont instruits.

MÉLIBÉE.

Comme toi j'ai senti le poids de l'esclavage,
Et le bonheur commun, ami, je le partage.
Osons donc publier nos vœux et notre amour :
La Muse nous prescrit de chanter tour-à-tour (1) ;
Commence par le ROI, berger, dis sa clémence,
De LOUISE, à mon tour, je dirai la naissance.

(1) *Alternis dicetis; amant alterna camœnæ.*

VIRGILE.

TITYRE.

Louis était absent; et les champs envahis,
Les bois, les eaux, les prés redemandaient Louis (1) :
Mais à peine, ô berger, la France qu'on opprime
Sait-elle le retour de son Roi légitime,
Ce cri s'est élevé : Bourbon est notre Roi,
Nos cœurs sont tous à lui, Dieu, comme ils sont à toi.
Un Bourbon comblera le profond précipice
Où nous avaient jetés l'orgueil et l'avarice.
Bourbon paraît, Bourbon, notre dernier appui;
La Clémence se montre et marche devant lui;
Sa présence a calmé nos discordes civiles,
Sous son règne la paix repeuplera nos villes :
Déjà des cœurs Français l'antique et noble ardeur
Pour le Roi se ranime; enfin le laboureur
Ensemence et récolte; enfin la tendre mère
Conserve son enfant, la douce sœur son frère;
Et dans un même jour, Louis à ses sujets
Rend la religion, la morale et la paix.
Dieu conserve les jours du sauveur de la France.

MÉLIBÉE.

Tityre, Dieu t'écoute. A mon impatience
Cède un moment, berger, et permets qu'à mon tour
J'exprime les transports qu'inspire ce beau jour.

(1) *Tityrus hinc aberat, ipsæ te, Tityre, pinus,*
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.
VIRGILE.

Seconde mes efforts! Muse sicilienne,
Joins à ma faible voix la douceur de la tienne,
Et si j'ose chanter, ô Muse, rends mes sons
Dignes de CAROLINE et dignes des BOURBONS.

Tityre, tu le sais, cette auguste alliance
Des BOURBONS de Sicile et des BOURBONS de France;
Dieu vient de la bénir. L'Enfant royal est né.
D'un jour heureux encor l'espoir nous est donné.
Grâces qui chérissez, qui protégez la France,
Venez toutes les trois, veillez sur son enfance,
Entourez son berceau de trois festons de fleurs,
Laissez venir les Ris, les Jeux, séchez les pleurs,
Écartez les dangers, et pour l'instruire à plaire,
Donnez-lui le sourire et les traits de sa Mère.

Quand l'âge aura mûri sa docile raison,
LOUISE, de Goutaut, écoutant la leçon,
Des vertus des BOURBONS ornera sa mémoire;
Du bon HENRI surtout elle apprendra l'histoire.
Pour son Dieu, pour son Prince, au nom de l'honneur seul,
Son cœur s'enflammera; d'ARTOIS est son aïeul.
L'art de se faire aimer, tous les moyens de plaire,
Ils seront sous ses yeux, CAROLINE est sa Mère.
A l'aspect d'un Français par le malheur flétri,
Elle s'attendrira, c'est l'Enfant de BERRI.
De la douce pudeur son cœur sera le temple,
D'ANGOULÊME toujours lui servira d'exemple.
Tant de vertus feront le bonheur de LOUIS:
Rendons grâces à Dieu, nos vœux sont accomplis!

M. LEMARCHANT.

ÉPIGRAMME.

— « Sur un homme comme il y en a beaucoup,
» Et une femme comme il y en a trop. » —

« Vivre sans aimer est bien triste,
» Et vivre en aimant est bien doux! »
VIGÉE.

— Ma foi, depuis vingt ans que je connais Aminte,
Elle n'a pris que deux amans.
— A d'autres, notre ami!... vous pouvez bien sans crainte
Grossir votre total de maints faits tout récents.
De cinquante galants elle fut la maîtresse,
Et Damon peut jouer au chevalier cornard...
— Cela fût-il, je soutiendrai sans cesse
Qu'Aminte n'eut jamais que le tiers et le quart.

M. le chevalier de C.

LE MÉRITE.

Depuis long-tems poursuivi par l'envie,
Le Mérite un jour se lassa;
On sait comment il s'en débarrassa,
Il épousa la Modestie.

M. R. de L.

LE MONDE.

ÉLÉGIE.

Je l'ai connu ce monde si vanté,
Que tes regards n'ont vu qu'en perspective,
Je l'ai connu, Fanny, j'ai regretté
De nos ayeux la gaîté franche et vive,
Leur bonhomie et leur simplicité;
De leur vieux tems cette candeur naïve
Qu'on trouve aux champs, qu'on perd à la cité;
Ces jeux riants d'une jeunesse active,
Ce bois lointain des bergers fréquenté,
D'où s'éloignait la bergère craintive;
De ce ruisseau le murmure argenté,
Et ce goûter préparé sur la rive!
Pour les faux biens d'un éclat emprunté,
D'un nom fameux ô chimère tardive!...
Pour un vain bruit dans les airs répété,
Le faux honneur, l'orgueil d'être cité,
Que de plaisirs, hélas! dont on se prive!
Tribut qu'au loin lève la vanité.
L'œil entrevoit un séjour enchanté;
Mais, vu de près, c'est le palais d'Armide:
Par la folie et l'audace inventé,
Par l'artifice et la fraude habité.
De tant d'erreurs j'ai reconnu le vide.
Eh quoi! c'est là ce que j'ai tant prisé!

O des plaisirs illusion rapide !
En mille éclats ton prisme s'est brisé.
Oui, Fanny, c'est aux champs qu'enfin l'homme est son maître
O du toit paternel attrait toujours puissant,
Attrait vraiment magique et toujours renaissant !
Quels biens ta seule image a versé sur mon être !
Dès l'instant où mon cœur s'ouvrit au sentiment,
Rappelant ma pensée aux lieux qui m'ont vu naître,
Ton nom de mon exil adoucit le tourment !
Au sein des songes même, offrant ce bien suprême,
Il sut de mes chagrins me faire des plaisirs.
De loin un cœur épris embellit ce qu'il aime,
L'éloignement, l'absence irritent ses désirs :
Ainsi rit à mes yeux le sol héréditaire,
Hier toujours charmant, demain toujours nouveau,
De mes regrets lointains toujours dépositaire.
Pour moi tout s'y présente en beau ;
Et, dans mon erreur volontaire,
Je ne vois point d'ombre au tableau.
Mais quel prestige ici peut encor me séduire ?
Par de faux noms mes pas seront-ils arrêtés ?
Fanny, c'est désormais l'amitié qui m'inspire,
Et sa voix me rappelle aux lieux que j'ai chantés. (1)
J'y reviendrai ; puissè-je, en mon heureux délire,

(1) Dans une romance intitulée *les Adieux*, commençant par ces vers :

Pour l'humble asile de mes pères
Je ne suis plus qu'un étranger ;
Là, j'ai vu des mains mercénaires
Tout abattre, tout ravager, etc.

et dans plusieurs autres pièces.

Oublier jusqu'au jour où je les ai quittés!....
Oui, dieux hospitaliers, ennemis du parjure,
Les champs, les champs, je vous le jure,
Auront mes derniers vers et mon dernier soupir.
Ce cœur m'en donna l'assurance;
C'est aux champs que j'ai pris naissance,
C'est aux champs que je veux mourir.

M. le Vicomte le Prévost-d'Iray.

A MON AMI

ANTONIN DE SIGOYER.

Ami, sors à ma voix d'un pénible sommeil;
Si ton cœur fut séduit par un brillant mensonge,
Abjure cette erreur : et l'instant du réveil
Détruira ton amour comme il efface un songe!
Des profanes plaisirs repousse le nectar!
Sur un mode nouveau fais soupirer ta lyre;
Et, fuyant d'Elvoé le magique regard,
Ne sois plus désormais l'esclave d'un sourire!
Favori des neuf sœurs, écoute leurs concerts;
Viens égarer tes pas dans les bois d'Aônie;
Pour conquérir la gloire, il faut briser tes fers.....
La liberté toujours inspira le génie!

M. Émile Barateau.

BOUTADE

SUR LES FEMMES,

Après la trahison d'une Maîtresse.

Que je blasphême ou non, les femmes sont un fruit
Moins succulent qu'amer et pourtant qu'on dévore;
Pour charmer, pour aigrir et le cœur et l'esprit,
De grâces, de beauté, Nature les décore.
Est bien à plaindre qui les fuit!
Plus à plaindre qui les adore!
Et nous devons opter! De ces jolis folets
Puisqu'il faut désirer ou repousser l'empire,
Des deux maux choisissons le pire :
Adorons-les.

M. La Coretterie.

A M. LE PRINCE DE ***.

Oui, vous êtes un grand seigneur,
Votre écusson parle en votre faveur;
Mais je vous le dis avec peine:
Nom illustre impose une gêne;
Lorsqu'on le porte, c'est honneur,
Et c'est honte lorsqu'on le traîne.

M. Vigée. (Le Chevalier)

LA TROMPETTE ET LE SIFFLET.

CHANSON.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Amis, le démon de la rime
Depuis deux heures me poursuit ;
Je cherche un sujet qui m'anime,
Un sujet qui fasse du bruit!...
Je trouve enfin ce que je guette;
Mais j'ai peur que quelque indiscret,
Lorsque je chante la trompette, } *bis.*
Ne m'accompagne du Sifflet. }

Jadis la Renommée en France
Abusait de son instrument,
Et célébrait sans différence
La sottise et le vrai talent.
Contre un abus qui l'inquiette
Phébus soudain lance un décret...
Et, pour réprimer la trompette,
Thalie invente le Sifflet.

Depuis long-tems, sur le Parnasse,
Le Sifflet s'est multiplié;
Hélas! pour comble de disgrâce,
L'autre instrument est oublié.

Auteur, robin, savant, poète,
De la critique usent les traits;
Et, pour une seule trompette,
L'on a plus de mille Sifflets.

Voyez la foule adulatrice
Aux pieds d'un ministre en crédit:
Celui-ci prône sa justice,
Celui-là vante son esprit.
Mais que, par malheur, on rejette
De l'un d'eux l'avide placet...
Soudain, dans ses mains, la Trompette
Se métamorphose en Sifflet.

Par fois la satyre ennemie
S'offre à nous sous des traits flatteurs;
Prenons-y garde : l'ironie
Cache sa pointe sous les fleurs.
Roch, sans adoucir l'épithète,
Me dit : « Votre style est parfait!... »
C'est ainsi qu'avec la Trompette
Il me joue un air de Sifflet.

Hier, à la pièce nouvelle,
Où, sans respect, chacun bailla,
L'orchestre, pour montrer son zèle,
Couvrait les vers de l'opéra.
Et si sa chute fut complette,
C'est qu'un Amphion trop distrait,

Au lieu d'emboucher la Trompette,
Prit, par mégarde, le Sifflet.

Maintes fois, en amis sincères,
Nous avons, dans de jolis vers,
De nos voisins les insulaires
Signalé les petits travers;
Maïs, hélas! leur morgue indiscrette
Est rebelle à notre bienfait,
Ils ont beau prendre la trompette,
Nous ne quittons pas le sifflet.

Que de sa plume envenimée
Un mercenaire gazettier
Ose des braves de l'armée (1)
Flétrir l'héroïque laurier;
Aucun d'eux ne s'en inquiette:
Messieurs, imprimez vos pamphlets!
Mais que Mars sonne la Trompette,
Ils feront taire les Sifflets!

Chers amis, pour fêter ma muse,
Que chacun prenne un instrument;
Et, si ma chanson vous amuse,
Faites-en l'accompagnement.
Vous pouvez de cette bluette
Assurer ainsi le succès;

(1) Ces couplets ont été composés à l'époque où quelques journaux cherchèrent à rabaisser la gloire de l'Armée française. (*Note de l'Auteur.*)

Mais que le bruit de la Trompette
Étouffe celui des Sifflets!

M. Joseph Agoub.

L'ESPRIT DE PARTI,

ÉPIGRAMME.

Lorsque Damis, dit-on, écrivain libéral,
Nous injurie en son journal,
C'est l'esprit de parti qui guide la mazette:
D'un mot au moins l'on a menti;
Je lis quelquefois sa gazette,
Et je n'y vois que le parti.

M. Joseph Pain.

RÉSOLUTION.

On me vit trop long-tems voler de belle en belle,
Débiter cent propos d'amour,
Prendre, quitter, reprendre tour-à-tour,
Eglé, Chloris, Eléonore, Adèle;
Sur V.....e, enfin, j'ai su fixer mon choix,
Et je suis inconstant pour la dernière fois.

M. J. Travers (de Valognes).

LES DEUX ZÉPHYRS.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Premier Zéphyr.

Pourquoi, solitaire et sauvage,
Fuis-tu nos plaisirs et nos jeux,
Et te caches-tu sous l'ombrage
De ce bosquet mystérieux ?

Viens, suis-moi, l'amour nous appelle
Non loin d'ici, dans un jardin,
Où brille une rose nouvelle,
Qui s'entr'ouvre aux pleurs du matin.

Second Zéphyr.

Vole à cette fille de Flore
Offrir ton hommage et tes vœux :
Un soin plus doux, jusqu'à l'Aurore,
Me tient enchaîné dans ces lieux.

Sous ce feuillage, où je repose,
La jeune Annette va passer :
Elle est plus fraîche que ta rose ;
Je l'attends pour la caresser.

M Thuret.

INSCRIPTIONS

POUR LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

(Les deux premières sont imitées du latin. Voyez *Hermès Romanus*, nº 4, page 154 et 155.)

Le phénix meurt, dit-on, pour renaître plus beau;
Ainsi des grands auteurs la mort accroît la gloire :
Quand ils sont descendus dans la nuit du tombeau,
Ici vivent toujours leur nom et leur mémoire.

Des Muses voici le jardin;
Cueillez-y les fruits du Génie;
Mais n'y portez jamais la main
Sur ceux que la sagesse ou le bon goût renie.

Les Muses, en ces lieux, vous ouvrent leur trésor :
Laissez les vils métaux, ne choisissez que l'or.

Des fous, des sages, en ces lieux
On a réuni les ouvrages,
Pour que ceux des fous fassent mieux
Sentir le prix de ceux des sages.

M. J. Blondeau, (de Commercy.)

LA MORT DE CICÉRON.

Rome expiant sa gloire et vengeant l'univers,
Des mains des triumvirs avait reçu des fers ;
Et, muette d'effroi, dans sa douleur profonde,
Livrait à ses tyrans les dépouilles du monde.
De ses concitoyens devenu le fléau,
Octave des proscrits dressait l'affreux tableau ;
Et dirigeant la mort, trop docile à sa rage,
Des jardins de Pompée il parcourait l'ombrage.
C'est dans ces beaux jardins qu'on voyait autrefois
Un peuple, ivre d'amour, se ranger sous ses loix.
Maintenant sur ce peuple il fait peser ses crimes,
Et des proscriptions il compte les victimes.
Là, soudain, Cicéron se présente à ses yeux ;
Ce n'est plus le vainqueur du Parthe audacieux,
Ni ce hardi consul, sauveur de sa patrie,
Et dans Catilina frappant la tyrannie ;
C'est un faible vieillard, pâle, défiguré,
Et, sous une humble toge, au désespoir livré.
Ses traits pourraient tromper les yeux même de Rome,
Et décèlent encor la vertu d'un grand homme.
Tu m'as proscrit, dit-il, César ; je ne viens pas
Te reprocher ici l'arrêt de mon trépas,
Ni, fuyant des Romains la publique infortune,
Racheter lâchement une vie importune ;
Mais, courbant devant toi mon front humilié,
Pour tes concitoyens j'implore ta pitié.

Hélas ! quand, tout brillant des grâces du jeune âge
Tu vins du grand César réclamer l'héritage,
Je crus voir, dans tes traits, renaître ce héros,
Je crus qu'aux nations tu rendrais le repos;
Le sénat, par ma voix élevant ta puissance,
Soumit ses légions à ton obéissance;
Antoine à tes destins vit le sien asservi,
Et le sceptre du monde à ses mains fut ravi.
Le sénat t'ouvrit donc les champs de la victoire.
Quelle est sa récompense ? oserait-on le croire ?
Tu livres au poignard de tes lâches licteurs
Les jours de tes amis et de tes bienfaiteurs.
Crois-tu, lui dit Octave, endormir ma vengeance;
Tu vantes ce sénat qui me hait en silence,
Et dont j'ai vu l'orgueil ramper à mes genoux,
Lorsque du fier Antoine il redoutait les coups.
Ainsi, toujours pervers, ce sénat tyrannique,
Sous des dehors trompeurs couvrant sa politique,
Opposait deux rivaux pour les perdre tous deux.
Antoine, relevé par mon bras généreux,
M'a vu briser enfin le sceptre de la guerre,
Et je l'unis à moi pour régner sur la terre.
— O de nos libertés trop cruel ravisseur,
De tes concitoyens deviens donc la terreur !
Vois, près de ton palais, leur foule consternée,
Sur tes tables de mort chercher sa destinée;
Entends les premiers cris de tous ces assassins,
A ce silence horrible arrachant les Romains;
Regarde les bourreaux poursuivant les victimes,
Et ton or corrupteur déchaînant tous les crimes.

Trahi par un esclave ici meurt Fulvius;
Là, vendu par ses fils, périt Thoranius;
Plus loin, entre ses bras, une épouse infidelle
Immole Salassus à sa rage cruelle,
Et, prolongeant l'horreur de ses derniers instants,
Livre à des assassins ses restes palpitans.
Partout la perfidie est unie à l'audace,
Et du sang des proscrits semble suivre la trace.
— Rome, n'en doute point, a seule par ses mains,
Dans de si grands revers, entraîné ses destins.
Je plains son infortune; et, pour sauver ta vie,
J'ai prolongé deux jours son affreuse agonie.
— Ose-tu bien, César, m'étaler ta pitié,
Lorsqu'à tes fiers rivaux tu m'as sacrifié!
Ne crois pas que long-tems le glaive ici m'attende:
Il est beau de mourir quand l'honneur le commande.
A ces mots Cicéron se saisit d'un poignard.
Arrête, dit Octave, infortuné vieillard!
Reste dans ce palais, et vis pour la patrie,
Les fers des meurtriers prêts à trancher ta vie,
Sous les yeux de César, tomberont de leurs mains.
— Moi, je prolongerais mes horribles destins
Pour voir ta tyrannie en ruines féconde,
De tes proscriptions épouvanter le monde!
Et l'infortune en pleurs suivre d'un pas tremblant,
Des plus cruels bourreaux le cortège sanglant!
Moi, je supporterais le douloureux supplice
Que la postérité me nomme ton complice!
Tu te trompes, César, je viens ici mourir.
Mais sans vengeance au moins je ne dois pas périr;

Oui, de Rome exécré, tremble que sur toi-même
Ne croulent les débris de ta grandeur suprême.
Il dit, prêt à frapper, le fer brille en ses mains :
Soudain ont retenti les cris des assassins.
Du malheureux proscrit ils demandent la tête ;
Mais du fier Triumvir un geste les arrête ;
Et, par ses serviteurs, le vieillard entraîné,
Du rempart de leurs corps se voit environné.
De Rome gémissante il a franchi l'enceinte,
Et, proscrit sur la terre où sa gloire est empreinte,
Il demande un refuge aux vagues en fureur.
L'onde amère blanchit sous les bras du rameur,
Et bientôt Cicéron, dans les champs de Gaëte,
De ses plus doux loisirs a revu la retraite.
Croyant s'y dérober aux coups des meurtriers,
Il salue en pleurant ses dieux hospitaliers.
Le paisible sommeil lui prodiguait ses charmes,
Quand réveillé soudain au bruit affreux des armes,
De mille furieux accourus à la fois,
Il distingue les coups, il reconnaît la voix.
L'infortuné vieillard, près de sa dernière heure,
D'esclaves entouré, quitte enfin sa demeure.
Il pénètre des bois la sombre profondeur,
Et, devant des Romains, s'enfuit avec douleur.
Non qu'il craigne la mort ; mais son grand cœur s'irrite
De livrer Cicéron au fer d'un satellite.
Soudain sur le rivage, un tribun furieux,
L'affreux Popilius se présente à ses yeux.
Popilius, dit-il, je t'ai sauvé la vie ;
Assassin de ton père, eh quoi ! dans l'infamie,

Sans moi tu périssais sous le glaive des loix,
Et tu veux m'arracher le jour que tu me dois!
Popilius surpris garde un morne silence,
Au milieu des bourreaux lentement il s'avance,
Et lève pour signal sa parricide main.
Le vieillard le contemple avec un front serein,
Et ce front couronné d'une gloire immortelle,
Désarme tout-à-coup leur audace cruelle.
Un seul d'Antoine encor veut servir la fureur;
Mais les autres saisis de respect et d'horreur,
De leurs manteaux, soudain, se couvrent le visage :
Comme si ces brigands affamés de carnage,
A l'aspect d'un grand homme immolé sous leurs yeux,
Honorant la vertu, craignaient encor les dieux.
Cicéron livre enfin sa tête à l'homicide;
Et ce lâche romain, levant un bras perfide,
Immole l'orateur dont la postérité
Appellera le nom à l'immortalité.

M. Boucharlat.

MADRIGAL.

Arrêt cruel! d'un funeste trépas
Rien ne peut donc sauver ma déplorable vie!
Quand je vous vois, je meurs, ô ma Délie!
Je meurs, quand je ne vous vois pas.

M. de Boinvilliers.

LA JEUNE PERSONNE SACRIFIÉE.

Me voilà donc unie à l'odieux mortel
Qui, bravant mes cris et mes plaintes,
Et mes larmes qu'il disait feintes,
M'a traînée au pied de l'autel.
Ah! sans doute elle est plus heureuse
Celle qui n'a que ses appas,
Et dont les biens n'excitent pas
L'ardeur apparente et trompeuse
De mille amans ambitieux.
D'elle on ne veut rien qu'elle-même,
Bonheur vraiment délicieux!
C'est pour elle seule qu'on l'aime.

M. Paccard.

COUPLET

Fait en examinant la statue de Henri IV.

Air *des Fraises.*

Voila bien son front guerrier,
Son allure française,
Sa couronne de laurier...
Mais pourquoi donc oublier
Sa fraise?

COUPLETS

Envoyés, par une Dame, à un Ami qui ne lui écrivait pas pendant une longue absence.

Tu me crois bonne, je le suis,
Et j'en rends grâce à la nature;
Je sais excuser mes amis,
Mais l'indulgence a sa mesure.

Quand j'attends de ton souvenir
Ces preuves qui charment l'absence,
Pourrais-je, hélas! ne pas sentir
Que je souffre de ton silence?

Si l'amitié peut tout sur moi,
Ce n'est qu'alors qu'on l'apprécie,
Et je ne vois pas bien pourquoi
Je penserais à qui m'oublie.

Tu répètes, je le sais bien,
Que je suis généreuse et bonne:
A l'amitié ne doit-on rien
Dès qu'on est sûr qu'elle pardonne?

Étrange sort de la bonté!
On l'inquiète, on la néglige,
Quand la froide sévérité
Obtient tout du cœur qu'elle afflige.

Trop sûr du pardon indulgent
De ceux à qui l'on a su plaire,
Si l'on doit faire un mécontent,
C'est un ami que l'on préfère.

J'ignore jusqu'où le *devoir*
Excuse cette inconséquence;
Mais, quant à moi, je n'y puis voir
Qu'une honorable indifférence.

Sans se croire sacrifié,
Si l'on peut supporter ce doute,
C'est qu'on retranche à l'amitié
Ce qu'à l'indulgence on ajoute.

Ami, je t'aime encor assez
Pour te parler avec franchise :
Quand on pardonne, tu le sais,
Trop de bonté devient sottise.

Si je trouve quelques appas
A justifier ceux que j'aime,
Entre nous, je ne voudrais pas
Devenir dupe de moi-même.

Crains donc que ma juste fierté
Ne te rende un trait qui la blesse :
On s'honore de sa bonté;
Mais on rougit de sa faiblesse.

Songe qu'on se croit oublié,
Dès qu'il semble qu'on nous oublie;
Et compte moins sur l'amitié,
Si tu veux compter sur l'amie.

Mme la princesse Constance de S.

A UN FRÊNE.

Arbre, témoin de nos amours,
Prête à Léis ton écorce légère;
Laisse graver à la main qui m'est chère
L'heureux serment de nous aimer toujours.
Arbre, demain, ton écorce plus belle
De ma Léis m'offrira le serment;
Hélas! demain, puissè-je, en te voyant,
La retrouver encor fidelle!

M. Éd. Corbière.

ÉPIGRAMME.

Damon est ennuyeux, long, plat dans ses discours,
C'est qu'en vrai fat, de lui Damon parle toujours.

M. J. F. D. d'Attel de Lutange.

LA ROSE ET LA VIOLETTE.

FABLE.

Pour moi, disait la Rose un jour,
A l'odorante Violette,
Que je vous plains de vivre sous l'herbette!
Pourquoi des papillons évitez-vous la cour?
Quand on est belle, il faut être coquette,
C'est un précepte de l'amour.
N'enviez-vous donc pas l'existence des Roses?
Pour elles tout est volupté :
A peine sont-elles écloses
Qu'on les destine à la beauté.
Elles ne font que des conquêtes,
Leur vif éclat plaît et séduit toujours;
Elles ont à souhait les chants des troubadours
Et l'encens des plus grands poètes.
— Belle, puisqu'il faut s'expliquer,
Reprit la fleur de la prairie,
Ces avantages-là, j'ai su les remarquer,
Et je les juge sans envie :
Moi, je plais à la Modestie,
Qui me cueille sans se piquer.

M. G. Menard de Rochecave.

COUPLETS

À une Marchande de fil et d'aiguilles, qui s'avise de faire des Romans.

Air : *Ce fut par la faute du sort*, etc.

Quoi ! de votre petit manoir
Franchissant tout-à-coup l'espace,
Du siége enfumé d'un comptoir
Vous enjambez sur le Parnasse !
Oui, pour y trafiquer, dit-on,
Déjà vous mettez en réserve,
De la prose pour Apollon,
Et des aiguilles pour Minerve. (*bis*)

Telle on vit Sapho, dans Paris,
Fabriquant bombons et brochures,
Alimenter tous les pays
De romans et de confitures.
De tant de soins quel fut le prix ?
Faut-il enfin que je le dise !
Hélas ! on goûta ses écrits
Beaucoup moins que sa friandise. (*bis*)

S'il n'a long-tems du cœur humain
Cultivé l'étude profonde,
Tout Romancier se flatte en vain
De peindre la scène du monde.

Vous peignez la cour et les grands ;
Mais, si j'en crois certains critiques,
Dans les héros de vos romans
On a reconnu vos pratiques. (*bis*).

M. Damas

A M. L'ÉDITEUR

DE L'ALMANACH DES MUSES.

Quand un mince rimeur, dans sa vaine espérance,
Vous apporte ses vers, madrigaux ou chansons,
Pourquoi ne pas vouloir *les lire en sa présence* (1).
Lus par vous, j'en suis sûr, on les trouverait bons.

M. J. B. F. Bonnet (de Lille.)

AVIS AU PUBLIC.

Désirez-vous un médecin
Dans l'art de guérir très-habile ?
Sans aller en consulter mille,
Appelez le docteur Sapin :
Toujours prompt à se rendre utile,
Avec lui point de lendemain.

M. P. R. (de Châlons-sur-Saône.)

(1) Voyez l'avis imprimé à la suite de la table alphabétique.

TRADUCTION

De l'Ode d'HORACE à VALGIUS :

Non semper imbres nubibus hispidos, etc.

DURANT toute l'année une pluie abondante
N'inonde pas des champs les sillons attristés;
Et des autans la voix grondante
Ne règne pas toujours sur les flots agités.

Les agrestes vallons de l'Arménie antique
Ne sont point de frimas en tout tems hérissés;
Et du Gargan altier le chêne prophétique
N'est pas toujours battu des aquilons glacés.

L'orme, enfin, dépouillé de sa tendre parure,
Ne languit pas toujours par l'hiver accablé :
Au retour des zéphirs une aimable verdure
Vient orner de nouveau son front échevelé!

Vous seul, ô Valgius! le cœur plein de tristesse,
D'un funeste avenir vous semblez occupé,
Hélas! et vous pleurez sans cesse
Le fils que dans vos bras le trépas a frappé.

Vous pleurez de ce fils la mort prématurée,
Quand l'astre radieux descend au sein des mers;

La nuit vous gémissez, et l'aurore pourprée
Souvent vous trouve encor baigné de pleurs amers.

Mais cependant Nestor, ce monarque si sage,
Né pleura pas toujours, au déclin de son âge,
Son cher fils Antyloque atteint du coup mortel;
Et pour ses tendres sœurs, que charmait son courage,
Troïle, descendu sur l'infernal rivage,
Ne fut pas de douleurs un objet éternel.

Les dieux assez long-tems ont vu couler vos larmes
Sur les cendres d'un fils justement regretté:
Mettez! ô Valgius! un terme à vos alarmes!
L'épreuve d'un grand cœur est dans l'adversité.

Chantons plutôt, chantons les glorieux trophées
Qu'abandonna le Mède aux armes de César;
Et sur la lyre des Orphées
Célébrons la victoire enchaînée à son char!

Immortalisons le génie
Qui des fleuves de l'Arménie
Abaissa l'orgueil irrité;
Et dont la belliqueuse audace
Refoula dans ses champs de glace
Le Scythe vagabond, jusqu'alors indompté.

M. Auguste Moufle.

LE PREMIER SERREMENT DE MAIN.

CHANSON.

Air : *Un Magistrat irréprochable.*

Des beaux jours aimable chimère,
Tendre illusion du printems,
Combien tu rends heureux sur terre
Jeune pastoureau de vingt ans!
Tout a pour lui de nouveaux charmes :
On ne voit pas le jeune Osmin
Obtenir, sans de douces larmes,
Le premier serrement de main.

Il se contente d'un sourire,
Quand vous épuisez les plaisirs;
Rien à vos vœux ne peut suffire,
Un regard comble ses désirs.
Au nom si cher de son amie,
Sentant toujours battre son sein,
Il dit : N'oublîrai de ma vie
Son premier serrement de main.

Moitié crainte, moitié tendresse,
Tout seconde un timide amant :
Il prend un doigt furtif, le presse....
Répond-il à son mouvement?

Qu'alors l'Amour double d'instance,
Rarement il provoque en vain,
Quand les doigts sont en sa puissance,
Un premier serrement de main.

Est-il jouissance plus pure?
C'est le prélude de l'amour.
Tel le réveil de la nature,
S'ouvrant aux feux du dieu du jour!
Les doigts sont comme autant de flammes
D'où s'élance un rayon divin.
L'amour dut l'union des âmes
Au premier serrement de main.

M. le Vicomte LE PRÉVOST D'IRAY.

LA DIFFÉRENCE DES BAISERS.

BAISER cueilli sur le sein de sa mie
Est comme un feu qui brûle notre cœur;
Baiser reçu d'une mère chérie
De la rosée a toute la fraîcheur.
Quand le premier vient troubler notre vie,
C'est le second qui peut nous consoler;
Et les pleurs que l'un fait couler,
C'est l'autre qui seul les essuie.

M. TALAIRAT.

LE VIEUX CHAT.

FABLE.

Sachons bien quel lot est le nôtre ;
Nous sommes taillés tous sur différens patrons ;
Et, sans chercher trop de comparaisons,
Un poète n'est pas un homme comme un autre.
Mais tout poète est fou, dira-t-on : je le croi,
Surtout si j'en juge par moi.
Veut-on pourtant qu'il soit tout-à-fait raisonnable,
Celui qui vit d'illusions,
Qui se fait du renom le seul bien désirable,
Qui, fertile en inventions,
Dans le pays des fictions
Errant, courant, rêvant la gloire,
S'en va chercher un temple de mémoire
Qui fuit devant ses visions ?

De *Mérope*, jamais, l'auteur incomparable,
Et pour plus d'un chef-d'œuvre avec raison cité,
Du fabuliste inimitable
N'a brigué l'immortalité.
Ce n'était point chez lui preuve de modestie,
C'était grand sens, je le parie.
Il avait lu, relu souvent
Ce précepte si bon qu'aucun autre n'efface :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.
Moins sage, moins prudent que lui,
Je fais une fable aujourd'hui,
Je ne sais trop pourquoi ; mais je me félicite
De hasarder en vers une utile leçon,
Si l'on trouve que j'ai raison,
Si quelqu'autre avec moi, par bonheur, en profite.

Raton, commensal d'un logis,
Préférait un grenier à de riches lambris :
La liberté, l'indépendance,
C'était son goût. Vous riez, Gens de cour,
Je le conçois ; mais Raton, à son tour,
Rirait de vous, s'il en était capable.
Au fait : Raton, chat très-aimable,
Pour maîtresse et femme avait pris
Minette, du quartier véritable Cypris.
Leurs rendez-vous étaient sur la gouttière,
Dans la cave, sur un auvent ;
Leur entretien était un peu bruyant,
Mais chacun fait l'amour à sa manière.
Je ne crois pas que de fidélité
Minette se piquât ni Raton davantage ;
C'est ce que, trop souvent, on voit en mariage.
Un chat se serait-il sur ce point respecté
Plus qu'un homme ne se respecte ?
Minette, cependant, par trop peu circonspecte,
De sa patte fourrée accueillait chaque amant,
Et la griffe allongeait pour Raton seulement.

Raton en prit de l'humeur, de l'ombrage,
Se fâcha; crut, malgré son âge,
Car il avait vieilli, pouvoir impunément,
Pour se venger d'un trop commun outrage,
Offrir à d'autres son hommage.
Qu'arriva-t-il? son espoir fut déçu.
Des coquettes du voisinage
Raton, dédaigné, mal reçu,
Repoussé, quelquefois battu,
Finit par expirer et de honte et de rage.

A son dernier moment, ainsi que je l'ai su,
Il miaula du moins cette espèce d'adage,
En ces mots à peu près conçu :
Gardez-vous bien des indiscrètes flammes;
Gardez-vous bien, surtout, d'aimer sur le retour.
Je vous le dis : hommes et femmes,
Il n'est qu'un âge pour l'amour.

M. Vigée (le Chevalier).

ÉPITAPHE.

Pleurez, passants, Caroline n'est plus;
Le tems l'a moissonnée aux jours de son aurore:
S'il respectait les grâces, les vertus,
Caroline vivrait encore.

M. L. D. L. Audiffret.

L'AMOUR ET L'INNOCENCE.

Allons combattre l'Innocence,
Chantait en cœur un régiment d'Amours;
Les doux plaisirs nous offrirent toujours
De ces combats la douce récompense.

Au pas, en colonne serrée
Marchaient gaîment nos petits voltigeurs;
Ils brandissaient la flèche empoisonnée
Qu'allaient bientôt lancer leurs arcs vainqueurs.

Hélas! sans arme et sans défense,
Vierges, fuyez au camp de la pudeur;
Fuyez, tremblez, votre ennemi s'avance:
Tout est perdu si vous perdez l'honneur.

Rassurez-vous; la déesse guerrière,
La lance en main, vole à votre secours:
Elle a pour vous couvrir l'égide tutélaire,
Seule, Pallas combattra les Amours.

Ils sont vaincus :... la tête de Méduse
Les a tous dispersés..... C'est qu'un grain de laideur,
Plutôt que la sagesse, ou la fuite, ou la ruse,
De la virginité devient le protecteur.

A ******.

Qui ne voulait pas me permettre de lui dédier le *Poème de l'Amour.*

En traçant le tableau fidèle
Des biens que j'ai goûtés à vivre sous ta loi,
J'étais sûr que ton cœur y verrait le modèle
Du lien qui t'unit à moi.
Mais lorsque tu souris aux efforts de ma veine,
Pourquoi te refuser à mes justes désirs?
Pourquoi ne pas vouloir que l'avenir apprenne
Que tu faisais ma gloire ainsi que mes plaisirs?
D'un si faible tribut cesse d'être confuse,
Tu le dois ; accorde à mes vœux
Une faveur qui sera mon excuse,
Et qui peut seule enfin m'absoudre à tous les yeux.
Craindrais-je donc les injustices?
Jaloux, envieux et méchants
Applaudiront tous à mes chants,
S'ils paraissent sous tes auspices.
Depuis qu'entre tes mains j'ai déposé mon cœur,
Les traits de l'infortune ont respecté ma vie ;
Voudrais-tu réveiller sa fureur assoupie ?
Non : sois toujours, malgré ta modestie,
Le talisman de mon bonheur.
Eh! quoi? quand ton amant te consacre un ouvrage,
Où, pour embellir chaque page,

Son esprit profita des richesses du tien,
Il ne t'offre point un hommage;
Azélie, il te rend ton bien.

M. A. (de Caen.)

ANECDOTE.

En sortant de l'académie,
L'abbé de Voisenon disait :
« Si quelqu'un dans ce lieu fait une étourderie,
» C'est sur mon compte qu'on la met.
» Convenez qu'il est assez bête
De me prêter ainsi les sottises d'autrui... »
L'abbé, dit d'Alembert, qui marchait près de lui,
» Ce n'est qu'aux riches que l'on prête! »

M. J. Blondeau (de Commercy.)

ÉPIGRAMME.

Il fait des vers et de la prose,
Il fait de la prose et des vers,
Les étés, comme les hivers,
Il ne fait jamais autre chose.
— Sans doute il gagne à ce métier
Beaucoup d'argent, beaucoup de gloire?
— Hélas! vous seriez le premier
A qui l'on pût le faire accroire.

ÉLÉGIE.

Hier encor plongé dans la tristesse,
A mes ennuis donnant un libre cours,
Je regrettais de voir loin des amours,
En vains désirs s'écouler ma jeunesse.
Faut-il, disais-je, aux plus beaux de mes ans,
Traîner partout cette mélancolie;
Sensible, né pour les tendres penchans,
Avoir un cœur et n'avoir point d'amie?
Lors je rêvais une image chérie;
Je demandais un objet enchanteur,
Être adoré, qui consolât ma vie,
Et qui remplit le vide de mon cœur.
Ainsi, bercé par d'agréables songes,
Moins malheureux, je pleurais à l'écart:
Athénaïs! ton amoureux regard
En vérités changea ces doux mensonges.
Du jeune objet qu'en rêvant j'ai formé,
Je vois les traits en voyant ton visage.
Ciel! à mon œil interdit et charmé
Plus belle encor se montra son image,
Et tout mon cœur se sentit enflammé...
Eh bien! je cède à ton aimable empire;
Esclave heureux, je chérirai tes fers:
A te chanter je consacre ma lyre:
Ton nom charmant embellira mes vers.
Que dis-je! Amour que vainement j'implore,

Cruel Amour, où vas-tu m'égarer ?
En d'autres lieux a fui ce que j'adore;
Et d'un tourment qu'Athénaïs ignore,
Loin d'elle, hélas ! que pourrais-je espérer ?
Long-tems encor va durer son absence;
Long-tems mon cœur va gémir sans espoir.
Elle emporta ma douce indépendance;
Et l'oublier n'est plus en mon pouvoir.
Triste, inquiet, il semble qu'avec elle
Tout m'abandonne, et que mon cœur fidèle
Ne saurait vivre où je ne puis la voir.

M. F. Delcroix.

A MADEMOISELLE T. S***.

Qui m'avait demandé l'Art d'aimer, de *Gentil Bernard.*

L'Amour n'est point un art : la nature l'inspire ;
Et malgré soi, l'on se sent enflamer.
Gentil Bernard est bien fait pour charmer,
Mais ses vers seuls ont droit de nous séduire;
Et s'il existe un art d'aimer
C'est dans mon cœur qu'il faut le lire.

M. Le Chevalier Gaspard A...

LE TABLEAU ALLÉGORIQUE.

On l'a dit avant moi, j'ose m'en prévaloir :
Oui l'Apologue est un miroir;
Mais, dans cette glace fidelle,
C'est son voisin qu'on cherche, on ne veut pas s'y voir.
Contons à ce propos une fable nouvelle;
Chez un peuple étranger j'en ai pris le sujet :
L'auteur fut habitant des bords de la Tamise.
Or maintenant voici le fait,
Que je vais narrer à ma guise.

Émule de Calot, un jeune peintre anglais
S'exerçait au genre burlesque.
Il forme un jour, de cent bizarres traits,
Un tableau tout ensemble et moral et grotesque :
La Tamise circule au fond de ce tableau;
Des ballots entassés encombrent ses rivages;
Un Ours, planté debout sur le pont d'un bateau,
Est le premier des personnages.
Son œil creux est caché sous un large chapeau;
Une hache, un damas pendent à sa ceinture;
Et mon lourdeau, le nez en l'air,
Flairant quelque riche capture,
Semble attendre un bon vent pour se remettre en mer.
Mais quelle est cette autre merveille
Qui fait tant ricaner un groupe de plaisans?
Pourquoi ces éclats si bruyans?

M'y voici : je découvre un petit bout d'oreille.
C'est maître Aliboron, en docteur transformé.
Son chef est affublé d'une perruque énorme;
On dirait, à le voir de sa lancette armé,
Qu'il attend quelque ânon pour le tuer en forme.
Par un dernier coup de pinceau
Couronnons enfin le tableau.
Là paraît un Hibou qui porte des lunettes;
Entouré de papiers, il rêve, il se nourrit
De la lecture des gazettes :
Jugez combien il a d'esprit!
Ce tableau, si ma muse a bien su le décrire,
Offrait ample matière à rire;
Aussi gens de tous les états
Accouraient pour le voir et riaient aux éclats.
Chacun complimente l'artiste.
Il faut en excepter un seul des curieux :
C'est Patridge, le Nouvelliste,
Qui se croit important, lorsqu'il n'est qu'ennuyeux.
— Ne devinez-vous pas, dit-il, troupe crédule,
Que ce peintre malin vous tourne en ridicule?
Par exemple, parlez, capitaine Stribord,
Vous, le plus dur de nos corsaires,
Qui maudissez les vents contraires,
N'êtes-vous pas cet Ours arrêté dans le port?
— Goddam! je crois que tu me bernes,
Lui répond le marin outré d'un tel discours;
Mais toi, qui me prends pour cet Ours,
Digne orateur de nos tavernes,
C'est toi seul que l'artiste a peint dans ce Hibou.

— Oui, s'écrie une voix qui part on ne sait d'où,
C'est Patridge lui-même. — O comble d'insolence!
Réplique ce dernier. Ah! j'en donne ma foi :
Si la cour à l'instant ne répare l'offense,
Je ne me mêle plus des affaires du Roi.
Chacun lui rit au nez ; il écume de rage.
Johnston, le médecin, ignorant personnage,
L'aborde, en plaisantant, veut lui tâter le poulx;
Mais Patridge lui dit : — Observez bien cet Ane;
Votre confrère Gall, sans vous toucher le crâne,
Avoûrait qu'on a peint le mignon d'après vous.
A cette apostrophe sanglante,
Johnston veut répliquer, mais il reste confus,
Lorsqu'il entend cent voix s'écrier en chorus :
— C'est le docteur Johnston que l'Ane représente.
Patridge alors reprend avec fureur :
— Écoutez, capitaine, et vous aussi, docteur :
Ce peintre nous a fait une injure commune,
En nous désignant tous les trois.
Eh bien ! messieurs, plus de rancune,
Et contre l'insolent portons plainte à la fois. —
La foule rit, le trio tonne;
L'artiste cherche en vain à se justifier,
Protestant qu'en particulier,
Il n'a voulu blesser personne.
On ne l'écoute pas. La cause fait du bruit;
Elle est portée enfin au tribunal suprême,
J'entends celui du public même :
Par lui le procès est instruit.
Or les noms des plaignants que ce juge condamne

Passent bientôt de la ville aux faubourgs :
Dans le Corsaire on ne voit plus qu'un Ours,
Dans Patridge un Hibou, daus le Docteur un Ane.

A quoi bon vous mettre en courroux,
Si vous reconnaissez vos traits dans quelque fable ?
Il n'est, en pareil cas, qu'un parti raisonnable :
Ne dites mot, corrigez-vous.

M. Le Bailly.

VERS

Pour être mis au bas du Portrait de M. l'Abbé de Bonnières.

Sévère dans ses mœurs, indulgent pour l'enfance,
Par ses bienfaits nombreux appui de l'indigence ;
Zélé pour ses devoirs, modeste et vertueux,
Il honore sa vie, en faisant des heureux.

M. Chartier de Chenevières.

ÉPITAPHE

d'un avocat célèbre.

Heureux qui put m'avoir pour défendre ses droits!
Plus heureux qui vécut sans emprunter ma voix !

M. A. L. P. de Tangris.

LE VOLAGE FIXÉ.

ALLÉGORIE SUR UN MARIAGE.

Un papillon vif et brillant
Que la nature fit éclore
Sur les bords d'un ruisseau charmant
Qu'embellissaient les dons de Flore,
Au gré du zéphir caressant
Déployait son aile légère,
Tantôt dans un riant parterre,
Tantôt sur le gazon naissant,
Où l'aubépine printannière,
Promenait son égarement
Depuis l'heure où l'astre éclatant,
Qui nous prodigue la lumière,
Pour recommencer sa carrière,
Sortait du sein de l'Océan,
Jusqu'à l'heure silencieuse
Où la lune pâle et douteuse
Le remplaçait au firmament.
Sur le sein des fleurs les plus belles
Quelquefois il se reposait,
Puis tout-à-coup il s'échappait
Pour voler sur des fleurs nouvelles
Dont l'éclat trompeur l'attirait,
Et du mouvement de ses ailes
Exprimait à chacune d'elles

Tout le plaisir qu'il ressentait.
  Un jour il dit, en son langage,
On m'accuse d'être volage :
Je le suis beaucoup en effet ;
On ne peut l'être davantage;
Mais un papillon est-il fait
Pour les langueurs de la constance ?
Qu'on calcule son existence,
Elle est rapide comme un trait.
Un instant a pu la produire,
Un souffle pourrait la détruire ;
Ainsi je veux que des plaisirs
La troupe aimable l'environne,
La varie, et ne l'abandonne
Qu'au moment où, de mes desirs,
Le feu s'éteignant avec elle,
Je subirai la loi cruelle
Qu'une fois seule on doit subir :
Vivre un moment et puis mourir,
Voilà quelle est ma destinée ;
Puisqu'elle est, hélas! si bornée,
Je ne saurais trop l'embellir.
  Fleurs qui décorez ces campagnes,
Embaumez ces fertiles prés
Que baignent les flots azurés
Qui jaillissent de ces montagnes,
Vos parfums, vos vives couleurs,
Peuvent me plaire, me séduire ;
Je vous aime, je vous admire ;
Mais bientôt, avec le zéphire,

Je vole et vais aimer ailleurs.
Il dit, et, plein d'impatience,
En d'autres lieux, sur d'autres fleurs,
Il promène son inconstance.
L'insensé ne prévoyait pas
Qu'en cherchant de nouveaux appas
Le bonheur le suivait sans cesse!
Que dis-je? le bonheur! hélas!
Est-il le prix de la sagesse?
Si jamais il le devenait,
Alors sans doute l'on verrait
Bien moins d'insensés que de sages;
Goûts, sentimens, desirs volages,
Dans l'ordre alors tout rentrerait,
Et mon beau papillon, je gage,
Aurait espéré vainement
Le bonheur qu'il eut en partage.
Il l'obtint; mais voici comment;
Allons au fait sans verbiage:
L'insecte brillant, un matin,
En voltigeant dans un jardin,
Où mille fleurs venaient d'éclore,
Entr'ouvrant leur pudique sein
Aux douces larmes de l'aurore,
Parmi des Roses, des Lilas,
Aperçoit une humble Pensée,
Qui, par le zéphir caressée,
Timide, cachait ses appas.
Près d'elle il s'arrête, et soudain
Il veut la fuir; mais c'est en vain,

Un nouveau charme l'y ramène.
D'amour alors tout transporté,
Ce n'est point à votre beauté,
Lui dit-il, que je sacrifie
Les douceurs de la liberté
Que jusqu'ici j'ai tant chérie,
Mais cet air de simplicité,
Cette touchante modestie
Qu'en vous je trouve réunie
A la grâce, à la volupté,
Pour toujours, mon aimable amie,
Auprès de vous m'ont arrêté.
D'inconstant qu'il avait été,
Il devint soumis et fidèle
A la fleur qui l'avait charmé;
Il aima comme il fut aimé:
Amants, prenez-le pour modèle!

M. Maurice Simonnet.

QUATRAIN.

Valère, feuilletant parmi ses poésies,
Disait : « Riche en beaux vers, je puis mettre à l'index
» Ma traduction du Culex:
» Bien, reprit son intime, et vos odes choisies. »

M. Antoine Charles.

LA CHAINE.

ROMANCE.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Oui, je crois au charme vainqueur
D'un sentiment inaltérable,
Des yeux il passe jusqu'au cœur;
Moins vif, il devient plus durable.
Vers un enfant capricieux
Souvent la raison nous ramène;
L'amour fait des liens heureux,
Le tems seul en forme une chaîne.

Maître de ce vaste univers,
Et tyran des cœurs qu'il maîtrise,
L'Amour aime à donner des fers,
Un rien les forge, un rien les brise.
Pour rester à jamais lié,
Il ne faut pas sentir la gêne;
Il faut que la tendre amitié
Tienne l'un des bouts de la chaîne.

De son sort on se plaint toujours,
Et trop souvent avec justice;
Mais du destin et des amours
On accuse en vain le caprice.

L.

Dans les fers le plus malheureux
Sent lui-même adoucir sa peine,
Et l'espérance est en tous lieux
Le dernier anneau de la chaîne.

M. le Vicomte Le Prévost-d'Iray.

IMITATION

DES VERS SUIVANS :

Os digitis, digitis ars dædala commodat aures :
Mutum audit cæcus, surdo respondet; et ultra
Interdicta priùs mentis commercia jungunt.

Ext. de l'Hermes romanus, *de M. Barbier Veymars.*

Admirons, célébrons les arts et le génie;
Par eux l'aveugle au sourd fait entendre sa voix;
Le muet parle, écoute, interroge à son choix :
Surpris, enchantés à la fois,
Ils trouvent la parole, et la vue, et l'ouïe
A chaque phalange des doigts,
Et rapprochent ainsi la distance infinie
Qui les séparait autrefois.

M. Roques, aveugle de naissance.

MON ENTERREMENT.

Terre, je redeviendrai terre.
C'est un avis très-salutaire,
Un avis dont je fais grand cas,
Et qu'un homme honoré d'un sacré ministère,
Tous les ans me donne tout bas,
Le lendemain du Mardi-Gras.

Or, mortel, il faut qu'on m'enterre
Comme Roi, Prince, Duc, Marquis, et cætera;
Les hommes sont égaux alors qu'ils en sont là;
On voudrait vainement soutenir le contraire.
Mais je désire, moi vivant,
Et nonobstant un testament
Que j'ai rédigé seul à l'égal d'un notaire,
Ordonner mon enterrement,
Arranger cela décemment,
Et non pas somptueusement:
Je n'ai jamais eu l'ame fière,
Et l'orgueil siérait mal à l'aspect d'une bière.

J'entends et veux tout bonnement,
Que dans un char, si l'on me cache,
Deux chevaux attelés, habillés simplement,
Sans draps étoilés, sans panache.
Sans aucun futile ornement,
Vers les lieux obscurs et modestes

Qui recevront mes tristes restes,
Me traînent un peu lentement,
Et, vu leur âge, sagement.
Quant aux membres de ma famille,
A mes amis, ils me suivront à pied:
On en sera peut-être édifié.
De vingt voitures à la file
Le cortège serait flatteur;
Mais la foule crédule et bête,
Qui d'un enterrement se fait même une fête,
Me prendrait, tout au moins, pour un ambassadeur,
Un pair de France, un grand seigneur,
Et je ne suis qu'un mince auteur.

Quoique mon nom ne soit pas très-célèbre,
J'aspire à tout l'honneur d'une oraison funèbre.
Je vois d'ici, parmi les assistans
Escortant ma froide relique,
Littérateurs, artistes et savans
De la *Société* dite *Philotechnique.*
Bien gravement l'un d'eux s'avancera,
Et du pathos académique
Pour moi, pour son honneur, il se garantira.
Quelles vertus étaient les miennes?
Je n'en sais rien; mais il me prêtera
Un très-petit nombre des siennes,
Et tout le monde applaudira.
C'est mon ami Lachabeaussière,
S'il doit survivre à ma poussière.
Qui parlera, pérorera:

Je suis sûr qu'il s'en tirera
Avec esprit, c'est sa manière;
Et mon ombre en tressaillera.

Qu'ai-je dit? hélas! sur ma tombe,
Quand du monde vivant on m'aura séparé,
Qu'une larme sincère tombe,
Et je serai trop honoré!

M. Vigée (le Chevalier.)

RÉPONSE A CETTE QUESTION.

Quel est le plus flatteur pour une femme, ou de se faire aimer d'un homme qui s'est toujours défendu contre l'Amour, ou d'enlever un amant à sa rivale?

Une femme jamais ne tira vanité
D'avoir aux lois d'amour soumis un cœur rébelle;
La nature, à bon droit, reclamerait contre elle;
Mais, arracher des bras d'une jeune beauté,
Un amant, jusqu'alors, et constant et fidelle!
Briser les mille nœuds dont il est arrêté,
D'une Rivale enfin abaisser la fierté,
C'est le triomphe d'une belle.

M. Imbert (de Champréal.)

LES RÊVES TROMPEURS.

Rose, à seize ans, ne dormait plus;
Desirs d'amour causaient son insomnie;
Ou si parfois sa paupière affaiblie
Voilait ses yeux par le sommeil vaincus,
Rose rêvait : qui ne rêve à cet âge?
Des voluptés la dangereuse image
Portait le trouble dans ses sens :
Elle rêvait au bonheur des amans.....
Or, un beau jour, au gré de son envie,
Au blond Tircis on la marie.
Déjà d'un doux espoir son cœur était séduit;
Arrive enfin l'heureuse nuit,
Cette nuit, qu'invoquait son ame impatiente,
Tircis, entre ses bras, par l'hymen est conduit;
Mais qu'il fut loin de remplir son attente !
Novice encore, il s'endormit.
» Flatteuse illusion, vous n'étiez qu'un mensonge! »
Dit-elle alors en soupirant;
» Hélas ! Tircis n'est point l'amant,
« Que vous m'aviez fait voir en songe.

M. le Chevalier Gaspard A...

LA GLOIRE,

Pièce qui a remporté le Prix de l'Académie de Marseille, en 1819.

Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!
VIRG.

Tel que le jeune aiglon qui, du roc solitaire,
Voyant au haut des airs, dans des flots de lumière,
L'oiseau-roi déployer son vol audacieux,
Tressaille impatient, sollicite les Cieux......
Exerce quelque tems son aile encor timide,
Cède, enfin tout-à-coup, à l'instinct qui le guide,
Et, saluant les airs d'un noble cri d'amour,
S'élève triomphant, jusqu'aux sources du jour;
Tel, aux noms seuls des lieux aimés de la victoire,
Aux noms des conquérans que célèbre l'histoire,
Le soldat inquiet, de périls affamé,
S'agite sous le Dieu dont il est enflammé;
Il envie à leurs fronts la palme du courage,
Il vole s'enivrer de gloire et de carnage;
Et, plein du souvenir de leurs mâles vertus,
Il ne s'arrête pas qu'il ne les ait vaincus :
Tel le poète encor, plus sage en son délire,
De ses doctes rivaux interroge la lyre;
Sa verve se rallume à leurs brûlans accords;
Son ame a ressenti les sublimes transports;

D'abord rempli d'amour pour leur vaste génie,
Il imite, en tremblant, leur brillante harmonie;
Mais, leur gloire, bientôt, tourmente son bonheur;
Les surpasser, voilà le besoin de son cœur;
Ce besoin plus pressant nuit et jour le dévore,
Il les égale tous, mais il désire encore.

Poètes et guerriers que vos destins sont beaux!
Si vous vous signalez par de nombreux travaux,
La Gloire vous attend; mais d'un pied téméraire
Craignez de profaner son divin sanctuaire.
Il est peu de mortels protégés par les Dieux
Qu'elle daigne marquer de son sceau radieux.
Voyez ses vrais élus: dès leurs jeunes années,
Ils semblent pressentir leurs hautes destinées;
Aux accens du poète, à l'aspect d'un héros,
Leur front adolescent a rougi du repos.
Au récit imposant des exploits de son père,
Alexandre frémit d'une noble colère;
Il s'anime, et s'écrie avec des pleurs guerriers:
« Eh! ne veut-il donc pas me laisser de lauriers! »
O regrets généreux! ô magnanimes larmes!
Turenne, encore enfant, se couvre de ses armes;
Et déjà, plein de Mars, il rêve un grand renom.
Le Tasse (la douleur gémit à ce seul nom),
Le Tasse, commençant sa vie infortunée,
Trouva des sons divins sur sa lyre étonnée.....
Mais, de sa Léonore, (1) un regard séducteur
Fait naître dans son ame une sombre langueur;

(1) Léonore, sœur d'Alphonse, duc de Férare.

L'Amour va dessécher les roses de sa vie;
L'Amour a détrôné son sublime génie;
Le Tasse, dans les fers indignement jeté,
Dédaigne les concerts de son luth irrité,
Et le vaste avenir n'a plus rien qui l'enflamme (2).
Toi qui veux te survivre, ah ! maîtrise ton ame :
Laisse d'autres couler des jours voluptueux,
Et préfère la Gloire à ce bonheur honteux.
Contemple l'univers : vois passer en silence,
Des fragiles humains tout cet amas immense.
Ces tyrans, dont l'orgueil exigea des autels;
D'un pouvoir usurpé, ces flatteurs criminels,
Soudain de la fortune éprouvant le caprice,
Ont vu de leurs honneurs s'écrouler l'édifice....
Ils sont ensevelis dans de muets tombeaux.
Les peuples entassés, tels que de vils troupeaux,
Dans l'abîme des tems chaque jour s'engloutissent,
Monarques ou sujets, tous les hommes périssent,
La Gloire échappe seule à la faulx du trépas......
Des états opulens brillèrent ici-bas.
Une éternelle nuit sur eux s'est abaissée;
Rien ne nous parle plus de leur grandeur passée;
Leur grandeur fut d'un jour ! L'oubli silencieux
Les couvre, pour jamais, d'un voile injurieux.
Dépouillée, ainsi qu'eux, de sa splendeur première,
L'Egypte courbe aussi sont front dans la poussière;
Qu'offre-t-elle aux regards ? Ses débris et son nom;
Mais son nom de sa Gloire est le plus beau rayon;

(1) Voyez la vie du Tasse.

Ses débris ont perdu leur antique éloquence (1) ;
Mais ils peuvent encore attester sa puissance ;
Ils rappellent encore au voyageur surpris
La victoire, les arts, Cécrops et Sésostris.
La Grèce, plus riante et féconde en prestiges,
Sait mieux nous attacher par ses brillans vestiges :
L'imagination qui se plaît en ces lieux,
S'y promène, tantôt à pas impétueux,
Et tantôt, recueillie en un deuil plein de charmes,
S'assied sur des tombeaux qu'elle arrose de larmes.
Sa puissante magie a ranimé ces bords :
Là, Tyrtée enfantait d'heroïques accords ;
Là, s'immola Codrus pour le salut d'Athènes ;
Ici, dort Périclès ; là, tonnait Demosthènes.
Sur ce rochers fameux où mugissent les flots,
Périt Léonidas et ses trois cents héros ;
Et plus loin, ô douleur ! le vénérable Homère,
Aveugle, mendiait le pain de la misère.
Mais tu n'es plus, ô Grèce ! un infâme oppresseur,
Un despote insolent succède à ta grandeur.
Où regnèrent les arts commande l'ignorance.
Hélas ! de tes vertus, de ton indépendance,
Il ne te reste donc que l'amer souvenir ;
Mais la Gloire est un bien qu'on na pu te ravir,
Et les Muses, toujours, ainsi que la Victoire,
De ton éclat flétri conservant la mémoire,
Et t'admirant encor dans tes restes épars,
Offriront leur hommage à la reine des arts.

(1) On ne comprend plus les hiéroglyphes.

Et toi, qui te vantais du surnom d'éternelle,
Tu n'as pu te soustraire à cette loi cruelle :
Le tems lèva sa faulx sur ton front colossal ;
Il frappe, et tu n'as plus le rameau triomphal ;
Et Rome, qui, jadis, marchait en souveraine,
Pâlit, chancelle, tombe et rampe sur l'arène...
Elle tombe ! que dis-je, ah ! ses restes vainqueurs
Nous subjuguent encore et parlent à nos cœurs.
Ici, lorsque la nuit étend ses voiles sombres,
Des plus grands des Romains je contemple les ombres ;
Ici je reconnais, sous ce bois ténébreux,
Brutus, père barbare et consul vertueux.
Sur ce roc, dont la cîme appelle le tonnerre,
Jules vient ressaisir le sceptre de la terre....
Qui m'apparaît encor sur ces créneaux sanglans ?
C'est Camille, vainqueur de ses ressentimens,
Se vengeant de l'exil en sauvant sa patrie ;
Là, soupire Tibule aux genoux de Délie,
Ici, l'aimable Ovide, en ses vers inspirés,
De la Grèce embellit les mystères sacrès ;
Là, sublime ou riant, mais toujours plein de grâce,
Sur mille tons divers, l'ingénieux Horace,
De sa Muse fertile épanche les trésors.
Mais, quels sons plus touchans, quels célestes accords!...
C'est Virgile !,. Mon cœur a reconnu sa lyre.
Ainsi, dans ces beaux lieux, tout m'émeut, tout m'inspire,
Tout me parle de Gloire... et sur ces vieux remparts,
Rome entière s'élance et s'offre à mes regards.
Et lorsque les débris des nations obscures
Ne s'éveillent jamais pour les races futures,

De l'univers toujours occupant les loisirs,
Rome reste debout sur ces grands souvenirs!

O sublimes destins des nations passées;
Tableaux inspirateurs, mémorables pensées,
Fastes de Polymie et de la liberté,
Parlez, entourez-moi de votre antiquité!
Grèce mélodieuse, indomptable Ausonie,
Vos débris immortels échauffent mon génie;
Vos seuls noms prononcés font palpiter mon cœur.
Ah! que n'ai-je vécu dans vos jours de splendeur!
Et toi, que j'adorai dès l'âge le plus tendre,
O Gloire, puisse-tu m'inspirer et m'entendre!
Amante du poète, amante du guerrier,
Viens, le front couronné de leur double laurier:
De l'aigle de Dircé (1) viens me prêter la lyre,
Et son heureuse audace et son brûlant délire.
Du chantre de Didon visite le tombeau,
Et ceins mon jeune front de son sacré rameau. (2)
De mes lèvres toujours fais couler l'harmonie;
Embellis de tes fleurs la route de ma vie;
Fais qu'après moi je laisse un brillant souvenir,
Et que mon nom fameux dans les tems à venir,
De leur marche funeste affrontant les ravages,
Superbe, plane un jour sur l'Océan des âges.
Oui, tel est le besoin, le seul vœu de mon cœur;
Aimable Enchanteresse! il fait tout mon bonheur.

(1) Pindare.

(2) Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector!
RAC., *Andromaque*.

Souris donc à ce vœu ; daigne m'être propice :
Ah ! pour te mériter s'il faut un sacrifice,
Frappe, abrège mes jours... Mon sort n'est pas cruel ;
La tombe ! . Elle est bien douce à qui meurt immortel.
Sur la mienne déjà, je vois ma Gloire écrite...
Mais, si d'un vain orgueil mon ame était séduite ;
Après ce doux espoir dont je m'étais flatté,
S'il me fallait mourir sans avoir existé ;
Si je dois tout entier descendre dans la tombe,
Dieux puissans, ordonnez qu'à l'instant je succombe !
Pour moi, vivre sans nom, c'est être déjà mort.
Qu'on ignore, du moins, quel eût été mon sort ;
Si vous me réservez l'accablante infortune
De rester confondu dans la foule commune,
Délivrez-moi du jour ; qu'on ne se doute pas
Que l'oubli m'attendait dans la nuit du trépas :
Et, qu'au moins, quelquefois l'Amitié désolée,
Venant gémir encor sur mon froid mausolée,
Et, sentant, sous ses pleurs, ma cendre tressaillir,
Dise : « Dès son printems on l'a vu se flétrir ;
» Mais si la mort, docile à sa noble espérance,
» Hélas ! eût épargné sa faible adolescence,
» Peut-être, par ses chants, aurait-il mérité
» De fixer les regards de la Postérité. »

M. N. F. Durand (du Var.)

IMITATION

De l'Ode d'Horace. *O Venus, regina*, etc. Lib. I. Ode 26.

A VÉNUS.

Reine de Gnide et de Paphos,
Oubliez votre île chérie;
Venez, sur des autels nouveaux,
Agréer l'encens d'Eugénie.
Accourez, mère des humains,
Habiter le beau sanctuaire
Que cette charmante bergère
Se plaît à parer de ses mains.
Daignez amener sur vos traces
Ce jeune enfant qui, de ses feux
Nous brûle et sait nous rendre heureux.
Amenez la troupe des Grâces,
Aux traits timides, aux yeux doux,
Les Nymphes, belles sans parure;
Cet espiègle dieu, ce Mercure,
L'ennemi juré des jaloux;
La Volupté, la tendre Ivresse,
Les Ris, les Jeux et la Jeunesse,
Qui n'est aimable qu'avec vous.

M. F. Salvaing.

LE SAGE D'ÉPICURE.

STANCES A REFRAIN.

Je laisse au vulgaire
Briguer l'amitié
Des grands de la terre;
Ils me font pitié.
Étude chérie,
Sous ta douce loi
Je passe ma vie,
Plus coutent qu'un roi.

Jamais la richesse
Ne me tentera,
Jamais la tristesse
Ne m'accablera.
Sans crédit ni maille,
Je serais, ma foi,
Même sur la paille,
Plus content qu'un roi.

J'ai, dans mon jeune âge,
Au dieu des beaux-arts
Offert mon hommage
Ainsi qu'au dieu Mars.
Séduisante gloire,
On peut bien, sans to

Aisément se croire
Plus content qu'un roi.

Un bien que j'adore,
Qui sait me charmer,
Qui me charme encore,
C'est celui d'aimer.
Regard d'une belle
Me met en émoi,
Et je suis près d'elle
Plus content qu'un roi.

L'erreur, la malice
Osent m'outrager;
Des Dieux la justice
Saura me venger.
Dans ma conscience
Je trouve de quoi
Prendre patience,
Plus content qu'un roi.

Puisqu'on nous répète
Que tout doit finir,
Un jour, sans trompette,
Il faudra partir.
Je crains peu la Parque,
Nocher, viens à moi:
J'irai dans ta barque
Plus content qu'un roi.

M. le Chevalier DE FOURVIÈRES.

LA PAUVRE MÈRE.

ÉLÉGIE.

« PRENEZ pitié d'un pauvre enfant
» Qu'en naissant le malheur accable,
» Mon petit Jule est innocent
» Des erreurs dont je fus coupable.
» Ses lèvres s'entr'ouvrent envain
» Depuis le lever de l'aurore,
» Sa bouche, que la soif dévore,
» Vainement s'attache à mon sein;
» Ce n'est, hélas! qu'un peu de pain
» Que pour un fils sa mère implore,
» Pour l'amour du Dieu de bonté
» Accordez-lui la charité. »

Près le pont du hameau, sur une pierre assise,
Son enfant dans ses bras, ainsi parlait Louise.
Louise... infortunée, en son triste printems
Victime déplorable
D'un séducteur perfide et d'un père implacable.
Les passans restaient sourds à ses gémissemens;
De son malheureux fils la plainte lamentable
Déchira son cœur maternel,
Mais trouva l'étranger insensible et cruel.
Cependant sur le ciel tirant son voile sombre,
La Nuit a des frimas augmenté la rigueur,

Et l'habitant des champs qu'enveloppe son ombre,
Va goûter le repos sous un toit protecteur ;
On n'entend, au milieu du silence du monde,
Que l'aquilon qui souffle et le torrent qui gronde.
La neige, en humides flocons,
Tombe du nuage grisâtre,
Et couvre d'un manteau d'albâtre
Les bois, les prés et les sillons.

Vers la lueur pâle et douteuse
D'une lampe religieuse
Que vient allumer chaque soir
Le vieux ermite du Val-Noir,
Louise avec son fils péniblement se traîne,
Et d'un rustique autel elle atteint les degrés.
De quelques fleurs d'automne on les voyait parés;
Sur le seuil dégradé l'œil pouvait lire à peine
Qu'à *Notre Dame des douleurs*
On consacra cette chapelle,
Pour que le malheureux vînt y verser des pleurs
Et nourrir sa douleur, ou mourir avec elle.
« Ah ! dit Louise, en tombant à genoux,
» C'est donc ici, j'en conçois l'espérance,
» C'est en ce lieu qu'à ma longue souffrance
» Doit mettre fin le céleste courroux.
» Oui, je vais l'obtenir cette mort désirable
» Qu'à ceux que l'infortune accable
» Promet la divine bonté.
» O Vierge, ô toi dont ma mère
» M'apprit à répéter la touchante prière,

» Que mon suprême vœu par toi soit écouté :
» Je pardonne à celui qui trompa ma jeunesse,
» Il est le père de mon fils...
» Je te pardonne encore à toi qui me ravis
» Avec tant de rigueur ta première tendresse,
» O mon père... demain, quand je ne serai plus,
» Que ta haine du moins expire avec ta fille!
» Et vous, dont les affreux refus
» Ont prononcé la mort de toute une famille,
» Je vous pardonne aussi.... Pour moi, si le malheur
» A posé de mes maux la limite dernière;
» Si d'un de tes regards la divine faveur
» Peut descendre sur moi du séjour de lumière,
» O reine des affligés!
» Accorde à cet enfant, le seul bien qui me reste,
» Que la mère et le fils, en cette nuit funeste,
» Dans la paix du sépulcre ensemble soient plongés;
» Mais s'il faut qu'ici bas après moi je le laisse,
» Privé de mon soutien, privé de mon amour,
» Qui deviendra l'appui de sa faiblesse?
» Hélas! il n'aura vu le jour
» Que pour souffrir et mourir à son tour! »

Pour le vœu de l'infortunée
Le ciel ne resta pas d'airain,
Et de sa triste destinée
Il voulut permettre la fin;
Bientôt sur sa paupière humide,
L'ange des morts, au front livide,
Appesantit un froid sommeil,

Que doit suivre bientôt un éternel réveil ;
Et du soleil d'hiver la lumière tardive,
Venant luire à regret sur cette triste rive ,
Trouva la lampe éteinte... et la mère et le fils,
Dans les bras de la mort tous les deux réunis.

M. Alphonse Mahul.

INPROMPTU

Fait en visitant *les Produits de l'Industrie française* au Louvre.

Ah! n'est-ce pas à tort que tant de gens
Plaignent l'état de nos finances;
Tous ces produits, en prouvant nos talens,
N'attestent pas moins nos dépenses.

M. J. B. F. Bonnet (de Lille.)

LE LANGAGE DE CERTAINS HOMMES.

(Imité d'Owen.)

Pompée! es-tu vainqueur? tu peux compter sur moi:
Mais si tu l'es, César! oh! je suis tout à toi.

M. J. Blondeau (de Commercy.)

ODE

SUR L'EMPLOI DE LA VIE.

Traduction libre d'*Anacréon*.

HONNEUR de ce riant bocage,
Beaux lauriers, et vous myrtes frais,
Prêtez-moi votre doux ombrage,
Je veux m'enivrer à longs traits.

Qu'Amour de sa robe flottante
Relevant les plis gracieux,
M'offre la liqueur pétillante
Qu'Hébé verse au maître des dieux.

Nos jours, troublés par mille orages,
Passent comme un léger vaisseau
Qui, fuyant d'importuns rivages,
Vole vers un climat nouveau.

Un jour, sur ma stérile cendre
Et sur mes tristes ossemens,
Que vous servira de répandre
Ce vin, ces fleurs et cet encens?

De ces parfums charmez ma vie
Tant que je vois encor le jour :

Faites venir ma douce amie ;
Parez moi du bandeau d'amour.
Avant d'entrer au sombre empire,
Amis, soyons à la beauté :
« Au dieu Bacchus je veux sourire
» Dans les bras de la volupté. »

M. Eug. Mauduit.

SUR L'ESPÉRANCE.

L'espérance pour l'homme est le souverain bien ;
Elle aide à supporter les peines de ce monde ;
Tel réduit à n'espérer rien,
Ne vivrait pas une seconde.

M. N. Bruandet (de Nevers.)

QUATRAIN.

Pourquoi du mari de ta mère
Mal parler ? c'est un cas vilain ;
Si cet homme n'est pas ton père,
Ingrat, c'est au moins ton parrain.

M. Auguste Martin.

L'INCONSTANCE.

Comment, Émilie,
N'être pas léger,
Quand tout dans la vie
Nous montre à changer?
Enfant de l'Aurore,
Vois-tu le zéphir
Sur le sein de Flore
Glisser et s'enfuir?
Près du bord humide,
Caressé des eaux
Voit-on l'eau rapide
Ramener ses flots?
Non : l'onde bruyante
En suivant son cours,
Sur sa douce pente
S'enfuit pour toujours.
Ces oiseaux volages,
Qu'on nous dit constans,
Dans nos verts bocages
Changent tous les ans;
Et dans le feuillage
D'où partent leurs chants,
L'Amour les engage
Pour un seul printems.
Amans infidèles,
Changeons à jamais!

L'Amour sans ses ailes,
Serait sans attraits.

Ect. Corbière.

LA VIOLETTE.

ROMANCE.

Églé cueillait des fleurs, et l'humble violette,
Jalouse cette fois, disait en l'admirant :
Flore! dans tes bosquets rends-moi la plus parfaite,
Qu'Églé près de son sein me pose un seul moment!

Flore n'entendit point la timide prière,
La Rose l'emporta sur sa modeste sœur;
Et la folâtre Églé, dans sa course légère,
Las! sans la regarder, brisa la tendre fleur!

Mes compagnes, adieu! Séchez, séchez vos larmes,
Dit-elle en expirant; ne me regrettez pas:
Ah! loin d'Églé ma vie aurait été sans charmes;
Mais je meurs à ses pieds, je chéris mon trépas.

M. Amillet.

ALIX ET THIBAULT.

ÉLÉGIE.

Thibault, le front couvert du belliqueux laurier,
La nuit, presse les pas de son blanc destrier:
Vainqueur de Soliman, il accourt de l'Asie,
Après trois ans d'absence, aux pieds de son amie.
Alix, la jeune Alix, lorsqu'il suivit Renaud,
Comptait quinze ans au plus, et chérissait Thibault;
En ces tems d'innocence on aimait pour la vie.
Fidèle, impatient, Thibault, l'ame ravie,
Sous les chênes ombreux, plus rapide qu'un trait,
S'enfonce dans les plis d'une immense forêt;
Le sol fuit sous ses pas, l'arbre fuit sur sa tête.
Tout-à-coup, haletant, son blanc coursier s'arrête.
Là s'élève un autel respecté du canton;
Le tronc d'un vieux sapin entouré de gazon,
De la Mère de Dieu soutient l'humble statue.
La lune en cet instant avait percé la nue;
Le guerrier reconnaît tous les lieux d'alentour,
Ces lieux témoins discrets de son fidèle amour.
Ce vieux tronc est l'autel où, partant pour la guerre,
Il reçut les adieux de sa triste bergère.
Là, tous deux, sur la croix, les yeux mouillés de pleurs,
Pour l'éternité même ont uni leurs deux cœurs.
« Chère Alix, dit Thibault, si, dans les champs d'Asie,
» Le fer du Sarrasin tranche ma faible vie,

M.

» Mon ame, vers minuit, reviendra dans ces lieux,
» Assise à ton chevet, te faire ses adieux. »
» Cher Thibault, dit Alix, si, durant ton absence,
» La mort a mis un terme à ma longue souffrance,
» Mon ame, vers minuit, viendra du haut des cieux,
» Assise à ton chevet, te faire ses adieux...
Cette antique forêt, où coula sa jeunesse,
De souvenirs confus d'amour et de tristesse,
Malgré lui, tout-à-coup, agite son esprit.
'eau qui roule à ses pieds, le ramier qui gémit,
Le murmure léger de la feuille tombante,
Tout lui semble le bruit des pas de son amante;
Un pouvoir inconnu, qu'il ne peut définir,
Près de l'autel fatal semble le retenir.
Il quitte son coursier, se jette sous un chêne,
Et le sommeil enfin calme sa longue peine;
Même il revoit Alix en un songe trompeur,
Il reconnaît ses traits, son sourire enchanteur;
Elle vient, elle accourt. Sa tête fortunée
Porte en ses noirs cheveux la fleur de l'hyménée:
« Tu vois, je suis fidèle à mon fidèle époux,
» Dit Alix: cher Thibault, je viens au rendez-vous... »
Thibault, à cette voix, entr'ouvre la paupière,
Minuit sonnait: il voit sur la noire bruyère
Une femme voilée, assise à son chevet.
« Est-ce vous: chère Alix? — Le fantôme est muet.
» Que sur mon cœur enfin je presse mon amante!»
— L'amante est immobile. « Ah! que ta main tremblante
» Presse du moins la main de ton heureux époux!... »
— Et la main est glacée. « Ah! ce voi'e jaloux

LES DEUX ÉPIS.

FABLE IMITÉE DE DESBILLONS.

Dépourvu des présents de la blonde Cérès,
Un épi, vers le ciel, levait sa tête altière.
Dépositaire heureux du trésor des guérêts,
Son voisin humblement s'inclinait vers la terre.
Un sage non loin d'eux passant avec son fils,
Mon enfant, lui dit-il, tu vois dans ces épis
L'emblême d'un savant, celui d'un esprit vide.
Les sots sont orgueilleux, le mérite est timide.

M. Le Filleul (des Guerots.)

ÉPIGRAMME.

Connaissez-vous le docteur Charle ?
C'est un gros garçon bien pesant,
La bouche ouverte, nez au vent,
Front de satyre, air insolent,
De lui-même toujours content,
Il ne pense pas, mais il parle.

M. Talairat.

BOUTADE.

Poètes, montez votre lyre,
Et dans un sublime délire,
Formez les accords les plus doux....
Pour qu'nn Zoïle vous déchire,
Qu'un fat daigne à peine vous lire,
Et qu'un sot se moque de vous.

M. Thuret.

ÉPITAPHE D'UN MÉDECIN.

Ici du docteur Alifort
La dépouille est ensevelie!
De combien de gens par sa mort
Le bonhomme a sauvé la vie!

M. Ponsardin Simon.

IMITATION DE MARTIAL.

Lib. 5, Ep. 48.

Gallus dit que toujours il dîne chez autrui,
C'est qu'il ne dîne point quand il reste chez lui.

M. L. de V.

LE PALAIS DU DESTIN.

Fragment de l'Épisode d'un Poème inédit et intitulé :

HENRI IV, PACIFICATEUR,

OU

Le Projet de paix générale et de tolérance politique et religieuse, conçu par ce grand Monarque, avant sa mort funeste.

. . . .

Le père des Bourbons, d'un nuage azuré,
Montre à son fils ravi tous ces globes immenses
Qui, roulant dans leur centre en gardant leurs distances,
Mus par la même loi, fidèles à leur cours,
S'attirent l'un vers l'autre et s'évitent toujours.
A l'aspect des grands corps, dont l'ordre et la vitesse
Lui font du Créateur admirer la sagesse,
Louis lui dit : mon fils, de ce trône éternel
Qui va presser l'abîme et s'élever au Ciel,
Dieu créa tout, d'un mot de sa vaste puissance,
Et, depuis, rien n'échappe à son intelligence.
Si les astres errans, par son souffle animés,
Comme des grains de sable à ses pieds sont semés;
Si son doigt au soleil a tracé sa carrière,
Au fougueux Océan, s'il mit une barrière;
Si la terre lui doit tant de présens divers,
Dans les yeux de l'insecte il a peint l'univers!
Mais l'homme est son chef-d'œuvre, et l'ouvrier habile
Fait respirer, sentir, penser même l'argile :
« Connais-toi, lui dit-il; sois juste et vertueux;

» Souffre et meurs, mais espère un long jour plus heureux;
» La vie est passagère et l'âme est immortelle ».
Ce discours ranimait et soutenait son zèle,
Quand Henri distingua le palais du Destin,
Dont le faîte brillait dans un vague lointain.
Il arrive; il franchit l'enceinte redoutable :
Là, des décrets du Ciel ministre inexorable,
Sur un livre de fer, qui peut tout contenir,
Le vieillard taciturne a gravé l'avenir.
Là, des biens et des maux coule une double source,
Réservoirs que le temps ouvre et ferme en sa course.
Esclave indépendante, envain la liberté
Fuit les nœuds et le joug de la nécessité;
Ses nœuds ont des rois même entouré la puissance
Dont la force finit, où sa force commence;
Et plus d'un diadême, à nos yeux éclatant,
Cache, dans ses fleurons, des clous de diamant.
« Dure nécessité! tout subit ton empire,
Dit Henri qui, d'abord, se détourne et soupire;
Du moins, si les tyrans qu'aveugle leur fureur,
Seuls, du joug rigoureux sentaient la pesanteur;
Le monde applaudirait à la main vengeresse,
Brisant de leur pouvoir l'insolente faiblesse :
Mais faut-il que des rois, pères de leurs sujets,
Qui rêvent dans leurs cœurs la justice et la paix,
Ne puissent déployer toute leur bienfaisance»?
Cependant le Destin soulève un voile immense.
Que de siècles passés! de trônes vermoulus!
Que de rois, de héros qui déjà ne sont plus!
Près des lambeaux de pourpre, hélas! vaine dépouille,

Et des débris de Mars, amas rongé de rouille,
La Vertu, debout seule, a triomphé du temps...
Les âges à venir au vieillard sont présens :
Sur des états détruits s'élèvent des royaumes,
Et leurs princes, dans l'ombre, encor légers fantômes,
Voltigeant, circulant, attendent tour-à-tour
Qu'un mot de l'Eternel leur fasse voir le jour.
Le Destin, dans son livre, a marqué leur naissance,
Leurs fautes, leurs exploits, leur chute ou leur puissance,
Et malgré la fortune attachée à leurs pas,
Les désigne de l'œil à la faulx du trépas.

M. Charles Mulot (de la Gironde).

ÉPITAPHE.

Ci-gît le courtisan Vilambre,
Qui, pour mieux consacrer sa vie à son métier,
La passait dans une antichambre,
Dans la cour, ou sur l'escalier.

M. (H. L.)

DISTIQUE.

J'ai vu les deux Valère et j'ai su les connaître :
Le moins sot est méchant ; l'autre voudrait bien l'être.

M. Antoine Charles.

A CHLOÉ.

Tu peux m'empêcher de te dire
Que, près de toi, je suis heureux;
Tu peux m'émpêcher de t'écrire;
Tu peux, enfin, sourde à mes moindres vœux,
Me priver pour toujours, par une affreuse absence,
Des attraits qui m'ont su charmer;
Mais il n'est point en ta puissance
De m'empêcher un instant de t'aimer.

M. Auguste L. B.

A M. LE DOCTEUR COUSIN.

Sourde à mes vœux, la Parque impitoyable
Voulut me ravir dans *Jeanroy*
Un médecin habile, un ami véritable;
Je ne l'ai point perdu, puisqu'il revit en toi.

M. Le Chevalier Vigée.

LA PROSE VENGÉE,

Ou Démenti formel à un Littérateur distingué, qui, invité à lire des vers, s'est permis de dire en ma présence, qu'il ne faisait plus que de la *vile prose*.

LA Prose *vile!* oh quel outrage!
Vous qui la consacrez par un si noble usage,
D'une mortelle injure osez-vous la flétrir!
Osez-vous rabaisser la fée enchanteresse
Qui sous d'habiles mains étalant sa richesse,
De leurs tributs féconds semble s'enorgueillir,
Et souvent de nos vers accuse la faiblesse?
De ces grands écrivains qui surent l'assouplir
N'a-t-elle pas reçu des titres de noblesse?
Ne les voyez-vous pas briller dans vos rayons
Ces titres précieux qui révèlent sa gloire,
Et de nos prosateurs illustrent la mémoire!
Variée en ses tours et prenant tous les tons,
Tantôt pleine de force et tantôt de finesse,
Elle joint l'énergie à la délicatesse
Et donne, en se jouant, les plus sages leçons.
Amyot l'enrichit, Montaigne la maîtrise:
Il sait la faire aimer par sa libre franchise.
Dans Pascal elle abonde en traits fins et plaisans;
Sublime en Bossuet, grave, austère, imposante,
De cet aigle rapide elle suit les élans...
Elle tonne, frappe, épouvante.
Dans Fléchier cadencée, et fleurie et savante,

Elle est fertile en tours brillans.
Moraliste admirable et gaîment familière,
Comme on la voit des plus comiques traits
Peindre l'Avare de Molière,
Et nous charmer dans La Bruyère,
Par la vérité des portraits !
Dans Sévigné, vive et piquante,
Qui n'aime à contempler son heureux abandon !
Onctueuse avec Fénélon,
Dans Mentor elle sait d'une grâce décente
Relever la sagesse, embellir la raison.
Par sa douce magie elle émeut, elle enchante :
Harmonieuse, et facile et touchante,
Sous la plume de Massillon.
Pure et simple en Rollin, dans Vertot élégante;
Dans Rousseau tour-à-tour, mâle, riche, brûlante;
Dans *Montesquieu* profonde, elle peint dans *Buffon;*
Noble avec D'Aguesseau, sans morgue doctorale,
Alliant la prudence à la sévérité,
Elle défend l'honneur, sait venger la morale,
D'un obscur labyrinthe éclaire le dédale,
Et maintient de Thémis la ferme autorité.
Dans l'Homère français d'esprit elle étincelle;
Aux chefs-d'œuvre divers de sa muse immortelle
Elle ose disputer le prix de la beauté;
Mais au bon goût toujours fidelle,
Brillante sans recherche, en sa rapidité
D'atticisme et d'urbanité
Elle offrirait plus d'un modèle,
Si trop souvent le sel de la causticité,

Se mêlant aux attraits d'une Prose aussi belle,
N'en ternissait l'éclat par sa malignité.
Poëtes, à la Prose offrons un juste hommage...
Oh! quel charme toujours nouveau,
Quel lustre elle répand sur l'immortel voyage,
Où simple avec grandeur un habile pinceau
Sut, évoquant les morts du sein de leur tombeau,
Ressusciter la Grèce en un savant ouvrage,
Et de tant de vertus rajeunir le tableau!
Comme elle aime à prêter sa riante parure
A cet amant de la nature,
A ce peintre charmant qui, de vives couleurs,
Anima les bosquets, les plantes et les fleurs;
Qui, dans tout l'univers, fait régner l'harmonie;
Qui trace éloquemment les naïves douleurs,
Les touchantes amours de Paul et Virginie,
Et sur leur triste sort nous arrache des pleurs.
Et vous, qui d'illustres modèles
Suivez toujours la trace, et la suivez de près,
Pouvez-vous de la Prose avilir les attraits,
Quand vous l'embellissez par des formes nouvelles!
La Prose est-elle vile, alors que des Gaulois
Elle peint à grands traits les mœurs et les usages,
Et lorsqu'en de brillantes pages,
D'un peuple belliqueux célébrant les exploits,
A nos bardes futurs, par de nobles images,
Elle enseigne à chanter les vertus de nos rois?
La Prose est-elle *vile* en ces tableaux antiques
Dont ma muse envîrait les couleurs poétiques;
Est-elle *vile* encor, quand ferme appui des lois,

Et du faible opprimé sachant tarir les larmes,
D'un flexible talent ells emprunte les charmes,
Et les foudres vengeurs d'une éloquente voix ?..
Mais pourquoi si long-tems de la Prose outragée
Embrasser la défense et soutenir les droits ?
Ingrat, par vos écrits elle est assez vengée.

M. C. A. Corda.

FIN.

TABLE

DE L'ALMANACH DES MUSES DE 1820.

N.

FIN DE LA TABLE.

AVIS IMPORTANT.

Les Auteurs qui désireront faire insérer des Poésies *inedites* dans l'ALMANACH DES MUSES, sont priés de les adresser, *avant le premier octobre (et non dans le courant, et sur-tout à la fin de novembre)*, à l'ÉDITEUR DE L'ALMANACH DES MUSES, rue Louis-le Grand, n° 3.

Ils voudront bien aussi *écrire chaque pièce* sur UNE FEUILLE SÉPARÉE. Le retard dans les envois, et cette dernière attention oubliée, s'opposent généralement ou partiellement à la publication des pièces.

Quant aux *Poésies*, *Pièces de théâtre*, ou *Recueils imprimés*, dont les Auteurs désireraient qu'il fût parlé dans la *Notice*, c'est avant le *premier novembre* qu'ils doivent les faire parvenir à l'ÉDITEUR.

L'Éditeur prévient qu'il reçoit trop de lettres *pour pouvoir répondre à aucune.* Celles *envoyées sans être affranchies*, *restent à la poste :* elles ne doivent, au surplus, porter d'autre *suscription* que celle indiquée dans cet avis. L'Éditeur en reçoit quelquefois *adressées à son nom*, et sans qu'elles soient *affranchies;* loin d'en lire le contenu, quel qu'il soit, *il les met au rebut.* Quant à la demande qu'on lui fait de renvoyer les vers qu'il ne croirait pas devoir imprimer, c'est un soin qu'il ne peut prendre.

Il prévient encore MM. les Auteurs qu'ils peuvent se dispenser de lui apporter leurs vers, d'autant qu'il s'est ait une loi de ne jamais les *lire en leur présence;* les

pères, en général, ne veulent pas qu'on voie des défauts dans leurs enfans; et, en fait de paternité, il n'en est point de plus susceptible que celle d'un auteur.... médiocre surtout.

L'Éditeur reçoit quelquefois des pièces très-longues; il lui est impossible de les publier. Il est des imprimeurs à qui l'on peut les confier, et l'on doit sentir que prendre douze à quinze pages dans l'ALMANACH DES MUSES, ce serait exclure des ouvrages qui, même sans offrir autant de mérite, auraient du moins celui de jeter dans le recueil de la variété, et satisferaient plus d'un amour-propre. On lui envoie quelquefois des vers à sa louange; il ne les lit pas sans quelque orgueil; mais il y en aurait trop à les imprimer: on lui envoie aussi des épigrammes dirigées contre lui; il les accueillera toujours, pourvu qu'elles soient bonnes; mais, dans ce cas, il ne faut pas que les auteurs se bornent à une *lettre initiale* indiquant son nom, il les prie d'écrire son nom tout entier, pour que le lecteur ne se trompe point dans l'application. Il tient beaucoup à cela.

NOTICE

DES

POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC XIX.

POËMES.

La Jérusalem délivrée, traduite de l'italien du Tasse, et dédiée au Roi, par M. Baour-Lormian, de l'Académie française (1). — Chez tous les libraires.

Eloge de Charlemagne, suivi du Discours de réception de son auteur à l'Académie française, par un ami de M. *Darlincourt*, avec cette épigraphe :

« Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas ».

(*Paroles de* BUONAPARTE, *extraites d'un ordre du jour* de M. l'abbé de PRADT, *ex-aumônier du Dieu Mars.*)

Paris, Dentu, imprimeur-libraire, Palais-Royal.

(1) Par l'avis inséré dans ce volume, les auteurs qui désirent qu'il soit fait mention de leurs ouvrages dans la *Notice*, sont invités à les envoyer à l'Éditeur ; M. *Baour-Lormian* n'ayant point satisfait à cette invitation, l'Éditeur est privé du plaisir de lui offrir les éloges que mérite sans doute sa traduction.

Cet ami de M. *Darlincourt* ressemble un peu à ces animaux familiers et domestiques qui, en vous caressant, vous égratignent. Il est au moins malin.

Art poétique d'Horace, traduit en vers français, par Henri Terrasson, avec le texte et des remarques. Paris, Du Rey, quai des Augustins, n. 25.

Entreprise qui n'était pas au-dessus des forces de l'auteur, et dans laquelle il laisse peut-être à désirer. Nous avons plusieurs traductions en vers de l'art poétique, une entre autres de M. *Le Fèvre La Roche*, qui était le contemporain et l'ami d'*Helvetius*, de *Thomas*, de *Chamfort*, etc. Si on la rapprochait de celle de M. *Terrasson*, l'avantage resterait-il toujours au poète vivant? Je n'ose pas l'assurer.

Les Quatre Saisons, par M. Legros. Bruxelles.

Il pleut, il vente, il neige, à peine voit-on clair,
L'aquilon nous harcèle, et l'ennui nous consume.
On se couvre, on se chauffe, on craint de prendre l'air;
On lit, on danse, on joue, on patine, on s'enrhume.

C'est ainsi que le poète décrit l'hiver. Quatre vers lui suffisent, et il ne lui en faut pas davantage pour décrire les trois autres saisons. Son poème tout entier ne remplit pas plus d'une demi-page. Nos poètes, dans le genre descriptif, ne devraient-ils pas emprunter un peu de sa manière? Nous aurions des ouvrages moins beaux sans doute, mais aussi moins longs et un peu plus gais.

La Bonapartide, ou le Nouvel Attila; tableau historique et national, en douze livres, en vers, avec des notes à la fin, et publié par souscription; par J. F. I. Courtois, avec cette épigraphe tirée de l'ouvrage:

Je cherche à rallier les Français égarés,
Par l'esprit de parti trop long-tems séparés;
Mais des guerriers Français je proclame la gloire,
C'est le seul merveilleux qui convient à l'histoire.

Paris, Henrion, libraire-éditeur, quai des Augustins, n. 27.

L'auteur, dans sa préface, se qualifie d'*humble escargot du Parnasse*, c'est être au moins modeste. Je ne le chicanerai donc point sur ses vers, mais bien sur ses notes, dans l'une desquelles, par exemple, il fait mourir à Cayenne M. *Portalis*, père, qui est mort à Paris, et M. *Barbé Marbois*, qui est aujourd'hui pair de France.

Fénélon, ou les Vertus chrétiennes, poème en trois chants; précédé d'une Notice historique sur la vie de Fénélon, suivi de notes, d'anecdotes et de quelques poésies; dédié à la jeunesse française, par M. Paccard. Brochure in-8. de 92 pages, ornée d'un beau portrait de Fénélon. Prix, 2 fr. — Chez l'auteur, à son cabinet de lecture, rue Neuve du Luxembourg, près celle de Rivoli.

La citation suivante donnera une idée du talent de l'auteur:

Jeune, instruit et pieux, il parut à la cour;
Il en devint l'exemple, et l'orgueil et l'amour.
Mais plus on l'admirait, plus il était modeste:
Il craignait la louange et son attrait funeste;
Surtout il redoutait l'envie et ses serpens.
Sa crainte était fondée; il vivait dans ce tems
Où l'esprit de parti, la dure intolérance
Voulaient ensanglanter les cités de la France.

Lucrèce, chant cinquième, traduit en vers français, par M. de Pongerville. Paris, Dentu, libraire, Palais-Royal.

Essai qui fait désirer que l'auteur ne s'y borne pas et

donne la traduction entière de l'un des poètes les plus célèbres de l'antiquité. La tâche est difficile, mais il paraît en état de la remplir.

ODES.

Le Prisonnier de Sainte-Hélène; septembre 1819.

Du talent, mais à quoi bon troubler une cendre qui, selon toute vraisemblance, repose à jamais?

Ode sur le rétablissement de la statue équestre de Henri IV, le 25 août 1818; par M. le comte de Coëtlogon. Paris, Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Ode dont la lecture fera autant de plaisir dans telle société, qu'elle en fera peu dans telle autre, parce que nous ne professons pas tous, aimables et bons Français que nous sommes, une seule et même opinion. Mais quant à l'élégance du style et à son énergie, quant à l'élévation des idées, à la noblesse des sentimens, il n'y a, ce me semble, qu'un critique de bien mauvaise humeur, bien partial, qui pourrait les contester au poète.

Le Missionnaire, ode du même auteur. Paris, Petit, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Athlète de la foi, vétéran du martyre,
Quoi! tu viens de l'exil à ce peuple en délire
Porter la vérité?
Une croix à la main, le pardon à la bouche,
Quoi! tu reviens encor d'une secte farouche
Braver l'impiété?

Arrête: ton aspect, tes nobles cicatrices,
Tes vêtemens sacrés, vénérables indices
D'un envoyé du ciel,
Ta voix, source d'amour, ta céleste indulgence,
Tout deviendra l'objet d'une lâche vengeance
Ou d'un mépris cruel.

Que l'on rapproche ces deux strophes, composées et imprimées au commencement de l'année dernière, des évènemens qui se sont passés à *Brest* et à *Morlaix*, à la fin de la même année, et l'on ne pourra s'empêcher de dire que M. *le comte de Coëtlogon* était prophète.

Ode sacrée tirée des prophéties de *Nahum* contre *Ninive*.

La grandeur dans l'adversité, ou Saint-Louis dans les fers ; ode sacrée, par M. Mollevaut, de l'institut royal de France. Paris.

Le talent de l'auteur est connu ; et, s'il ne l'était pas, ces deux odes suffiraient pour lui assigner une place distinguée parmi les poètes français. Elles font partie d'un recueil de *poésies sacrées* dont *l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* a bien voulu accepter la dédicace ; mais le poète et le corps très-estimable auquel il a l'honneur d'appartenir, se dissimuleraient-ils que... Chut.

Laocoon. Ode par Antoine Charles, avec cette épigraphe :

. . . . Hæc ara tarbitur omnes
Aut moriere simul. . . . .
ÆNEID., Lib. II.

Paris, de l'imprimerie de J. G. Dentu, rue des Petits-Augustins, n. 5 (ancien hôtel de Persan), 1819. Brochure in-8. de 11 pages.

Vers d'un poète qui a étudié *J. B. Rousseau*, et l'a lu avec fruit.

Remparts qu'Alcide mit en poudre,
Et que Priam a reconstruits,
Menacés encor par la foudre,
Sous Priam serez-vous détruits ?
Grand Dieu ! d'un souffle déracine
L'if dont l'ombre impure fascine

Les yeux d'un sage potentat;
Brise la trompeuse machine (1),
Et, du penchant de sa ruine
Relève le char de l'Etat.

Ode sur la Religion, avec cette épigraphe :

Il n'est lois ni sermens qui puissent retenir
Un cœur débarrassé du soin de l'avenir.

CRÉBILLON, *Xerxès*, acte I, scène 1.

Même auteur, même imprimeur, même adresse. Brochure in 8. de 15 pages.

Le pouvoir légitime expire
Où languit la religion.
Veillez, Princes, de votre empire
Exilez la contagion......

Ode par Henri Terrasson, avec cette épigraphe :

Il en est des grands hommes, comme des Dieux. Comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas pour eux des récompenses, mais nous avons des hymnes.

THOMAS, *Eloge de Marc-Aurèle.*

Paris, Du Rey, libraire, quai des Grands-Augustins.

Les deux premières odes sont des hymnes à la gloire de *Voltaire* et de *Rousseau*, et, s'ils les ont entendues, ils auront été satisfaits de leur chantre. De l'enthousiasme et de la chaleur dans celles consacrées *à la gloire des armées françaises*, et à celle de *Guillaume Penn.*

ÉPITRES.

Épître en vers à Rollin, ancien recteur de l'Université, sur les avantages de l'Enseigne-

(1) Les strophes précédentes expliquent ce vers.

ment mutuel; sujet proposé par l'*Académie française*; par A. d'Egvilly, avec cette épigraphe :

> Et ne supprimez pas, voulant qu'on vous seconde,
> Quelque petit savant qui veut venir au monde.
>
> *Les Femmes savantes*, acte I, scène I.

Paris, Petit et Delaunay, libraires, Palais-Royal.

L'auteur ne paraît pas très-partisan de l'*Enseignement mutuel*; mais ceux qui liront son épître le seront de sa manière d'écrire, qui est celle de la bonne école. C'est un des ouvrages en vers les plus remarquables qui aient paru en 1819.

Mes quarante Ans. Epître par M. de la Bouïsse. Narbonne, François Callard.

La réputation poétique de M. de la Bouïsse est faite, et il l'a soutient dans cette épître, qui est précédée d'une lettre à MM. les Electeurs du département de l'Arriège, et suivie de notes, où l'on ne lira pas sans intérêt pour lui, les vers latins et français que lui ont adressés MM. *Graneher*, *Kérivalant*, *Laborie*, *Mollevaut*, *Saint-Geniez*, *Gaudrée de Boileau*, *Toustain Du Manoir*, *Chaudruc de Crazannes*, *Dubos aîné*, *Alphonse Mahul*, *Miger*, *Julia*, *le baron de B****, *Touyneau-Desloges*, *Theveneau*, *Dutremblay*, *Didot l'aîné*, *Ponsardin-Simon*, *le vicomte De...*, *Albert*; *Carbonell*, *Blanchard de la Musse*, etc.

Adieux d'un Champenois à la *Folie Beaujon*, également connue sous le nom de *Montagnes françaises*; par M. Corda. Châlons; Bouniez-Lambert, imprimeur-libraire, rue de Brebis, n. 23.

Critique spirituelle; plaisanterie agréable, mais peut-être un peu longue.

Stances à la Pucelle d'Orléans, à l'occasion du nouveau poëme de M. A. Soumet, avec cette épigraphe :

Horresco referens.

et Lettre en prose, mêlée de vers, sur les pamphlets de Toulouse, ou *Bigarrures polémiques*, par Charles Dufresne, officier. Toulouse, imprimerie de Navarre.

Querelle engagée, à ce qu'il paraît, entre l'auteur et les académiciens de Toulouse. Je doute qu'il frappe juste; mais il frappe fort, un peu fort. Dans cet état de choses, je m'abstiens de tout jugement, et dis comme Palœmon :

Non nostrûm, inter vos, tantas componere lites.

A ma Bonbonière, par M. Duronceray.

Épître dont je ne cite à regret que les derniers vers.

A ton seul culte consacré
Dans ton sein je puiserai;
Et, sans fin, je croquerai
Ou la pistache, ou la douce praline.
Nargue de la médecine,
Comme de mon médecin,
De tes flancs échappé, puisse un bon diablotin
Entre mes dents venir, à la sourdine,
Pour prix de ma fidélité,
Me faire encor jouir, à mon heure dernière
D'une nouvelle volupté,
O ma charmante bonbonnière!

La Main de Fanchette, opuscule poétique du même auteur.

En voici le début :

Je me tairai sur le pied de Fanchette
Et même sur son joli bras,
Je me tairai sur les jeunes appas
Qui soulèvent sa collerette,

Sur ses beaux yeux pleins de langueur ;
Sur le vif incarnat dont la simple nature
Se plaît à colorer sa céleste figure,
Au moindre mot qui blesse la pudeur.

ce dernier vers est un éloge complet de la bonne éducation qu'a reçue Mademoiselle *Fanchette*; mais de quel œil aura-t-elle lu celui qui parle des appas qui soulèvent sa collerette? sa céleste figure ne se sera-t-elle pas colorée d'un vif incarnat ?

Voyage à Vichy, et promenade en Auvergne, par P. F. M. Ursin, membre de la Société philotechnique et de la Société académique de Nantes. Paris, Plancher, libraire, rue Poupée.

Opuscule qu'on lira avec plaisir, même après les plus agréables qui ont paru dans ce genre. De l'intérêt dans la prose, et de l'agrément dans les vers.

RECUEILS.

Pétrarque, poème suivi de poésies diverses, par Pierre Chas. Montpellier, imprimerie de J. Germain-Tournel, place Louis XVI, n. 57; 1819.

Vers qu'on ne lira point sans apprécier l'élégance, la correction et le goût qui les distinguent.

Phases poétiques. Un vol. in-8. de 192 pages.

Des pièces dans tous les genres, dont quelques-unes sur-tout se recommandent aux amateurs de la poésie. Entreprise qui n'a pas eu le succès dont les éditeurs s'étaient sans doute flattés; mais aussi quels momens avaient-ils choisis pour faire une spéculation poétique !

Salon des Indiennes; grand incendie, grand embrâsement, le feu est à l'Institut, et

billet d'entrée offert à nos Houris, ou les Quiproquo de l'Académie française. Paris, chez l'éditeur de *Démocrite*, passage des Petits-Pères, n. 6.

Des dialogues en prose, mêlés de vers. Des plaisanteries contre l'*Académie française*, des épigrammes même, dont elle ne se fâchera pas. Elle a l'esprit bien fait.

Fables, par M. le baron de Stassard, des académies de Lyon, de Marseille, de Vaucluse, etc.; avec cette épigraphe:

Castigat ridendo mores.
SANTEUIL.

Troisième édition. Paris, Mongie l'aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n. 18.

Ces fables ne pouvaient manquer d'être accueillies. On y trouve souvent une excellente morale présentée avec esprit, avec finesse et enjoûment. On y trouve aussi le ton et le langage d'un homme du monde qui a beaucoup vu et bien observé. Elles prendront leur place dans la bibliothèque d'une homme de goût, non à côté de celles de l'*inimitable*, mais non loin de celles de ses plus agréables successeurs.

THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Tarare, opéra en trois actes; 3 février 1819.

Ce n'était point une première représentation, c'était la *reprise* d'un opéra très-connu de feu *Beaumarchais*, qui, dans sa nouveauté, avait beaucoup réussi. Indépendamment du mérite du compositeur, le poète avait fait éclater celui de blesser les convenances, d'attaquer

l'autorité, de préparer les développemens des idées révolutionnaires, dont nous nous sommes depuis trouvés si bien. Son ouvrage, considérablement diminué, n'a produit qu'un médiocre effet. C'était bien la peine de le reprendre !

THÉATRE FRANÇAIS.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Hécube et Polixène, tragédie en cinq actes et en vers ; 13 janvier 1819.

Sujet usé que l'auteur n'a pas su rajeunir. Point d'action, quelques vers heureux. Représentation malheureuse.

Jeanne-d'Arc à Rouen, tragédie en cinq actes et en vers, par M. d'Avrigny ; 4 mai 1819.

Sujet heureusement choisi ; intérêt puissamment excité par le souvenir des faits qui ont illustré quelques moments de la vie d'une femme vraiment extraordinaire.

Peu d'action ; une très-belle scène au troisième acte ; la pièce à peu-près finie là, et continuée cependant durant deux actes encore par le talent que l'auteur a déployé dans des scènes qui ne tiennent qu'à peine à son ouvrage. Un style recommandable. Au total, pièce qui ne restera peut-être pas au théâtre, mais qui aura suffi pour assurer à M. *d'Avrigny* une place distinguée parmi les poètes dramatiques de nos jours.

Louis IX, tragédie en cinq actes en vers, par M. Ancelot ; 9 novembre 1819.

On avait reproché à l'auteur le choix de son héros, parce que l'on craignait qu'il n'excitât que l'admiration, sentiment qui ne fait point sur l'ame ces impressions diverses, qui attachent si puissamment à la représentation

d'une tragédie ; mais il l'a montré sous des traits qui ont fixé tous les regards, ému tous les cœurs, et l'a entouré de personnages qui ont encore ajouté à l'intérêt qu'il inspirait. Une conduite sage, de très-beaux vers, un style même, en total, très-élevé : voilà ce qui a valu à l'auteur un succès brillant et mérité.

COMÉDIE REPRÉSENTÉE.

Les Femmes politiques, comédie en trois actes en vers, de M. Gosse; 14 mai 1819.

Pièce déjà connue par les représentations qui en avaient été données, il y a quelques années, sur un théâtre secondaire. Sujet assez piquant; manie assez commune; ridicule assez général, qu'un auteur comique ne pouvait guère se dispenser de mettre en scène. M. *Gosse* par malheur n'a pas rempli l'attente du public: son ouvrage a été froidement accueilli. Mais ne s'est-il pas trompé? Au lieu des *Femmes*, n'étaient-ce pas *les Hommes politiques* qu'il aurait dû mettre en scène? Que de bons tableaux, que d'excellents portraits il aurait pu offrir à la malignité française! Je ne sais, mais, à sa place, je prendrais le dernier titre qui vient de lui être indiqué, et, travaillant en *conscience*, je ferais rire et frémir aux dépens de bien des gens qui n'en rou giraient pas.

ODÉON,

AUJOURD'HUI SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Les Vêpres Siciliennes, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Casimir De la Vigne; octobre 1819.

Sujet qui présentait de grandes difficultés que l'auteur a heureusement surmontées.

Des scènes, des situations qui rappellent celles de quelques tragédies connues, mais de l'intérêt, un très-beau quatrième acte, un style peu commun. Au total,

succès très-grand, ouvrage qui fait concevoir les plus hautes espérances du talent de M. *Casimir de la Vigne.*

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

Le Premier Janvier, ou l'Oncle et le Valet, comédie en un acte et en vers; 1[er] janvier 1819.

Des ressemblances trop frappantes avec de jolies comédies connues, pour qu'elles ne fussent point remarquées et signalées par un mécontentement à-peu-près général : l'auteur fera mieux une autre fois.

Monsieur Degrieux, comédie en trois actes et en vers; 23 janvier 1819.

Point d'action; point de style; point de succès.

La Pacotille, ou l'Ambition subalterne, comédie en trois actes et en prose; 26 février 1819.

Qui n'est pas ambitieux? L'auteur a voulu prouver que l'ambition se *niche* même chez les hommes les plus obscurs : le public lui a donné raison. Sa pièce a été accueillie avec la bienveillance qu'elle méritait.

La Méprise de Diligence, comédie en trois actes et en prose; 16 mars 1819.

Peu de connaissance de la scène; de la gaîté dégénérant en bouffonnerie; point de succès.

OPERA-COMIQUE.

Les Epoux indiscrets, ou le Danger des Confidences, opéra comique en un acte; 16 janvier 1819.

Emprunt fait au bon *Lafontaine*, qui fit des contes si malins sans y entendre malice. L'auteur dramatique

n'a pas été aussi heureux que le conteur ingénu : on ne revoit plus sa pièce, et on relit encore le conte qui lui en a fourni le sujet.

Les Troqueurs, opéra en un acte ; 18 février 1819.

Poëme rajeuni. Des changemens, des additions qui n'ont pas ajouté beaucoup à l'intérêt d'un poëme qui, dans sa nouveauté, en avait très-peu. Musique agréable.

PIÈCE NON REPRÉSENTÉE.

Entre la Poire et le Fromage, ou les Convertis en goguette ; vaudeville-impromptu, par une société de gens de lettres et de bouche; avec cette épigraphe :

Il faut chanter, il faut rire.

Paris, Dentu, Petit et Mme Jacob, libraires, Palais-Royal, 1819.

De jolis couplets, un dialogue assez piquant, plus de gaîté qu'on ne pourrait en attendre de gens qui ont perdu leur argent au *trente-un* et à la *roulette*. Les couplets et le dialogue sont, en effet, un feu roulant dirigé contre *les maisons de jeu* qui sont, par bonheur, comme *institutions nationales*, à l'épreuve du feu et de l'eau.

On a joué, l'on joue et l'on joûra,
Tant qu'aux joueurs un tripot s'ouvrira.
Un va-nu-pieds s'enrichira
Tant que des jeux la ferme il obtiendra.
Un honnête homme se tûra
Alors qu'au jeu sa fortune il perdra ;
Mais le va-nu-pieds en rira,
Puisqu'en carrosse il roulera ;
C'est ce que l'on a vu, l'on voit et l'on verra.

FIN DE LA NOTICE.

J.-M. EBERHART, Imprimeur du Collége Royal de France, rue du Foin Saint-Jacques, n° 12.



